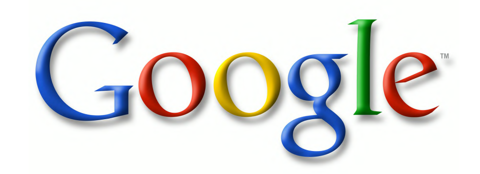
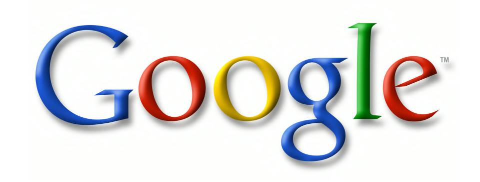
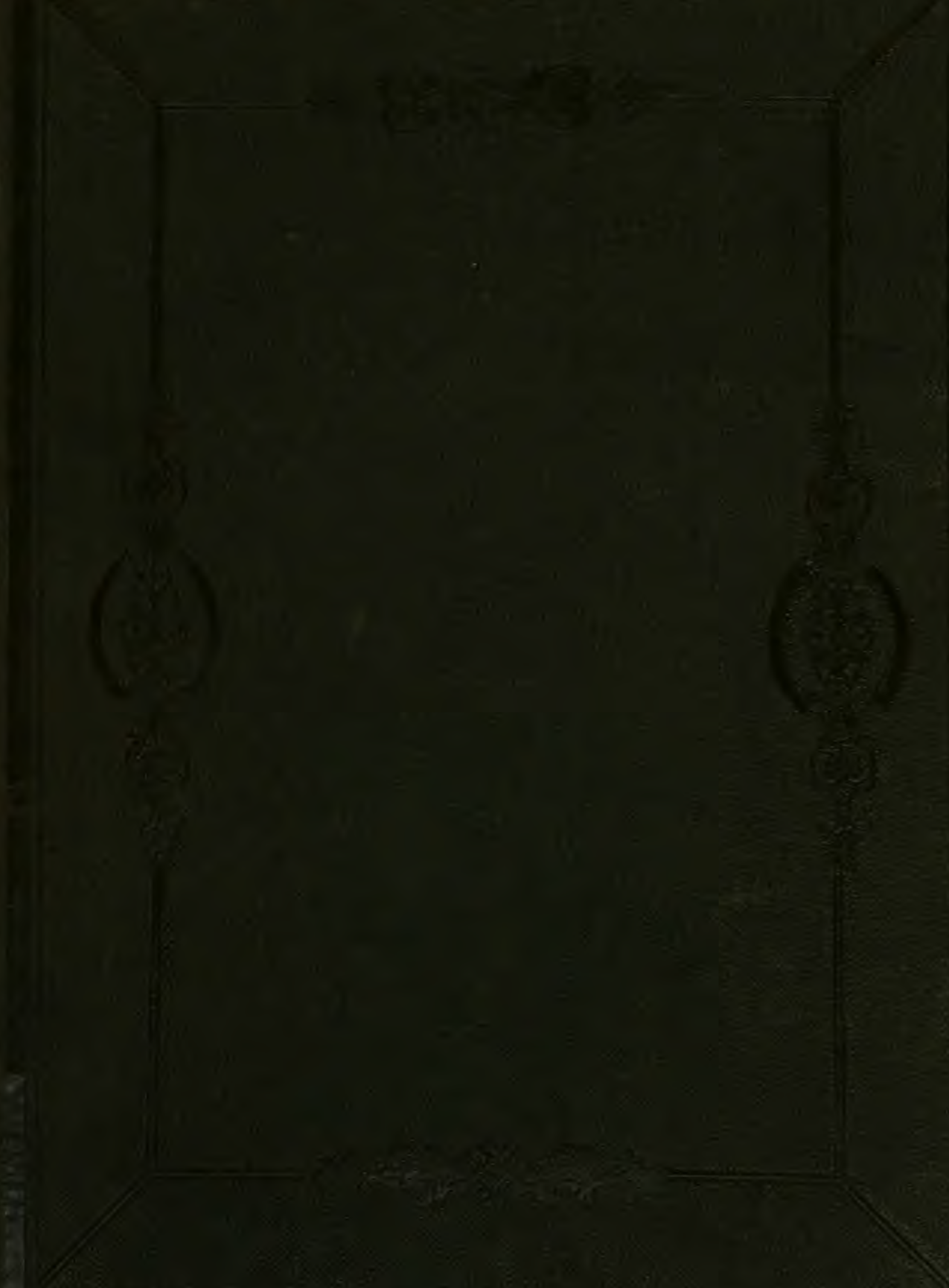
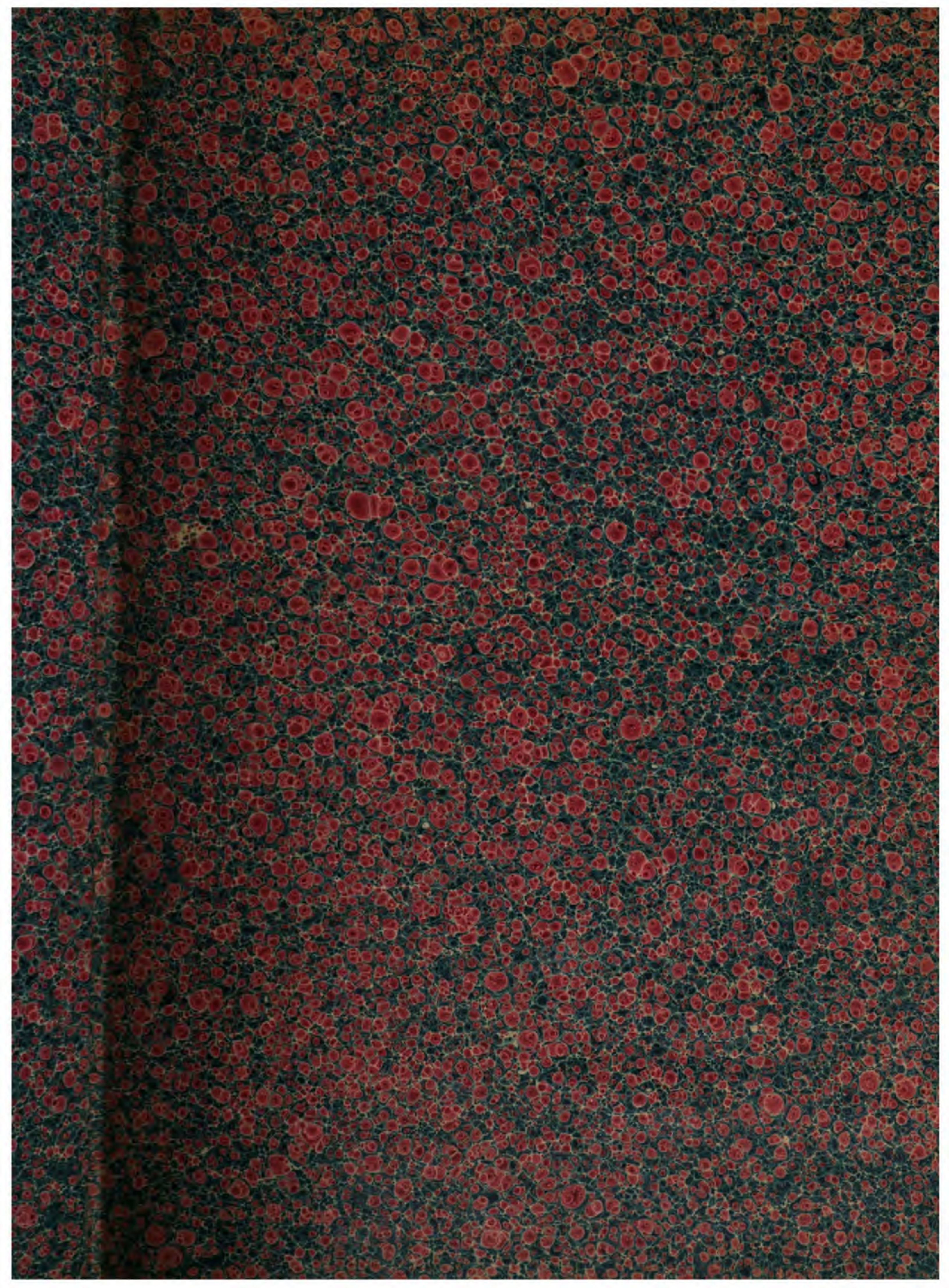










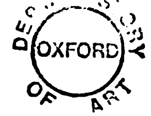


MUSÉE

DE

VERSAILLES

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie
RUE SAINT-BENOIT, 7





Wintherhalter pinxit. Imp. de Bougeard. Audibran sculpsit.

LOUIS PHILIPPE 1.ER

ROI DES FRANÇAIS

FONDATEUR DU MUSÉE DE VERSAILLES.

Publié par Furne, à Paris

MUSÉE

DE

VERSAILLES

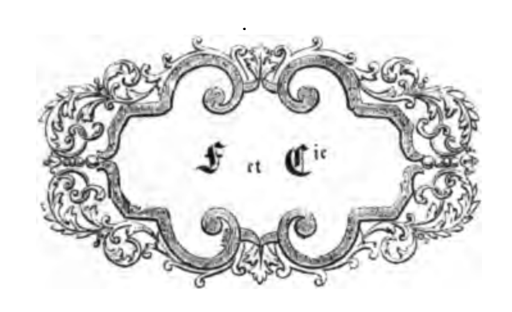
AVEC UN TEXTE HISTORIQUE

PAR

M. THÉODOSE BURETTE

TOME PREMIER

412 - 1789



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLIV


DEPT. HISTORY
OXFORD
OF ART

INTRODUCTION.

Ce fut un grand jour, celui où le Roi des Français, suivi de l'élite de la nation, vint inaugurer les galeries du musée historique de Versailles ! Tout concourut à rehausser l'éclat de cette solennité : c'était la plus heureuse époque de l'année[1] ; la végétation grandiose des jardins avait atteint son plus beau développement ; les vifs rayons du soleil ajoutaient à la majestueuse architecture du palais ; l'union récente du duc d'Orléans donnait un nouveau gage de stabilité au trône ; la famille royale, complète alors, ivre de joie et de bonheur, entourait son auguste chef ; puis venait tout un monde d'illustrations appartenant à l'armée, aux sciences, aux lettres, à la magistrature, aux arts ; rien ne manqua à cette inauguration, et la diplomatie de l'Europe y compta même ses plus dignes représentants.

Ces vastes galeries dont trois règnes n'avaient pu repeupler la solitude, que Napoléon lui-même avait délaissées, un seul mot maintenant suffisait pour y attirer la foule, pour rendre à la vie un palais resté morne et désert pendant un demi-siècle ! C'est que ce mot était un signe de réconciliation offert à tous les partis ; c'est que d'un mot ce magnifique palais de Versailles était devenu l'asile, le panthéon de toutes les gloires de la France ; c'est qu'en ouvrant ses portes, Louis-Philippe ne s'y présentait pas seulement avec Louis XIV et sa race, mais aussi avec leurs glorieux prédécesseurs, Charlemagne, François Ier, Henri IV ; bien plus encore, avec tous les hommes éminents qui, à toutes les époques et dans toutes les carrières, depuis Clovis jusqu'à nos jours, ont concouru à former, à consolider,

1. Les galeries du Musée de Versailles ont été inaugurées le 10 juin 1837 ; le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklenbourg-Schwerin avait été célébré quelques jours auparavant, le 30 mai.

à illustrer cette monarchie française qui compte quatorze siècles d'existence.

Mais ce lieu que rien ne peut remplir depuis la mort du grand roi, ni l'esprit du régent, ni les prodigalités de Louis XV, ni les mémorables transports de 89, ni même la gloire de l'empire, est-il réellement digne d'être le théâtre de cette majestueuse exhibition? Son histoire va nous l'apprendre.

Versailles touche à toutes les grandes choses du passé; il a ses légendes et ses annales; son origine est confuse et incertaine comme tout ce qui est célèbre; ses commencements sont laborieux, mais son épanouissement est merveilleux et rapide. « Versailles, dit M. Fortoul avec un rare bonheur d'expression, a tout vu passer sur ses dalles de marbre: les rois, les poëtes, les ministres, les courtisans, les confesseurs, les maîtresses en titre ou autrement, les reines sans pouvoir et celles qui en avaient trop, les ambassadeurs, les généraux vainqueurs ou vaincus, les petits abbés, les grandes dames, l'épée et la robe, la noblesse, le clergé, même le tiers, même le peuple; l'honneur, la bassesse, le génie, qui est rare; la vertu, plus rare encore en ces hauts lieux; l'esprit, qui n'y manque pas; la sottise, qui y foisonne; le vice, qui s'y étale sans pudeur! Toute cette foule s'est promenée pendant deux siècles sous ces voûtes dorées, et chaque jour son torrent était plus impétueux, plus mêlé, plus bruyant; chaque jour elle donnait une plus libre carrière à ses passions, à ses fantaisies; chaque jour elle était plus ardente et plus enivrée, et elle parlait plus haut. » L'histoire de Versailles, pour le dire en un mot, c'est l'histoire de la civilisation pendant les deux derniers siècles : ce château, est un de ces points culminants d'où on découvre le mouvement des mœurs, des guerres, de la diplomatie, de la littérature qui pendant ce long laps de temps ont agité l'Europe.

Mais procédons avec méthode; suivons pas à pas toutes les phases de cette résidence royale; constatons toutes les transformations qu'elle a subies et tous les événements qui s'y sont accomplis. C'est le meilleur moyen de comprendre sa merveilleuse destinée.

Une charte octroyée par Eudes, comte de Chartres, au monastère

de Saint-Pierre de la même ville, est le titre le plus ancien où soit mentionné le lieu qu'occupe aujourd'hui Versailles C'était alors un petit prieuré construit au milieu des bois, sous l'invocation de saint Julien, lequel était protégé par un donjon féodal, dont le premier seigneur connu est Hugues (1037). A la mort de ce seigneur, outre son église paroissiale dédiée à saint Julien, Versailles possédait une collégiale fondée probablement par Hugues. Geoffroy de Gomet, devenu cessionnaire des droits du premier fondateur, céda, en 1065 ou 1066, à la fameuse abbaye de Marmoutiers (Touraine) trois prébendes à Versailles, sous la condition que l'une tomberait dans le domaine du couvent, et que les deux autres formeraient deux canonicats à la disposition de ses religieux. Enfin, en 1084, l'évêque de Paris, de qui relevait alors la cure de Versailles, concéda aux mêmes moines cette cure avec un emplacement désigné dans la charte de donation sous le nom de *Altare sancti Juliani de Versaliis*.

Vers la fin du onzième siècle, le manoir féodal appartenait à un seigneur nommé Philippe de Versaliis. Philippe, spectateur indifférent des événements qui se passaient alors, vit du haut de son donjon Guillaume-le-Conquérant s'emparer de l'Angleterre, les fils de Gauthier de Hauterive aller fonder un royaume normand dans la Pouille, et les croisés se précipiter vers l'Orient aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut!* Pour lui, dévoré d'un ennui profond, ou plutôt d'une tristesse dont il n'aurait pu lui-même expliquer la cause, il se renferma d'abord dans son manoir; puis un matin il embrassa sa femme Helvise, fit de riches donations au prieuré de Saint-Julien, et se retira dans l'abbaye de Marmoutiers, où il prit le froc. Les moines de cette abbaye conservèrent les prébendes, le prieuré de Saint-Julien et la cure de Versailles pendant environ un siècle, et les cédèrent en 1180 à l'abbaye de Saint-Magloire de Paris, en échange d'un prieuré que cette dernière possédait dans le diocèse de Saint-Malo. Depuis cette époque, le prieuré resta constamment dans le domaine de l'abbaye de Saint-Magloire, et fut réuni avec cette antique abbaye au diocèse de Paris, de 1664 à 1671.

En 1561, Martial de Léoménie, secrétaire d'état, greffier du Conseil,

qui possédait la seigneurie de Versailles, obtint du roi Charles IX, entre autres priviléges celui d'y établir quatre foires annuelles et divers marchés. Quelques années après, Léoménie tombait, le jour de la Saint-Barthélemy, victime de son dévouement à la cause du jeune roi de Navarre, et, le couteau sur la gorge, signait une cession de son bien en faveur du maréchal de Retz. En 1627, Jean de Choisy, seigneur de Versailles, un des héritiers du maréchal, vendit cette terre au roi Louis XIII. Près du donjon, presque en ruines, était un vieux moulin à vent où couchait le roi lorsque après une longue chasse il ne voulait pas pousser jusqu'à Saint-Germain. Ce prince fit d'abord bâtir un simple pavillon, qui subsista longtemps encore rue de la Pompe, à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud ; puis le moulin fut abattu, et sur ses ruines on construisit le premier château ; enfin, on acheta le vieux donjon à J.-F. de Gondi, l'oncle du fameux cardinal de Retz ; on le rasa en 1638, et Versailles devint la propriété exclusive de la couronne.

Le château bâti par Louis XIII n'avait que vingt-deux toises sur chaque façade. « C'était un chétif château dont un simple gentilhomme « ne voudrait prendre vanité, » disait Bassompierre. Mais comme à cette époque le royaume était ravagé par l'ambition et la turbulence des seigneurs, on crut devoir le mettre à l'abri d'un coup de main, au moyen d'un *fausse braie*, espèce de chemin couvert au-dessus du fossé, qu'on traversait sur un pont-levis. Le château avait été élevé sur le tertre de Versailles, de manière à dominer aussi loin que possible. Bientôt les courtisans, désireux d'avoir une résidence près d'un séjour que le roi semblait particulièrement affectionner, firent construire quelque maisons de plaisance dans ses environs. Autour de ces demeures les chaumières se multiplièrent, et enfin un village s'éleva. Le modeste château de Louis XIII était à peine inauguré, qu'une scène solennelle s'y accomplissait déjà : Richelieu, menacé dans sa puissance, vient s'y humilier devant son royal esclave, et obtient, pour prix de son apparente soumission, l'exil de la reine-mère et une extension de pouvoir sans limite! Mais ce n'est encore là que le prélude des grands événements dont Versailles doit être le théâtre pendant le règne suivant.

Les fêtes brillantes que Fouquet donna à Vaux avaient exalté l'imagination de Lous XIV; il voulut, lui aussi, créer un palais, des jardins qui fissent oublier tout ce que les rois et les princes de l'antiquité et des temps modernes avaient conçu de plus somptueux. Paris, il faut le dire, ne pouvait être la ville de prédilection du jeune roi; il lui fallait une capitale qui datât de lui, dont il fût le soleil, au milieu d'une foule de satellites brillant à sa suite. Paris avait été presque en république pendant la captivité du roi Jean; Paris avait été anglais pendant la folie et après la mort de Charles VI; Paris avait été presque espagnol avec la Ligue; Paris surtout avait été le siége de la Fronde, et le pupille de Mazarin n'était pas homme à l'oublier. Il voulut donc une métropole de main royale, et dans son application du moi absolu il ne craignit pas d'entrer en lutte avec la nature pour arriver à ses fins. En effet, dans cette fastueuse création, l'utilité ne se fait sentir nulle part; le caprice y règne partout, mais à des conditions de grandeur que Louis XIV seul pouvait remplir.

L'orgueil et la volupté furent le premier mobile des transformations de Versailles; mais vingt années de victoires ne tardèrent pas à consacrer ces majestueuses constructions; puis les arts, la littérature rivalisèrent avec la gloire des armes et la galanterie pour en rehausser l'éclat. C'est pour Versailles que Lebrun a épuisé tout ce que sa palette avait d'orgueil et de richesse; c'est pour Versailles que Coysevox était statuaire, Mansard architecte, Lenôtre jardinier; c'est à Versailles que Molière a composé la plupart de ses chefs-d'œuvre, que Racine a fait *Esther* et *Bérénice*.

Tant que Versailles a été le siége de la monarchie française, il ne s'est rien passé en Europe qui n'ait eu sa cause ou son retentissement dans ce palais. Londres et Rome y trouvèrent un vigoureux antagoniste. Toutes ces mémorables campagnes qui, sous le règne de Louis XIV, agrandirent le territoire de la France, qui mirent la Hollande à deux doigts de sa perte ou qui bouleversèrent l'Allemagne, furent conçues et arrêtées à Versailles; et c'est là aussi qu'au retour de leurs expéditions les Condé, les Turenne, les Vauban, les Catinat, accouraient pour recevoir la récompense due à leurs

exploits. Après les vainqueurs défilent les vaincus ; voici des généraux, des princes, des ambassadeurs étrangers qui viennent saluer un maître ou implorer la paix. Entendez-vous le canon qui gronde sur les rives d'Afrique ? c'est Versailles, avec Duquesne, qui prélude déjà aux futures conquêtes de la France en Algérie. Bientôt l'Espagne courbera le front et recevra de Versailles une nouvelle race de rois.

Le dix-septième siècle se place sans contredit à la tête des plus belles époques de notre histoire : c'est le siècle du grand Condé et du grand Corneille, de Bossuet et de Fénelon, de Molière et de Racine, de mademoiselle de Lavallière et de madame de Sévigné; c'est le siècle de toutes les gloires et de tous les prestiges, et Versailles en a été la plus belle expression.

Avec le règne de Louis XV, l'histoire a moins de conquêtes, moins de prodiges à enregistrer ; elle est même forcée de taire bien des vices, d'écarter bien des hontes ; Versailles est néanmoins le centre d'un grand mouvement civilisateur, qui va bientôt envahir l'Europe : Versailles est devenu le point de mire et le but du pèlerinage de tous les hommes distingués de l'époque : Pierre-le-Grand; Christian III, roi de Danemark; Gustave III, roi de Suède; Joseph II, empereur d'Autriche, pour ne citer que les plus célèbres, viennent tour à tour lui rendre hommage. A la littérature du grand siècle, pleine de grandeur et d'imagination, a succédé une littérature moins savante et moins majestueuse, mais plus vive, et poursuivant, avec l'ensemble de toutes les forces et de tous les talents, l'émancipation définitive de la raison humaine. Voltaire est le chef de cette école, et sa place est marquée à Versailles; il y a ses grandes et ses petites entrées. A sa suite marchent Montesquieu, d'Alembert, Diderot, et tous ces hommes dont les écrits ou la parole doivent régénérer le monde. Tandis qu'Adam Smith à Londres, Campomanes à Madrid, jettent les bases de l'économie politique, Quesnay fait prévaloir à Versailles les principes de la science nouvelle; et la cour, malgré son incurable frivolité, l'écoute. Il y a cinquante ans, dans ce même palais, Fénelon apprenait à bégayer à son royal élève, le jeune duc de Bourgogne, « que les rois étaient faits pour les sujets , et non les

sujets pour les rois »; maintenant Quesnay y proclame tout haut la suprématie du travail.

Les ébats du Parc aux cerfs et les caprices des maîtresses ne sauraient arrêter le mouvement qui s'opère : la royauté hésite à le suivre, mais les réformateurs et la nécessité l'entraînent. Versailles, après avoir assisté à l'apogée de la monarchie, va devenir le berceau de la grande révolution qui doit dévorer les princes et les rois. Les États généraux s'assemblent dans le palais de Louis XIV, et d'un souffle effacent ces orgueilleuses paroles : « *L'État, c'est moi.* » Entendez-vous le serment du jeu de paume? C'en est fait de la monarchie; il n'y a plus pour elle d'abri nulle part. En montant sur le trône, Louis XVI avait voulu supprimer les petits appartements créés par son aïeul. Micque, son architecte, fit un plan dont l'exécution fut remise à l'an 1790. « Cela verra finir le siècle », disait naïvement le pieux roi. La hache du bourreau le dispensa de ce soin.

La Convention et le Directoire négligèrent complétement Versailles; Napoléon y dépensa beaucoup d'argent, mais ne voulut jamais s'en servir.

De Trianon, qu'il habitait, il vint un jour visiter le château de Versailles, pour apprécier sur les lieux les projets de sa restauration. Après avoir tout vu, reconnu les difficultés auxquelles le mauvais choix de Louis XIV avait donné lieu, déploré cette alternative embarrassante de détruire, suivant le plan de Peyre le jeune, une grande partie des bâtiments anciens, et de dépenser des sommes immenses, ou de se borner à un simple rétablissement des choses, Napoléon dit: « Pourquoi la révolution, qui a tout détruit, n'a-t-elle pas démoli le « château de Versailles? Je n'aurais pas aujourd'hui un tort de « Louis XIV sur les bras, et à rendre supportable un vieux château « mal fait, et, comme on l'a dit, un *favori* sans mérite.

L'humeur perce dans cette critique. Napoléon s'était si bien arrangé aux Tuileries qu'on peut lui contester le droit de mépriser Versailles. Quoi qu'il en soit du *favori sans mérite*, la Restauration, qui se cramponnait au passé, n'osa rien faire pour lui. La royauté, telle que la charte l'avait réduite, était trop petite pour une si grande demeure.

Après la révolution de 1830, Versailles eut le triste privilége de recevoir les adieux des derniers rejetons de Louis XIV. Dès ce moment, son existence devenait plus embarrassante que jamais. Une idée heureuse, grande, sublime, le sauva de la destruction. Sans nier la grâce de Dieu, Louis-Philippe, n'oubliant pas son avénement, se prit à penser qu'il n'y avait point de palais assez vaste pour l'histoire de la nation, et que Versailles, par son glorieux passé, était le sanctuaire le plus digne qu'on pût lui offrir. Belle leçon de magnanimité et de tolérance donnée par le roi d'une révolution à ses partisans et à ses adversaires; noble conception, qui, attirant la génération actuelle autour des images des grands hommes et des grands souvenirs de notre histoire, a relié, par le concours merveilleux de tous les arts, le présent au passé!

C'est cet immense et splendide tableau de nos gloires nationales de tous les âges, que nous avons voulu reproduire à l'aide de gravures exécutées par d'habiles artistes, et d'un texte toujours puisé à des sources authentiques. Nous n'avons jamais prétendu embrasser ce vaste ensemble qui se compose de plus de quatre mille sujets ; cette reproduction n'aurait pas d'ailleurs un intérêt assez soutenu pour justifier ses proportions gigantesques. Nous avons donc dégagé notre œuvre de tous les détails sans importance ou sans valeur au point de vue de l'art; mais, dans cette limite que nous nous sommes efforcés d'atteindre, nous pouvons affirmer avec confiance que notre publication est complète, et qu'elle résume, dans son expression la plus digne, le *Musée de Versailles*.



Ary Scheffer pinxt Audibran sculpsit

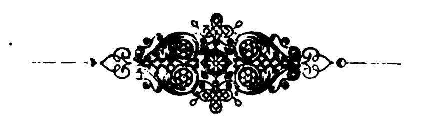
BATAILLE DE TOLBIAC.

(496)

Publié par [illegible] à Paris



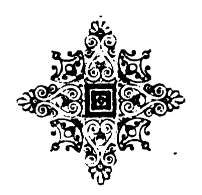
BATAILLE DE TOLBIAC



Clovis, maître d'un vaste territoire, si on le compare au nombre de ses compagnons, vit bientôt arriver auprès de lui une foule de guerriers Francs, qui lui offraient leurs services en échange des terres et des charges dont il pouvait disposer : conséquence naturelle du genre de vie guerrier et indépendant des Germains; ne tenant à rien, ils accouraient tous à celui qui pouvait leur donner le plus ; c'étaient de vrais condottieri, avec cette différence que les soldats mercenaires d'Italie formaient une classe à part, au lieu qu'en Germanie, la nation entière ne connaissait point d'autre état. Clovis profite de cet agrandissement subit de puissance pour arrondir le territoire dont il s'est emparé. En 492 il y ajoute la ville de Tongres qui, comme tant d'autres villes de ce temps-là, s'était faite une existence indépendante. En 493, les Rémois se rendent à lui, persuadés, dit-on, par les exhortations de leur évêque, saint Rémi, non moins que par les armes de Clovis. Il cherche à s'immiscer dans les affaires du midi, et demande à Gondebaud sa nièce Clotilde en mariage. Gondebaud craint, comme avait fait Alaric, les dangers d'un refus vis-à-vis d'un Barbare dont il sentait la force, et qui ne demandait qu'un prétexte pour se jeter sur lui; il laisse partir la jeune fille dont il avait exterminé la famille, et achète à ce prix un repos précaire. Clotilde était chrétienne; « elle ne cessoit de prècher au roy, et de l'admonester de connoître le vray « Dieu et de contemner (*mépriser*) les idoles. » Il n'y était peut-être déjà que trop brutalement porté: dès le commencement de la conquête, il avait protégé le clergé, témoin le fameux vase de Soissons; il était en commerce épistolaire avec saint Rémi. La politique toute seule lui parlait sans

doute plus haut que les exhortations quotidiennes de sa femme. Il ne faut pas pourtant rejeter la célèbre tradition qui attribue la conversion du roi Franc à un moment d'entraînement au milieu d'une bataille. Elle est trop bien dans les mœurs du temps, pour que l'on se croie en droit d'y substituer des raisonnements et des calculs qui ne viennent qu'après coup.

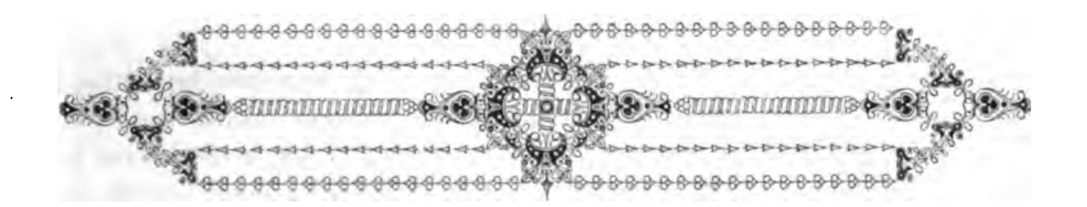
A peine les Francs commençaient-ils à jouir de leur conquête, qu'ils se voient menacés dans leur possession. On ne sait pas trop bien ce que sont ces Allemands qui viennent les attaquer. Faut-il entendre par ce mot l'ancienne tribu des Allamanni, ou bien un ramas d'hommes (*allamans*, *al-mann*, tout homme) d'au-delà du Rhin, toujours jaloux de ceux d'entre eux qui parvenaient à trouver place dans l'empire? Dans la rencontre qui eut lieu à Tolbiac (496), les Francs pliaient déjà « quand Clovis apercevant tel désastre leva les yeux « vers le ciel, et d'un cœur époinçonné d'un céleste rayon, ayant la larme à « l'œil, se prit à dire. O Seigneur JÉSUS-CHRIST, que Clothilde assure être « le vray fils de Dieu.... Maintenant je t'invoque, et desire de croire en toy, *si « seulement je suis tiré du pouvoir de mes ennemis*. Cependant qu'il prioit « ainsi, les Allemands, tournant le dos, commencèrent d'être mis en déroute « et fuite, et voyant leur roy tombé mort, ils se mirent à la subjection du roy « Clovis, luy disant: Nous te prions, sire, de faire cesser le massacre qui est « embrasé contre nous, car jà nous sommes des tiens. » (GRÉGOIRE DE TOURS.)





Steuben pinxit. Impie de Bougeard. A. Lefèvre sc.

BATAILLE DE TOURS.

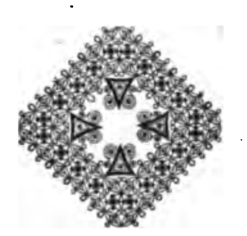


BATAILLE DE TOURS

Il y avait juste un siècle qu'à la voix de Mahomet les cavaliers arabes s'étaient ébranlés pour la première fois (expédition de Syrie, 632; bataille de Tours, 732), et s'étaient jetés sur l'univers afin de le convertir les armes à la main. S'avançant à la fois à l'orient et à l'occident, leur empire s'était étendu de proche en proche, d'un côté jusqu'aux Indes et la mer Caspienne, de l'autre jusqu'aux Pyrénées. Arrivés là, ils voulurent aller toujours et descendirent dans la Septimanie. C'était la continuation de leur conquête sur les Visigoths qui n'avaient jamais perdu leur province de Septimanie; aussi tant qu'ils s'en tinrent là, on les laissa faire; ils inspirèrent même si peu de terreur qu'Eudes implora, en 721, leur secours contre Charles et donna sa fille à l'émir qui les commandait; mais une révolte de cet émir vint tout changer. Le calife envoie contre lui son ennemi Abdérame, qui le bat et le tue. Sa femme est envoyée au calife, et son beau-père attaqué comme ennemi d'un rebelle (730). Eudes essaie de résister; mais trop faible pour lutter avec avantage, il appelle à son secours le redoutable Charles, occupé alors à battre les Germains : on ne sait si ce fut pour répondre à cet appel ou pour se défendre lui-même que Charles accourut sur les bords de la Loire. Déjà la cavalerie sarrazine avait pillé les riches campagnes qui s'étendent près de ce fleuve et s'était avancée jusqu'à Autun (731). Ces ravages durèrent peu : bientôt arrivent les lourds bataillons austrasiens, et le choc a lieu dans les plaines qui vont de Tours à Poitiers (732). Le combat dura un jour, et, dans la nuit qui suivit, Abdérame décampa avec ses légers Sarrazins qui furent bientôt hors d'atteinte.

Voilà à quoi se réduit cet évènement si renommé et que nous serions bien aises de dépoétiser un peu. La conquête mahométane, arrêtée dans les plaines

de Tours, est une de ces phrases historiques qui sont devenues des vérités à force d'être répétées, mais contre lesquelles on pourrait néanmoins élever quelques objections. La conquête mahométane fut si peu arrêtée dans les plaines de Tours, que l'année même qui suit la bataille, nous voyons des partis de Sarrazins entre la Seine et la Loire (733); qu'en 736, une armée de Sarrazins est en Bourgogne, où l'appelaient les seigneurs du pays; que les dernières années de Charles sont presque entièrement employées à guerroyer dans le midi contre les Sarrazins, qu'il bat plutôt qu'il ne réduit; et qu'enfin, en 759, ceux-ci étaient encore à Narbonne, d'où ils furent chassés par Pepin. Il faut en outre renoncer à se représenter l'expédition d'Abdérame comme un remuement général de population que l'on comparerait presque aux croisades, si l'on en croyait les phrases de nos historiens: c'était une armée d'expédition, et rien de plus. Il faut faire aussi le sacrifice de ces trois cent vingt mille Sarrazins qui jonchèrent, dit-on, les plaines de Tours; il est permis de douter qu'il y eût alors autant de Sarrazins dans toute l'Espagne, quand on se rappelle que l'armée qui en fit la conquête ne s'élevait guère au-delà de quelques milliers. Néanmoins nous serions injustes si nous contestions à Charles-Martel, que nous pouvons dès-lors appeler de tout son nom, la gloire d'avoir mis un terme aux envahissements vraiment menaçants pour l'Europe de la puissance arabe; mais ce ne fut pas à Tours, ni en l'année 732, ce fut partout où il se mesura avec eux, et aussi bien en 736 (Bourgogne), en 739 (siége de Narbonne), qu'en cette fameuse année qui s'est emparée à elle seule de la gloire de toutes les autres.





A. Scheffer del. — Imp. de Bougeard — Pourvoyeur sc.

CHARLEMAGNE REÇOIT LA SOUMISSION DE WITIKIND.

Publié par Furne, Paris.



CHARLEMAGNE

REÇOIT LA SOUMISSION DE WITIKIND

785



Le pays des Saxons s'étendait de l'Océan germanique aux contrées slaves dans toute la longueur de l'Allemagne du nord. Une foule de tribus, chacune avec leur duc indépendant, se partageaient cette vaste contrée, qu'elles habitaient encore à l'ancienne manière germaine, sans villes et sans culture régulière. Elles formaient trois races distinctes: les Saxons Westphaliens, à la frontière septentrionale; les Ostphaliens, ou Osterlingues, voisins de la Bohême; et les Angriens, dans la Prusse d'aujourd'hui.

Cette puissante nation était la seule alors qui pût lutter corps à corps avec les Francs. Depuis longtemps elle subissait leur patronage, et même elle leur payait tribut; mais le peuple d'où étaient sortis les conquérants de la Grande-Bretagne ne pouvait se plier docilement au joug; de fréquentes révoltes avaient protesté dans tout le cours de la période mérovingienne contre cette odieuse sujétion. Depuis surtout que les princes de la nouvelle famille avaient affiché la prétention d'imposer aux tribus germaines d'autres mœurs et une autre religion, la résistance avait redoublé. Ce n'était plus d'une dépendance nominale, ni de quelques centaines de *cuirs*, qu'il s'agissait; les vieilles croyances, les traditions des ancêtres, tout l'ancien monde germanique était en danger. Les missionnaires marchaient en tête des armées, chargés de les appuyer au

besoin ; des monastères s'élevaient dans le pays, et déjà les habitations qui se groupaient autour donnaient naissance à des villes. Cette entrée à main armée du christianisme et de la civilisation dans une contrée restée fidèle à la barbarie, devait amener une lutte désespérée ; Charlemagne la trouva entamée, et trente années lui suffirent à peine pour en sortir victorieux.

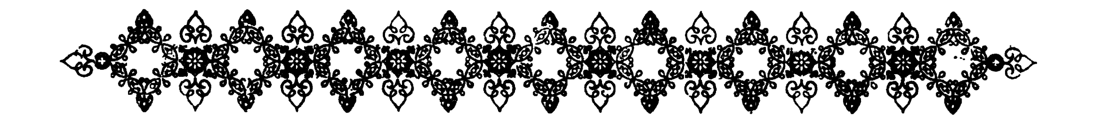
Ce fut en 772 qu'eut lieu sa première expédition contre les Saxons. Un grand nombre de forts s'étaient élevés par tout le pays dans les dernières guerres avec Charles-Martel et Pepin. Abattus, relevés tour à tour, il en restait encore plusieurs où les tribus se réfugiaient avec leurs dieux et leurs richesses. L'un des plus célèbres était celui d'Eresbourg, près de Paderborn, où était l'image du dieu Hermansaul. Charlemagne brûla l'idole de bois ; mais il s'en éleva bientôt une autre en chair et en os, qui, après la défaite de la Lippe, se mit à la tête du parti de l'indépendance nationale, et de chef obscur d'une bande de barbares, Witikind devint un personnage glorieusement historique, le dernier champion de la Germanie, le rival de Charlemagne (777). Depuis huit ans il résistait, et ses défaites mêmes ajoutaient à l'éclat de sa popularité, lorsque Charlemagne vint camper au milieu de la Saxe, et une guerre d'extermination commença. Enfin Witikind et son frère Albion posent les armes, prêtent serment de fidélité et reçoivent le baptême dans l'assemblée générale des Francs tenue à Attigny en 785. Mais la soumission définitive de la Saxe demanda encore dix-huit années au conquérant et au législateur.





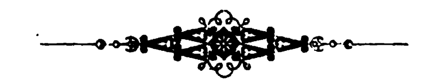
Schnetz pinx[t] Imp. de Bougeard A. Lefèvre sc.

PARIS ASSIÉGÉ PAR LES NORMANDS.



EUDES COMTE DE PARIS

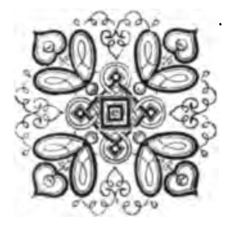
FAISANT LEVER LE SIÈGE DE PARIS AUX NORMANDS



Paris, loin de s'accroître sous le règne des Carlovingiens, avait vu au contraire diminuer sa population et ses richesses; elle était de nouveau enfermée tout entière dans l'île de la Seine, qui, par deux ponts, était liée au continent, et chaque pont était défendu par une tour, le grand et le petit Châtelet. Trois puissants seigneurs s'en partageaient le commandement; savoir : Eudes, comte de Paris, qu'on croit être fils de Robert-le-Fort; Gauzelin, évêque de Paris et abbé de Saint-Germain; et Hugues, fils de Conrad, comte d'Auxerre, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Martin de Tours. Ces trois seigneurs, comptant sur les fortifications de Paris, sur le lit de la rivière, et plus encore sur les processions, et l'exposition des reliques de saint Germain et de sainte Geneviève, entreprirent la défense d'une ville, qui, malgré l'abandon où elle avait été laissée, était encore la seule capitale de la France.

Le siège dura une année (885), et la défense de Paris peut être considérée comme honorable, puisque ce fut le seul lieu où les Français, à couvert derrière leurs murailles, osèrent opposer une résistance obstinée. Ce siége a été célébré par un poëte contemporain; mais ses vers sont si barbares qu'ils nous présentent des énigmes à résoudre plutôt que des faits. Le 6 février une inondation emporta le petit pont qui unissait Paris au rivage méridional de la Seine, et la tour ou le petit Châtelet qui en défendait la tête, se trouvant séparée de la ville, fut prise le même jour, et rasée par les Normands. (Sismonde de Sismondi.)

Le comte Eudes, le héros séculier de ce siége mémorable, quitta la ville pour aller solliciter des secours auprès de l'empereur Charles-le-Gros, laissant en son absence le commandement de la place à Ebles, abbé de Saint-Germain-des-Prés. Son départ répandit la terreur parmi les bourgeois, qui se crurent abandonnés. Lorsqu'ils le virent revenir ensuite, ils jugèrent cet acte d'héroïsme trop brillant pour ne pás l'attribuer à quelque miracle. Les Normands, prévoyant sa venue, avaient placé une garde en face de la tour qui servait de porte à Paris. Eudes, lançant son cheval à pleine course, et s'ouvrant un chemin avec son épée, passa au milieu de leurs rangs (*Annales Vedastini.*) La rentrée du comte Eudes dans Paris fut bientôt suivie de l'approche de l'armée impériale. Elle était commandée par le duc Henri d'Austrasie, qui, après avoir pris position sur les hauteurs de Montmartre, se fit tuer dans une embuscade. La joie des Normands fut grande, et les Parisiens se crurent perdus, car ils ne pouvaient plus compter sur l'empereur, qui se contenta d'observer les barbares, et les détermina à laisser Paris pour ravager la Bourgogne, qui méconnaissait encore son autorité. (886.) Cette lâche et perfide connivence déshonora Charles-le-Gros, et prépara sa déchéance à la diète de Tribur. (888.)



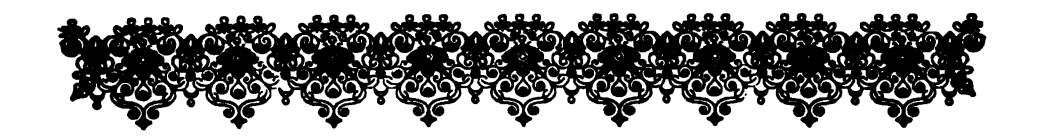


Signol pinxit — Impr. de Bougeard — Colin sculpsit

PRÉDICATION DE LA SECONDE CROISADE.

a Vezelay en Bourgogne. (31 Mars 1146.)

Publié par Furne, à Paris.



PRÉDICATION
DE LA SECONDE CROISADE
A VEZELAI

Les états latins d'Orient, après de brillants succès, semblaient marcher vers leur ruine. Pendant les dix-huit années du règne de Baudouin, le successeur de Godefroy de Bouillon, il se passa peu de jours sans que l'on entendît à Jérusalem le son de la grosse cloche d'alarme qui annonçait l'approche des Sarrasins. En 1144, Noureddin, sultan d'Alys, tomba sur Edesse, qu'il saccagea de la manière la plus barbare, et il poussait sa marche victorieuse à travers les populations chrétiennes: l'Occident répondit à ce défi par un cri de guerre, et saint Bernard prêcha la seconde croisade.

« L'an du Verbe incarné 1145, le jour de la Nativité, dit le chroniqueur Eudes ou Odon de Deuil, Louis, roi des Français et duc des Aquitains, tenant sa cour plénière à Bourges, convoqua plus universellement que de coutume les évêques et les grands du royaume, et leur révéla les secrets de son cœur. Après lui, Geoffroi, évêque de Langres, homme de grande piété, parla en des termes convenables de la destruction de la ville de Roha (nom oriental d'Edesse) et de l'oppression exercée par les infidèles sur les chrétiens. Il fut convenu qu'une assemblée générale se réunirait à Vezelai, dans le comté de Nevers, à l'époque des fêtes de Pâques, afin que, le jour même de la résurrection du Seigneur, tous ceux qui seraient touchés de l'inspiration céleste concourussent à exalter la gloire de la croix. »

Le pape Eugène III eût désiré présider en personne l'assemblée de Vezelai; mais la situation de l'Italie ne lui permit pas de passer les Alpes. En conséquence, il délégua ses pouvoirs à l'homme qui était plus que lui le vrai chef de l'Église, à son ancien maître, saint Bernard, abbé de Clairvaux. La semaine

sainte arriva enfin : le roi, saint Bernard et la multitude des seigneurs convoqués se réunirent au lieu convenu.

« Le roi, poursuit Eudes de Deuil, se décora donc de la croix qui lui était envoyée par le souverain pontife, et beaucoup de gens présents prirent ainsi que lui ce signe auguste. Comme il n'y avait pas assez de place ni dans le château ni dans la ville pour contenir le peuple immense accouru de toutes parts, on avait construit au dehors, dans la plaine qui domine la montagne de Vezelai, une machine en bois (une sorte d'estrade ou de tribune), afin que l'abbé de Clairvaux pût parler d'en haut à l'assemblée. Bernard monta donc sur cette chaire, avec le roi paré de la croix, et lorsque cet orateur du ciel eut, comme à l'ordinaire, répandu la rosée de la parole divine, un cri général s'éleva : *Des croix! des croix!* Les croix que le saint abbé avait fait préparer d'avance furent bientôt épuisées : il fut forcé alors de couper ses propres vêtements pour en tailler d'autres croix, qu'il donna de même, et il ne cessa de vaquer à cette œuvre tant qu'il resta à Vezelai, confirmant sa prédication par de nombreux miracles. »

Dans une autre assemblée qui se tint en Allemagne, l'affluence du peuple fut si considérable, que le prédicateur faillit être étouffé. L'empereur Conrad prit dans ses bras cet homme chétif, qui pouvait à peine se tenir debout, et dont la parole remuait le monde, et le transporta dans une église voisine.

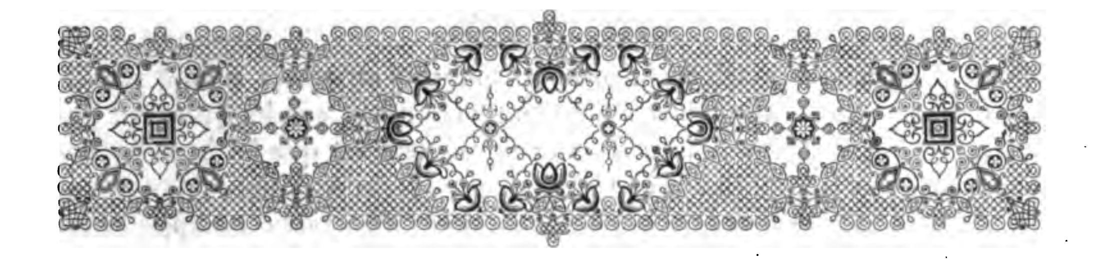
Conrad partit le premier, et alla s'abîmer avec son armée dans les montagnes de la Phrygie. Louis-le-Jeune dépensa toute une année en préparatifs. Lui et ses chevaliers firent argent de tout. Pour la première fois, le clergé fut publiquement imposé. Les terres et les châteaux baissèrent de prix; les chevaux et les armures renchérirent. Le patrimoine d'un chevalier lui suffisait à peine pour s'équiper. On envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui refusaient de partir. La vive et capricieuse Éléonore de Guyenne se mit en tête de se croiser aussi de son côté, et, à son exemple, on vit une foule de châtelaines prendre la lance et l'épée. Il fallut fabriquer des cuirasses pour ces amazones chrétiennes. Elles se donnèrent un général que les chroniqueurs du temps nomment la *Dame aux bottes d'or.*





Horace Vernet pinx — Imp. de Bougeard — Pourvoyeur sc.

BATAILLE DE BOUVINES.



BATAILLE DE BOUVINES

27 JUILLET 1214.

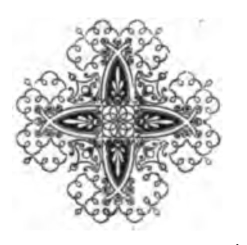


Tant que la famille de Capet s'était fortifiée obscurément et sans bruit, personne n'avait songé à elle; il n'en fut pas de même quand on la vit grandir tout-à-coup de moitié, attirer à elle tout l'Ouest de la France et de là menacer l'Angleterre, tandis que ses vassaux reculaient par leurs conquêtes sa domination de la Loire à la Méditerranée. Alors l'attention des peuples se fixa sur elle, et dans la réaction qui eut lieu contre cet agrandissement subit, la première pensée de ses ennemis fut de l'étouffer. Mais Philippe sut défendre ce qu'il avait fait. Déjà l'invasion commençait sur deux points à la fois; Jean débarqué dans le Poitou avait réuni d'anciens serviteurs autour de lui, et s'avançait vers le cœur du royaume; et en même temps débouchait au Nord la grande armée des Allemands et des Flamands, forte de cent mille hommes. Philippe, sans s'intimider, envoie son fils Louis avec une armée contre le roi d'Angleterre, qui recule jusqu'à ses vaisseaux; et lui-même, entouré de ses barons et des milices communales, il s'avance intrépidement devant Othon, dont l'armée était double de la sienne. Ce fut à Bouvines, petit village des environs de Lille, que les deux princes se rencontrèrent: on fit halte de part et d'autre, et comme le jour baissait déjà, on remit la partie au lendemain.

Au lever du jour l'armée française fut sur pied, et se présenta en bataille rangée devant le camp ennemi. Rien ne bougea, et quelques heures s'étant passées dans cette attente, elle s'imagina que la bataille n'aurait pas encore lieu ce jour-là. On était au mois de juillet; Philippe, accablé de chaleur et de fatigue (il avait alors cinquante ans, et les rois capétiens vieillissaient vite),

s'était désarmé, et se délassait couché à l'ombre d'un grand chêne; tout-à-coup les bataillons allemands s'ébranlent et fondent sur les Français. Les chevaliers reprennent à la hâte leurs armnres, pendant que les hommes des communes soutenaient bravement le choc, et ce premier moment de surprise passé, le combat se poussa avec un acharnement incroyable. Philippe s'était jeté dans la mèlée et combattait avec la force et l'activité d'un jeune homme; atteint au gorgerin par un fantassin allemand d'une de ces piques à crochets qui rappelaient l'antique framée des Germains, il fut entraîné à terre, et déjà les chevaux l'avaient foulé aux pieds; ce fut à grand'peine qu'on parvint à le dégager. De son côté Othon payait aussi de sa personne: un vieux chevalier de Philippe, Guillaume des Barres, qui s'était rendu autrefois fameux dans la croisade de Richard, lui passa ses bras autour du corps, et, aidé de ses compagnons, fut sur le point de le faire prisonnier. Othon leur échappa grâce à la force de son cheval, et s'enfuit au grand galop, leur laissant l'aigle impériale avec le fastueux chariot qui la portait. Sa fuite fut le signal de sa défaite; en quelques instans les impériaux étaient en pleine déroute, et Philippe vainqueur, agenouillé sur le champ de bataille, faisait vœu d'élever une abbaye, qu'il fonda depuis sous le nom d'abbaye de la Victoire.

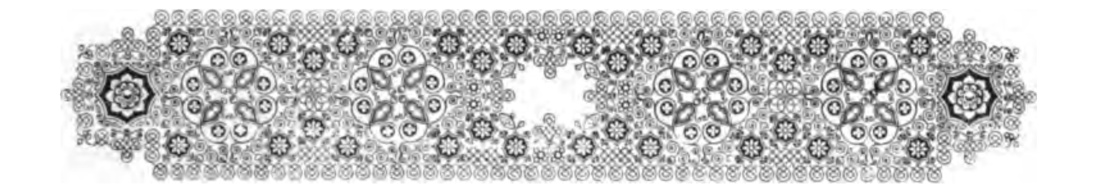
La journée de Bouvines est une grande journée dans notre histoire. C'est la première grande bataille livrée par des Français; c'est la première fois que le peuple fait preuve en grand de sa force, et commence à compter pour quelque chose dans les destinées nationales; enfin la victoire de Philippe consacrait à jamais le progrès immense qu'avait fait sous lui la royauté, et donnait une terrible leçon pour l'avenir à la féodalité, s'il lui prenait désormais fantaisie de se rebeller.





Pigeot sc.

ST LOUIS.



SAINT LOUIS

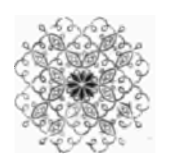


La restitution du Périgord, du Limousin, de l'Agenais, de la Saintonge et du Quercy est un fait inoui dans l'histoire. On ne revient guère sur le droit d'une conquête quand elle est terminée, surtout quand elle date de plus d'un demi-siècle. Aussi ce sacrifice des intérêts matériels à l'intérêt de conscience est-il incompris dès qu'on érige en principe que la vertu n'est pas de mise en politique. Henri III qui, tout en profitant des scrupules des autres, en avait peu pour lui-même, discutait sans cesse à ses barons les droits que leur avait donnés Jean-Sans-Terre et que lui-même avait confirmée plusieurs fois. Irrités de sa mauvaise foi, ils se soulevèrent enfin, et sous la conduite d'un fils du fameux Simon de Montfort, ils avaient déjà commencé la guerre, quand on convint de s'en rapporter à saint Louis. Quelques années avant on avait vu l'empire et la papauté, Grégoire IX et Frédéric II, établir le nouveau Salomon arbitre de leurs querelles; cette fois encore sa voix impartiale fut impuissante devant les haines passionnées des partis, et la sentence qu'il rendit n'eut pour résultat que de faire honneur à sa justice et à son bon sens. Trois années après, Louis IX sanctionne ce qu'il ne peut empêcher, et voilà son frère Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile par le fait de la volonté d'Urbain IV. Mais une si chétive proie ne suffit pas à Charles, et de la pointe de la Sicile il jetait des yeux avides sur les contrées de l'ancienne Carthage. Louis IX ne se doute pas que sa piété est à la remorque de l'ambition, et il part déjà malade au milieu des lamentations et des larmes de ses sujets qui tremblaient de ne plus le revoir. Ils ne se trompaient pas. La peste, après quelques essais sur le commun des martyrs, s'attaque au roi et à sa famille. Louis, se sentant mourir, ordonna qu'on l'étendît sur la cendre, et il était là

faisant ses adieux à ses serviteurs et adressant à son fils ces belles paroles que tout le monde sait par cœur, lorsqu'un homme, que personne n'attendait plus, parut tout-à-coup devant lui. C'était Charles d'Anjou, dont la détestable politique avait envoyé le saint Roi à Tunis pour y mourir, 25 août 1270.

Ce n'était pas assez pour la royauté capétienne d'avoir reconquis ses droits à la pointe de l'épée, et de s'être faite puissance territoriale, il fallait pour consacrer son triomphe, qu'un homme doué d'assez de qualités, d'assez de vertus pour être un saint, sans cesser d'être un grand roi, vînt lui donner quelque chose de religieux et de sacré, et lui gagnât l'amour de l'Église et du peuple, qui, jusqu'alors, ne l'avaient servie que par intérêt. Tel fut le rôle sublime qui échut à saint Louis, et c'est pour cela que son nom est demeuré dans l'histoire entouré d'une glorieuse auréole, c'est pour cela que Voltaire s'est prosterné à deux genoux devant l'imposante figure du saint roi et a laissé tomber de sa plume un chapitre d'admiration et presque d'amour qui se trouve dans l'*Essai sur les Mœurs*, comme par enchantement au milieu de tant de fiel et de dérision. Quand Louis XVI se trouva devant le bourreau, le ministre de Dieu chargé d'adoucir cet horrible moment leva la main et dit : *Fils de saint Louis, montez au ciel!*

1226. Le règne qui devait laisser de si profondes traces dans l'histoire, commença par de cruels embarras; mais la régente, Blanche de Castille, mène à bonne fin la guerre avec les seigneurs qui en étaient venus à contester la double légitimité de la naissance et du sacre. Enguerrand de Coucy en fut pour ses frais de manteau fleurdelisé, et ce grand effort de la féodalité ne tourna qu'à sa confusion. La Bretagne, dans la personne de son duc turbulent, s'humilie aux pieds du jeune roi, que son mariage avec Marguerite de Provence rendit l'arbitre des intérêts féodaux tant au Nord qu'au Midi. Vienne maintenant l'Angleterre avec sa vieille haine, le roi est majeur, et il achève à Saintes par une bataille ce qu'il a si noblement commencé à Taillebourg par un coup d'éclat. Il y avait long-temps que la France n'avait eu un tel souverain. Aussi fut-ce un deuil universel par toutes ses provinces quand en l'année 1244 s'y répandit le bruit sinistre que le bon roi Louis IX venait d'expirer. Contre tout espoir il revient à la vie, mais c'est sur la tombe du Sauveur qu'il veut faire entendre l'hymne de la reconnaissance, et la croisade est publiée : croisade toute personnelle, dont la proclamation en Europe n'eut pas d'écho et dont l'histoire n'est que la biographie merveilleuse d'un saint aventureux.

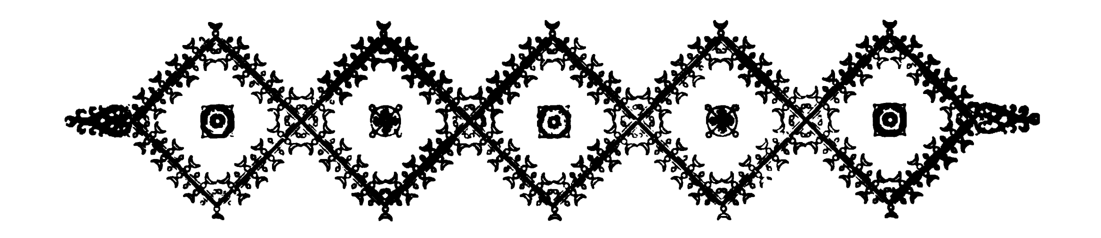




Rouget pinxit. Imp. de Bougeard. Colin sculp.

ST LOUIS RENDANT LA JUSTICE.

Publié par Furne, Paris



SAINT LOUIS RENDANT LA JUSTICE

SOUS LE CHÊNE DE VINCENNES

Le souvenir du chêne de Vincennes est un des plus populaires de notre histoire; et, sans contredit, c'est un de ceux qui ont le mieux servi les intérêts de ce qu'on appelait la monarchie française. Laissons parler Joinville, acteur lui-même dans ces scènes patriarcales, que rend plus touchantes encore le voisinage turbulent des légistes de Philippe-le-Bel.

« Lorsque le sire de Nesle, le bon comte de Soissons, moi et autres des siens amis, avions été le matin à la messe, il falloit que nous allassions ouïr les *Plaids de la porte;* puis le bon roi nous envoyoit quérir, et nous demandoit s'il y avoit quelques gens qu'on ne pût dépêcher sans lui. S'il y en avoit, nous le lui disions, il les envoyoit quérir, et les contentoit, et les mettoit en raison et droiture.

« Maintes fois, après qu'il avoit ouï messe en été, il s'alloit ébattre au bois de Vincennes, et s'asseyoit au pied d'un chêne, et nous faisoit tous seoir auprès de lui. Ceux qui avoient affaire à lui venoient lui parler, sans qu'aucun huissier ni autre leur donnât empêchement, et il leur demandoit hautement, et de sa propre bouche, s'il y en avoit nul qui eût *partie*, et quand il y en avoit aucun, il leur disoit : « Amis, taisez-vous, et on vous expédiera l'un après l'autre. »

« Puis souvent il appeloit monseigneur Pierre de Fontaine, et monseigneur Geoffroy de Villette, et leur disoit : « Expédiez-moi ces parties. »

« D'autres fois, il venoit au jardin du palais de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, et d'un manteau de *cendal* noir par-dessus, et faisoit là étendre des tapis pour nous asseoir auprès de lui, et là faisoit expédier son peuple diligemment, comme j'ai devant dit du bois de Vincennes. »

Le passage suivant, tiré de la vie de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite, peut nous donner une idée de la douce bonhomie qui présidait à ces plaids royaux, et des libertés que le *benoît* monarque laissait prendre au pauvre peuple avec lui.

« Une femme qui avoit nom Sarrette, et qui plaidoit en la cour du roi, lui dit un jour : « Fi! Fi! Devrois-tu être roi de France? Moult mieux seroit qu'un « autre fût roi que toi; car tu es roi tant seulement des frères mineurs, des « frères prêcheurs, des prêtres et des clercs. Grand dommage est que tu sois « roi de France, et c'est grand' merveille que tu n'es bouté hors du « royaume. »

« Les sergents du *benoît* roi la vouloient battre et mettre dehors; mais Loys défendit qu'ils la touchassent, et lui répondit en souriant : « Certes, tu « dis vrai, je ne suis digne d'être roi, et s'il avoit plu à Notre Seigneur, mieux eût valu qu'un autre fût roi, qui mieux sût gouverner le royaume. »

« Et il commanda à l'un de ses chambellans de donner de l'argent à cette femme. »





Rouget pinx t. | Imp. de Boigeard | Geoffroy sc.

S^T LOUIS MÉDIATEUR

entre le Roi d'Angleterre et ses Barons

Publié par Furne Paris



SAINT-LOUIS

MÉDIATEUR ENTRE LE ROI D'ANGLETERRE ET SES BARONS

« Les barons anglais, las de voir leur pays exploité par des étrangers, par les agents du pape, par les favoris poitevins, gascons, provençaux, savoyards, las d'être obligés à une défensive perpétuelle contre un roi fourbe et faible, avaient résolu de s'emparer du gouvernement, et de l'organiser au profit de l'aristocratie, en ne laissant guère au roi que son titre et sa couronne. Henri III fut réduit à bannir ses quatre frères, les Lusignan de la Marche, et les autres étrangers, et à sanctionner, en 1258, l'établissement d'une commission de vingt-quatre seigneurs chargés de réformer l'état du royaume. Les règlements adoptés par les Vingt-Quatre portèrent le titre de *Provisions d'Oxford*. Ils attribuaient aux barons le choix des grands officiers de la couronne, la garde des châteaux du roi, et aux francs-tenanciers des comtés le choix de leurs shériffs (qui correspondaient aux baillis français) : les délégués des barons devaient se réunir en parlement tous les quatre mois, pour régler toutes les affaires générales avec le conseil du roi. Un Français avait dirigé cette grande entreprise ; c'était Montfort, comte de Leicester, fils du fameux Simon de Montfort. Lui et les autres membres des Vingt-Quatre ne songèrent qu'à se perpétuer dans le pouvoir, et se rendirent bientôt aussi à charge à

une grande partie de la nation que l'avait été le roi lui-même. Henri III se fit absoudre de ses serments par le pape. Le parti du roi se releva, et la guerre civile recommença. Enfin, les deux partis, las de s'entre-déchirer, et ne pouvant s'entendre, convinrent de chercher un arbitre au dehors : autrefois cet arbitre eût été le pape, mais le pape ne savait plus qu'attiser la discorde au lieu de l'éteindre; *l'arbitre élu fut le roi de France.*

« Henri III, la reine sa femme, l'archevêque de Cantorbéry, Pierre de Montfort, fils du comte de Leicester, et d'autres seigneurs anglais, se rendirent à Amiens, près de Louis IX, vers la Noël 1263; et le roi de France, après mûre délibération, prononça son arrêt sur ce grand procès, le 23 janvier 1264. Louis annula les *Provisions d'Oxford*, restitua à Henri III ses châteaux et l'élection de ses grands officiers, cassa le décret contre les étrangers, et ordonna le maintien de la Grande-Charte et de toutes les libertés antérieures aux Provisions d'Oxford. » (HENRI MARTIN. *Hist. de France.*)

Ce jugement partial ne concilia rien. Les barons reprirent les armes, et Leicester, d'abord vainqueur, fut pendant quinze mois le véritable maître de l'Angleterre. Edouard, le fils de Henri III, tira enfin la royauté anglaise de ce pas difficile. Il battit et tua Leicester à la journée d'Evesham (4 août 1265) et remit son père en possession de tous ses droits.





Rouget pinxit — Imp. de Bougeard — Geoffroy sc.

MORT DE SAINT LOUIS.

... Furne, Paris



MORT DE SAINT LOUIS

Saint Louis était parti pour Tunis tellement « feble et débilité de sa personne, qu'il ne povoit souffrir ne durer nul hernois sur lui, et ne povoit endurer estre longuement à cheval. » Débarqués à une lieue de l'ancienne Carthage, le 21 juillet, au moment des grandes chaleurs, les Français rencontrèrent peu d'obstacles de la part des Maures, qui fuyaient partout devant eux ; mais les maladies se mirent bientôt dans leur camp. Le 3 août, la peste avait enlevé déjà les comtes de Vendôme et de Nemours, Saint-Briçon, de Piennes, Montmorency. Le comte de Nevers, fils du roi, était allé mourir en cachette sur son vaisseau, pour que son père n'en sût rien. Saint Louis tomba malade le même jour.

« Le bon Roy si acouscha au lit, et congnut bien que il devoit deceder de ce monde en l'autre. Lors appella messeigneurs ses enfans. Et quant ils furent devant lui, il adressa sa parolle à son aisné filz, et lui donna des enseignemens qu'il lui commanda garder, comme testament, et comme son hoir principal. Lesquelz enseignemens j'ay ouy dire que le bon Roy mesmes les escripvit de sa propre main, et sont telz :

« Beau filz, la première chose que je t'enseigne et commande à garder, si « est, que de tout ton cueur, et sur toute rien, tu aymes Dieu. Car sans ce

« nul homme ne peult estre sauvé. Et te supply, mon enfant, que en ma fin « tu aies de moi souvenance, et de ma pauvre ame, et me secoures par messes, « oraisons, prières, aumosnes, et biens faix, par tout ton royaume. Et me « octroie part et porcion en tout tes biens faix que tu feras. Et je te donne « toute bénédiction, que jamais père peut donner à enfant. Priant à toute « la Trinité de paradis, le Pere, le Filz, et le Saint-Esprit, qu'il te garde et « deffende de tous maulx, par espécial de mourir en pèchié mortel. Ad ce « que nous puissions une fois, après cette mortelle vie, estre devant Dieu « ensemble, à lui rendre graces et loüanges sans fin en son Royaume de « Paradis, amen. »

« Quant le bon roy saint Loys eut ainsi enseigné et endoctriné monseigneur Phelippes son filz, la maladie qu'il avoit lui commença incontinent à croistre durement. Et lors demanda les sacremens de Sainte Eglise, lesquelz lui furent administrez en sa plaine vie et bon sens, et ferme mémoire; et bien l'apparut. Car quant on le mectoit en unction, et qu'on disoit les sept pseaumes, lui mesmes respondoit les versetz desdiz sept pseaumes, avecques les autres, qui respondoient au prestre, qui lui bailloit la sainte unction. Et ouy depuis dire à monseigneur le conte d'Alenczon son filz, que ainsi que le bon Roy approuchoit de la mort, il se efforçoit d'appeller les saints et saintes de Paradis, pour lui venir aider et secourir à celui trespas. Et par espécial évoquoit-il monseigneur saint Jaques, en disant son oraison qui commence : *Esto Domine*. Monseigneur saint Denys de France appella-il, en disant son oraison, qui valoit autant à dire : Sire Dieu, donne nous grace de povoir mespriser et mectre en oubly la propreté de ce monde, en manière que nous ne doubtons nulle adversité. Madame sainte Geneviève réclamoit-il aussi. Et après, il se fit mectre en ung lit couvert de cendres, et mist ses mains sur sa poitrine. Et en regardant vers le ciel, rendit l'ame à son Créateur, à telle mesme heure que nostre Seigneur Jésus-Christ rendit l'esperit en l'arbre de la croix, pour le salut de son peuple. »

(Joinville, *Histoire de saint Loys.*)

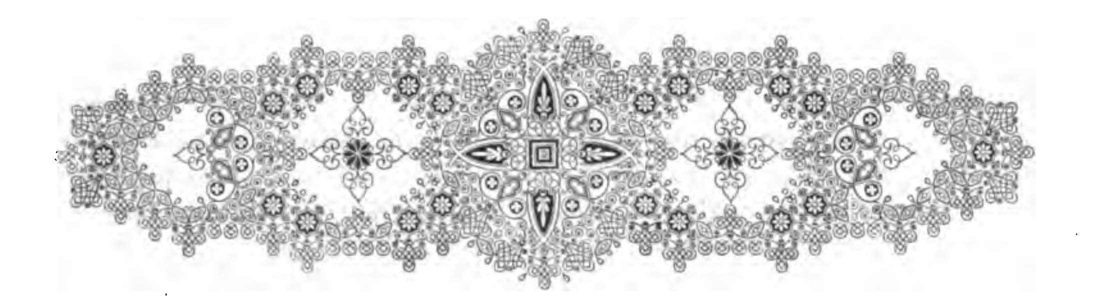




Ziegler pinx[t] Imp. de Bougeard Joubert sc.

LE CONNÉTABLE COMTE DE SANCERRE.

Publié par Furne, Paris.

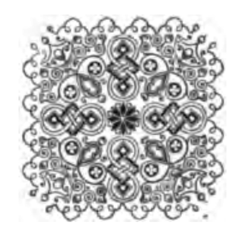


SANCERRE



Sancerre (Louis de), connétable de France, était le second fils de Louis II, seigneur de Sancerre, et de Béatrix de Rouci. Son père ayant été tué à la bataille de Créci (1346), il resta orphelin à l'âge de quatre ans. Philippe de Valois le fit élever avec les enfants de son fils, le duc de Normandie. A Philippe succède Jean (1350), roi chevalier, qui coûta cher à la France. De son règne date l'importance de la charge de connétable qui, de la garde de l'écurie, *comes stabuli*, passe à la garde de l'épée royale. Le comte d'Eu et de Tancarville remplissait alors cet office. Jean, au milieu des fêtes qui accompagnèrent la réception des nouveaux chevaliers de l'*Étoile*, le fait mettre à mort, et jette ses dépouilles à son favori l'Espagnol Lacerda. Charles de Navarre les trouvait assez riches pour les convoiter, et le nouveau connétable est assassiné. De là de terribles représailles, et enfin la fameuse bataille de Poitiers, triste pendant de la bataille de Créci. Charles V, régent pendant la captivité du roi son père, avait fort affaire avec les Anglais, le roi de Navarre et *Jacques Bonhomme*, nouveau roi, dont le règne ne fut qu'une courte et sanglante folie. Alors il met en œuvre le système de défense négative qui, à défaut d'autre allié, recrute la famine, et lui confie le soin de vaincre sans gloire l'ennemi qui possède le sol moins ses fruits. Il y eut pourtant quelques faits d'armes isolés, entre autres au siége de Melun, dont le héros fut Louis de Sancerre. Nommé maréchal en 1369, par Charles V, c'est en cette qualité qu'il fit les glorieuses

campagnes de 1372, 1373 et 1375, dont les résultats furent de reconquérir le Poitou, la Saintonge et une partie de la Guienne. Sancerre était devenu le frère d'armes de Duguesclin, ainsi que Clisson; mais il était, de plus qu'Olivier, l'ami de cœur de Bertrand. C'est dans ses bras que Bertrand mourut, après lui avoir remis l'épée de connétable. Clisson se la fit adjuger, pendant que Sancerre poursuivait la conquête de la Guienne. Dans une rencontre, s'étant trouvé en face de Pembroc, l'élève du Prince Noir, il le battit, et dans la mêlée il brisa d'un coup de hache les armes du général ennemi, qu'il fit prisonnier de sa main. L'avénement de Charles VI au trône rappela Sancerre à Paris. Il assista au sacre, et l'on vit, le jour du festin royal, Sancerre, Clisson, la Trémoille et Couci servir le roi à table, tous les quatre armés de pied en cap, et montés sur des chevaux couverts de drap d'or. Dix-huit mois après, il commanda l'aile gauche à la bataille de Rosbec. La Guienne devait être encore le théâtre de ses exploits, et le comte d'Eu étant mort, Sancerre lui succéda dans la charge de connétable, le 26 juillet 1397. Il s'en montra digne, battit le captal de Buch au passage de la Dordogne, et chassa les Anglais du comté de Foix. Quatre ans après il mourut, le 6 février 1402, à l'âge de soixante ans. Sancerre était borgne comme Clisson. Il fut enterré à Saint-Denis, au côté gauche de la chapelle de Charles V. Le duc d'Orléans et de Bourgogne, les principaux seigneurs de la cour, et tous les grands dignitaires, assistèrent à ses obsèques.





Lenoir pinxit — Colin sculps.

FUNÉRAILLES DE DUGUESCLIN.

(13 Juillet 1380.)

Publié par Furne à Paris



FUNÉRAILLES

DE

DU GUESCLIN

« Les Anglais et leurs partisans avaient repris quelques forteresses en Auvergne, en Limousin et en Rouergue. Geoffroi Tête-Noire, Breton du parti d'Angleterre, avait, entre autres places, surpris le château de Ventadour, un des plus forts du pays, et courait de là sur les terres de France, où il faisait de grands désordres. L'armée française marcha de ces côtés-là dès le commencement de cette année 1380, et mit le siége devant Châteauneuf-de-Rendan, où il y avait une forte garnison de Gascons et d'Anglais. Cette place n'est pas fort éloignée de la ville de Mende et de celle du Puy. Les assiégés s'y défendirent avec beaucoup de valeur; mais ce qui a rendu cette forteresse plus mémorable dans l'histoire a été la grande perte que la France fit à ce siége par la mort du connétable du Guesclin.

« Ce général, voyant la vigoureuse résistance des assiégés, avait fait serment, quoi qu'il pût arriver, de la prendre, par force ou par capitulation; mais, pour en venir à bout, il se fatigua tellement qu'il en tomba dangereusement malade, et fut, quelques jours après, désespéré des médecins. Il se prépara à la mort avec autant d'édification que de fermeté, car, avec son humeur guerrière, il avait toujours conservé beaucoup de piété et de religion. Après avoir reçu les sacrements et fait son testament, il commanda qu'on lui apportât l'épée de connétable; il la baisa, et la remit entre les mains du maréchal de Sancerre, le priant de la rendre au roi, et de lui dire qu'il lui demandait pardon des fautes qu'il pouvait avoir commises à son service, de l'assurer qu'il lui avait toujours été fidèle, et qu'il mourait son serviteur. Il embrassa le maréchal, parla avec beaucoup de tendresse à tous ces vieux capitaines qui suivaient sa bannière depuis tant d'années, les conjura de demeurer fidèles au roi, et de se souvenir de ce qu'il leur avait dit en mille occasions, qu'en quelque lieu

qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis. Après quoi, ayant fait retirer tout le monde, excepté son frère Olivier du Guesclin et le maréchal de Sancerre, pour donner à Dieu seul ses derniers moments, il expira, à l'âge de soixante-six ans, le 13 juillet.

« La nouvelle de sa mort fut le sujet d'un deuil universel. Le roi et tout le royaume la pleurèrent, et chacun ne parlait qu'avec des gémissements de la mort du bon connétable : c'est le nom qu'on lui donnait. Charles l'honora de la plus glorieuse marque d'estime qu'il pût donner à un de ses sujets mort à son service les armes à la main, en le faisant enterrer à Saint-Denis, pour mêler ses cendres avec celles de tant de princes, de princesses, de rois et de reines qui y reposent. Il lui fit faire un tombeau auprès de celui qu'il s'était fait élever pour lui-même, et où la reine son épouse était déjà inhumée. Les frères du roi assistèrent en deuil à ses funérailles, avec plusieurs autres princes du sang et un nombre infini de noblesse et de peuple. On y fit une oraison funèbre en son honneur, et on n'avait jamais fait de semblables cérémonies où l'on vît en même temps plus de magnificence et des marques d'une plus sincère douleur.

« Une des choses les plus glorieuses à la mémoire de ce grand capitaine fut ce que firent les assiégés de Châteauneuf-de-Rendan le jour de sa mort. Ils avaient capitulé, et étaient convenus de se rendre le 12 juillet, en cas qu'ils ne fussent pas secourus. Quand on les eut sommés de livrer la place le lendemain, qui fut le jour que mourut le connétable, ils dirent qu'ils lui tiendraient, même après sa mort, la parole qu'ils lui avaient donnée. Le gouverneur sortit de la place avec les plus considérables chevaliers de sa garnison, et entra dans la tente où le corps du connétable était sur un lit de parade, au côté duquel était, sur un carreau de velours, l'épée nue, marque de sa dignité. Il mit à ses pieds les clefs de la ville, et lui rendit ses respects avec les mêmes honneurs et les mêmes marques de soumission que s'il avait encore été vivant, affectant, par ces cérémonies extraordinaires, de surpasser les Français mêmes dans l'estime et la vénération que, tout ennemis qu'ils étaient, ils avaient pour la vertu et pour le mérite de ce grand homme. » (Daniel, *Histoire de France.*)



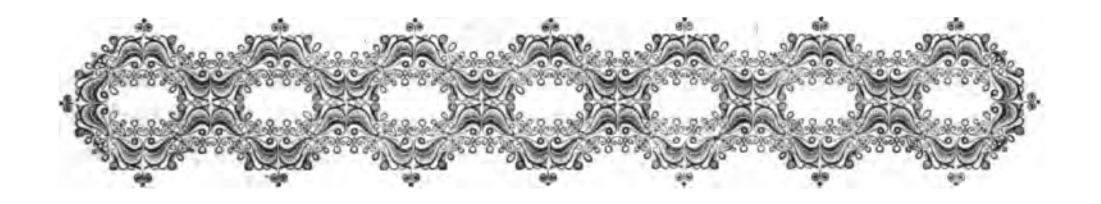


Steuben pinxit | Impie de Bougeard | Colin sc.

LOUIS DE FRANCE DUC D'ORLÉANS,

1er du nom.

Publié par Furne à Paris



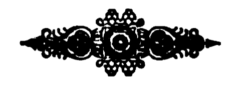
LOUIS DE FRANCE, DUC D'ORLÉANS

PREMIER DU NOM

Orléans (Louis Ier de France, duc d'), frère cadet de Charles VI, était né en 1371, la même année que Jean-sans-Peur, fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. C'est à cette époque que la seconde maison de Bourgogne joue un si grand rôle dans notre histoire, et qu'elle paraît à la tête de la féodalité pour y rester jusqu'à la fin. A côté se trouve placée la maison d'Orléans : l'une a quelque chose de plus grand, l'autre quelque chose de plus attachant. On se range malgré soi du parti d'Orléans; on lui pardonne la faiblesse de ses mœurs en faveur de son goût pour les arts, de sa fidélité au malheur et de son héroïsme. Par sa branche illégitime, on passe de Dunois aux Longueville; par sa branche légitime, on arrive de Valentine de Milan à Louis XII et à François Ier. Le nom de l'insoucieux Louis, frère du roi Charles VI, n'avait pas été prononcé depuis le commencement de ce triste règne. Connu d'abord sous le nom de comte de Valois, il avait épousé par procureur, en 1385, Marie, héritière du trône de Hongrie, et déjà il se parait du titre de roi, lorsque Sigismond réclama le titre et l'héritière. Louis, tout simplement duc de Touraine, puis, par échange, duc d'Orléans (1392), et enfin époux de Valentine de Milan, était resté enfant docile et rieur au milieu des agitations du conseil, lorsqu'il lui vint à l'esprit que l'ambition devait être un plaisir; et le voici qui frappe à la porte que ses oncles lui ont fermée, et qu'ils refusent de lui ouvrir. *De par le roi* il entre : c'est Isabelle qui a conduit la main du pauvre insensé; l'édit royal a été rendu. La haine du peuple s'en est accrue, car il accuse Louis d'Orléans d'être l'amant d'Isabelle, et Valentine d'avoir frappé le roi de démence.

Ses sortiléges, à elle comme à tant d'autres, étaient des grâces. « Cette Italienne, dit Chateaubriand, apportant dans notre rude climat, dans la France barbare, des mœurs polies et le goût des arts, dut paraître une magicienne; on l'aurait brûlée pour sa beauté, comme on brûla Jeanne d'Arc pour sa gloire. » Le scandale est au comble; le trésor est dilapidé, le clergé refuse de payer l'impôt. Tout annonce la guerre civile, lorsque le duc d'Orléans consent à remettre le pouvoir dont il avait si mal usé; mais il en prend encore tout à son aise, et fait main-basse sur les trésors déposés dans la tour du Louvre. A la mort de Philippe-le-Hardi, il se fait déclarer lieutenant-général du royaume; mais Jean-sans-Peur entre dans la lice, et, ne se croyant pas assez fort contre ce nom de roi à l'ombre duquel se retranchait son ennemi, il arrêta ses regards sur cette classe bourgeoise à laquelle personne n'avait encore pensé depuis Charles de Navarre, et résolut d'opposer la popularité au prestige de l'autorité royale. Il y a toute une révolution dans ce mot de popularité; ce n'est plus assez de reconnaître et de respecter le peuple, on le flatte. A l'approche de Jean, Louis se retira à Melun, où la reine le suivit bientôt; et, ayant levé une armée de vingt mille hommes, il ouvrit avec le duc de Bourgogne une négociation qui se termina par la réconciliation apparente des deux princes. Ils réunirent leurs forces contre les Anglais, et, tandis que Jean tentait de reprendre Calais, Louis vint mettre le siége devant Blaye, qu'il fut obligé de lever honteusement. De nouveaux débats s'élevaient fréquemment entre les deux rivaux, et la reine, par sa médiation, amenait une paix simulée que le lendemain voyait troubler. Mais le duc d'Orléans s'étant vanté d'avoir obtenu les faveurs de la duchesse de Bourgogne, Jean-sans-Peur voulut en finir.

Le 23 novembre 1407, le duc d'Orléans étant chez la reine, on vint l'avertir que le roi le demandait; il sortit aussitôt, précédé de quelques valets de pied portant des flambeaux. Arrivé dans la rue Barbette, près de l'hôtel de Notre-Dame, le prince fut entouré par dix-huit assassins apostés par le duc de Bourgogne, et qui fondirent sur lui en criant : *A mort!* Il éleva la voix en disant : Je suis le duc d'Orléans... et il tomba percé de coups, répétant : « Qu'est ceci? d'où vient ceci? » Les gens de sa suite avaient pris la fuite, à l'exception d'un seul, qui fut trouvé mort sur le corps de son maître. C'est ainsi que le *rabot* de Bourgogne passait sur le *bâton noueux* d'Orléans. Les restes de Louis furent inhumés dans l'église des Blancs-Manteaux, où il avait choisi sa sépulture. (*Biographie contemporaine.*) La douleur de Valentine de Milan fut la seule oraison funèbre du duc d'Orléans.



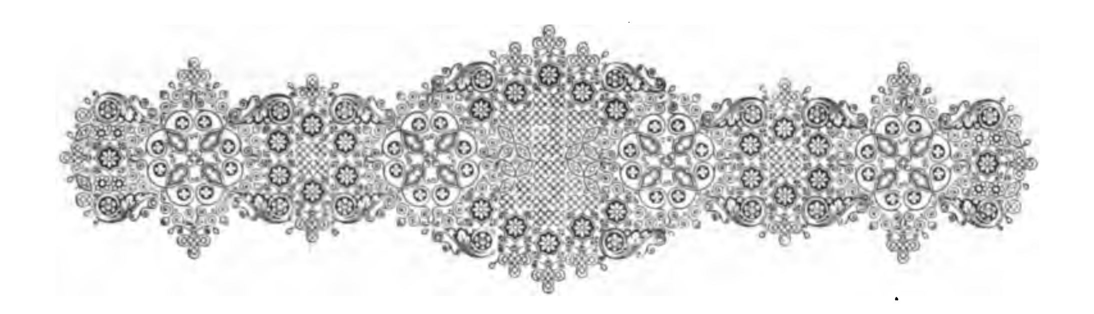


E. Deveria pinx. Imp. de Bougeard Joubert sc.

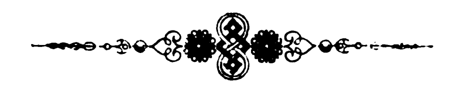
PHILIPPE LE BON

Duc de Bourgogne.

Pub'ie par Furne, Paris



PHILIPPE-LE-BON



Le désespoir fut grand parmi le peuple, et même parmi les seigneurs de la cour, lorsque le cercueil de Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Terre, duc de Bourgogne, fut descendu dans les caveaux de l'église de Saint-Donat, et que les hérauts eurent jeté leur bâton blanc dans la fosse; on n'entendait de toutes parts que sanglots et lamentations.

Sans la crainte que répandait l'avènement de M. de Charolais, dont on connaissait déjà l'orgueil, l'obstination et la dureté, peut-être le vulgaire aurait-il, comme les gens plus doctes et plus sages, mêlé quelque blâme aux regrets et aux louanges qu'inspirait le souvenir du duc Philippe.

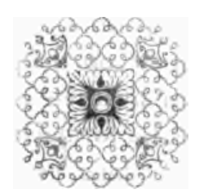
Sûrement ce règne de cinquante années avait été noble et glorieux, le duc avait été le plus grand souverain de son temps. Aucun roi n'avait eu tant de puissance et de richesses. Sa cour avait été composée de princes et de souverains qui vivaient sous ses yeux et lui formaient un pompeux cortége. Son nom avait rempli la chrétienté, retenti dans les pays d'outre-mer et jusque chez les infidèles d'Orient. Nul n'avait si bien gouverné ses peuples, avec une telle prudence, avec une si grande modération, avec une habileté qui aurait pu se passer de conseillers, et qui pourtant avait toujours recherché les plus sages. On pouvait dire aussi à son honneur, qu'après avoir, en sa première jeunesse, cédé à la vengeance, il avait ensuite épargné et sauvé le royaume de France, et rendu honneur et puissance au chef de sa race. Mais aussi quelle ambition

n'avait-il pas montrée! que de guerres il avait entreprises pour accroître sa grandeur et sa richesse! et sur qui avait-il fait toutes ses conquêtes? Sa famille entière avait été dépouillée. Le Hainaut, la Hollande et la Zélande étaient l'héritage de madame Jacqueline; ses droits sur le Luxembourg venaient d'un testament surpris à sa tante; le Brabant n'avait passé en entier dans ses mains qu'en privant de leur part dans la succession ses cousins les comtes de Nevers et d'Étampes. Puis que ne pouvait-on pas dire de son penchant vers une vaine gloire; de cette colère si chatouilleuse sur tout ce qui semblait toucher à son honneur; de sa volonté si absolue qui ne respectait jamais les priviléges de ses peuples, et qui avait fini par dépouiller de leurs vieilles libertés les bonnes villes de Flandre! C'était en répandant des torrents de sang qu'il avait établi son autorité en Hollande.

Quoi qu'il en fût, ce qui se passa après lui confirma toujours la renommée de ce bon et grand duc Philippe de Bourgogne. Son règne resta dans la mémoire des peuples comme une époque d'éclat, de puissance, de richesse, et même de bonheur; car jamais la Flandre ne trouva un temps si prospère. La maison de Bourgogne avait été mise au tombeau avec lui.

Le duc Philippe mourut âgé de plus de soixante-douze ans. Sa taille était élevée; sa démarche noble; les traits de son visage n'étaient point beaux; ses yeux bleus étaient petits; ses sourcils bruns et avancés; son nez aquilin : mais son aspect était imposant, et sa physionomie toute royale.

Il avait été marié trois fois : à madame Michelle, fille du roi Charles IV; à Bonne d'Artois, fille du comte d'Eu, et veuve du comte de Nevers; enfin, à Isabelle de Portugal, qui lui survécut de quatre années : elle lui donna trois enfants, Jadoc et Antoine qui moururent en bas âge, et le duc Charles, son successeur. (*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois.*)





Henri Scheffer pinxit — Imp. de Bougeard — Audibran sculpsit

ENTRÉE DE JEANNE D'ARC À ORLÉANS,

(18 Mai 1429)



ENTRÉE DE JEANNE D'ARC

A ORLÉANS

Depuis longtemps il n'était bruit que de cette merveilleuse fille dans la place et dans le camp. Les Anglais, saisis d'une terreur panique à son approche, abandonnèrent la bastille qu'ils avaient élevée du côté de la Sologne, à Jean-le-Blanc, près de l'endroit où l'on chargea le convoi qu'elle avait amené sur des bateaux, pour le transporter à Orléans, et, le soir du deuxième jour après son départ de Chinon, Jeanne débarquait au milieu des Orléanais avec La Hire et deux cents lances. Le 4 mai, un nouveau convoi arriva par la Beauce; la Pucelle et Dunois allèrent au-devant, et le ramenèrent enseignes déployées à travers les bastilles des Anglais qui, troublés de je ne sais quelles craintes mystérieuses, prenaient au sérieux la patriotique inspiration de la Pucelle, et n'osaient plus s'aventurer contre elle. Bientôt les rôles changèrent : les assiégeants furent attaqués à leur tour dans leurs bastilles. Au moment où le convoi venait d'entrer dans la ville, quelques hommes d'armes, ne consultant qu'eux-mêmes, sortirent des portes en plein midi, et montèrent à l'assaut de la bastille Saint-Loup. La Pucelle, au retour de l'expédition, s'était jetée sur son lit pour dormir; réveillée en sursaut, elle s'arma à la hâte, et courut à la porte de Bourgogne où se livrait le combat. En trois heures la bastille fut enlevée, et tous ceux qui la défendaient passés au fil de l'épée. « Jeanne était bien triste de voir tant de gens mourir sans confession; elle en sauva quelques-uns qui s'étaient déguisés en prêtres, ayant pris des robes dans l'église Saint-Loup. » (De Barante). Le 7 fut la grande journée du siége. La veille, Jeanne avait commencé

l'attaque du côté des portereaux. Elle avait traversé la Loire dans une petite barque avec La Hire, traînant derrière eux leurs chevaux par la bride, et mené les Français contre la bastille des Augustins qui, malgré les efforts de Talbot, fut prise et brûlée. Il ne restait plus aux Anglais que le fort des Tournelles, où commandait sir Guillaume Gladesdale, un de leurs plus braves chevaliers. Sir Guillaume se défendit longtemps avec bravoure, écartant les assaillants avec ses longues coulevrines; ses gens renversaient à coups de haches et de maillets tous ceux qui essayaient de dresser leurs échelles. Vers une heure après midi, la Pucelle en prit une et l'appliqua contre le rempart. Mais, comme elle montait, elle fut renversée dans le fossé par une flèche qui l'atteignit entre le cou et l'épaule, et qui sortit d'un demi-pied par derrière. Emportée à l'écart, elle arracha elle-même la flèche de sa plaie sur laquelle on mit un appareil d'huile et de vieux lard, et, s'étant retirée seule dans une vigne pour prier Dieu, elle retourna pleine d'ardeur à l'assaut. Déjà la poudre manquait aux Anglais. L'artillerie de la ville avait fait de larges brèches aux murailles; un charpentier jeta une poutre en travers de l'arche brisée qui séparait le pont du premier rempart des Tournelles, et les hommes d'armes arrivant de ce côté, Gladesdale, qui se trouvait entre deux assauts, fut obligé de se retirer dans l'intérieur de la bastille, où il périt bientôt avec les siens. Le lendemain le duc de Suffolk mit le feu lui-même aux bastilles de la rive droite, et vint ranger en bataille ce qui restait de son armée sous les murs de la ville, comme pour offrir le combat; mais on le laissa partir: la ville, délivrée, ne songeait plus qu'à s'abandonner à la joie; la Pucelle avait hâte d'aller joindre le *gentil dauphin* dont elle venait de sauver la couronne.

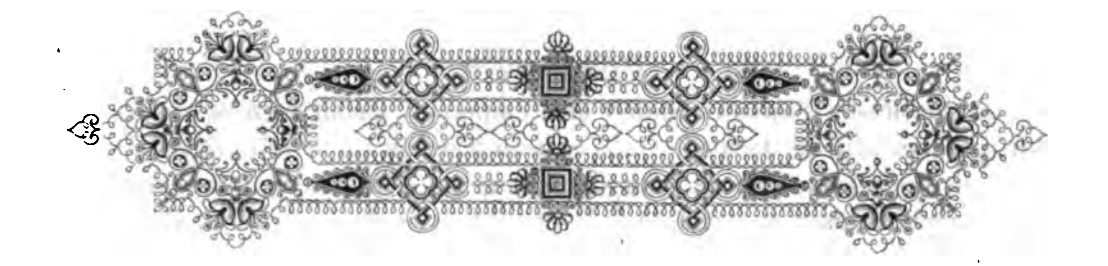




Steuben pinx. — Imp. de Bougeard — Revel sc.

LE CONNÉTABLE COMTE DE ST POL.

Publié par Furne, Paris.



SAINT-POL



Luxembourg (Louis de), comte de Saint-Pol, né en 1418, se trouve appelé par la mort de son père, le comte de Conversan et de Brienne, à jouer un rôle dès l'âge de quinze ans, dans les grands démêlés de la France et de l'Angleterre. Sa signature et celle du comte de Ligni, son tuteur et son oncle, manquent au traité d'Arras qui ralliait à Charles VII le puissant duc de Bourgogne. Mais le jeune comte de Saint-Pol ne s'en tint pas à cette opposition négative, et mal advint, car il fallut que la comtesse douarière vînt se jeter aux genoux du roi, et lui cédât la place de Marle, pour obtenir le pardon de son fils. D'Anglais de cœur qu'il était, Saint-Pol se fait Français d'assez bonne grâce, et au siége de Dieppe il est armé chevalier de la main du dauphin; ses services, pendant toute la campagne, furent bons et loyaux; il s'empara de différentes places en Flandre et en Normandie, et concourut à la prise de Rouen, de Caen et à celle d'Harfleur, sous les ordres du roi, en 1449; mais son dévouement n'alla pas jusqu'à se séparer des intérêts de la Bourgogne dans la guerre du *bien public*, et, par le traité de Conflans, Louis XI lui conféra le titre de connétable de France. Loin de s'en tenir là, il lui fait épouser Marie de Savoie, sœur de la reine, et lui donne le comté de Guines et la seigneurie de Novion. En 1466, malgré tant de bienfaits, il eut le chagrin de le voir servir dans l'armée de Bourgogne contre les Liégeois. L'épée de connétable, *l'épée du roi* pouvait être mieux employée, et ce ne fut qu'après la mort de Philippe-le-Bon que le comte de Saint-Pol parut enfin se fixer au service de la France; mais il ne fit que s'agiter entre les deux puissances rivales qu'il s'efforçait de mettre aux prises, afin de se rendre nécessaire et de se faire un royaume à leurs dépens,

car si Charles-le-Téméraire voulait être empereur, c'était bien le moins que lui, premier officier de la couronne et beau-frère du roi, voulût être *roi*.

Louis intéresse le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre à la vengeance d'une triple trahison et se charge de la procédure et de l'exécution. Ce ne fut pas long. Jean de Popincourt, second président du parlement, dit au connétable : « Monseigneur, vous savez que, par l'ordonnance du roi, vous avez été constitué prisonnier à la bastille Saint-Antoine, pour raison de plusieurs cas et crimes à vous mis sus et imposés, auxquelles charges vous avez répondu et été ouï en tout ce que vous avez voulu dire, et surtout avez baillé vos excusations : et tout vu à grande et mure délibération, je vous dis et déclare, par arrêt d'icelle cour, que vous avez été crimineux du crime de lèse-majesté, et, comme tel, êtes condamné, par icelle cour, à souffrir mort dans le jour d'hui : c'est à savoir que vous serez décapité devant l'hôtel de cette ville de Paris ; et toutes vos seigneuries, revenus, et autres héritages et biens, déclarés acquis et confisqués au roi notre sire. » Il ne s'attendait pas à une condamnation si sévère, et il en parut surpris. Cependant il ne dit rien qui marquât de la faiblesse ; mais seulement : « Dieu soit loué ! voici bien dure sentence ; je lui supplie et requiers qu'il me donne grâce de le bien connaître aujourd'hui. » Puis, se retournant du côté de M. de Saint-Pierre, il lui dit : « Ah ! M. de Saint-Pierre, ce n'est pas là ce que vous m'aviez toujours promis..... »

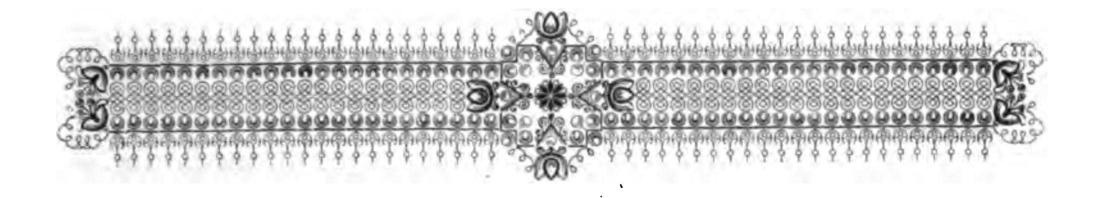
A trois heures après midi, il sortit du bureau de l'Hôtel-de-Ville, et monta sur l'échafaud. Il se jeta d'abord à genoux du côté de l'église Notre-Dame, et il fut long-temps en prière, baisant de temps en temps, avec de grandes marques de dévotion, une croix que le cordelier lui présentait. Il se leva ensuite, et le nommé Petit-Jean, fils de Henri Cousin, exécuteur de la haute justice, s'approche pour lui lier les mains, ce qu'il souffrit *bien bénignement*, dit la chronique. Il se tourna du côté du chancelier, et des autres magistrats et seigneurs qui étaient sur le grand échafaud, et leur dit qu'il demandait pardon au roi, et qu'il les priait d'avoir soin de son âme, ajoutant qu'il ne prétendait pas, pour cela, qu'il leur en coûtât rien du leur. Il fit la même demande au peuple, et s'alla mettre à genoux sur un petit carreau de laine aux armes de la ville, qu'il rangea avec le pied. Pendant qu'on lui bandait les yeux, il récitait des prières, parlait à son confesseur, et baisait la croix. Ensuite Petit-Jean, ayant pris une épée que son père lui donna, abattit d'un seul coup la tête du connétable. Son corps tomba presque en même temps. Le bourreau prit la tête qu'il plongea dans un seau d'eau, et la montra aux spectateurs, *qui étaient bien*, dit la chronique, *deux cent mille personnes et mieux*.





Imp. de Bougeard

Publié par Furne, Paris.



XAINTRAILLES



Xaintrailles (Jean Poton seigneur de Xaintrailles, ou Saintrailles, ou Sainte-Treille) était un simple gentilhomme de Gascogne; son nom se lie au nom d'Étienne de Vignoles, dit La Hire, dès 1419, dans les querelles du duc Jean de Bourgogne et du parti d'Orléans, qui avait pris pour chef le jeune dauphin, depuis Charles VII. Ils furent les deux grandes vertus du petit roi de Bourges, qui trouva en eux l'honneur et le courage veillant à son chevet pour l'arracher au sommeil. Mais alors les belles traditions de Duguesclin était perdues, ou plutôt la pratique en était impossible. Xaintrailles n'était qu'un chef de partisans : « Ils n'étoient alors, dit une chronique, que quarante lances, lesquelles « n'épargnoient ni leurs corps ni leurs chevaux; c'étoient pour la pluspart des « Gascons, qui sont bons chevaucheurs et hardis. » Avec de tels compagnons Xaintrailles, qui prenait ses logements au hasard de droite et de gauche, joua de bons tours aux Anglais, et plus tard ce fut une recommandation d'avoir fait la guerre à son école. Prisonnier en 1421 à la bataille de Mons-en-Vimeux, il reparaît en 1423 dans une joûte solennelle, avec Lionel de Vendôme, devant le duc de Bourgogne et le comte de Richemont. Son rachat après la bataille de Crevant prouve l'estime que le roi, si nécessiteux alors, faisait de sa personne. Mais il en était prodigue, lui, et il se laissa prendre encore dans une sortie au siège de Guise. A la bataille de Verneuil il partage avec La Hire le commandement de la cavalerie des Lombards. Bientôt ils ne sont plus que les satellites de la Pucelle d'Orléans; et, à sa mort, Xaintrailles, à bonne intention sans doute, se permit l'intervention de Guillaume le Pastourel, jeune berger visionnaire, et fut fait prisonnier avec le prophète de sa façon. Plus heureux en 1435, il gagna avec La Hire le combat de Gerberoi sur le comte d'Arondel

qui y fut tué. Les conférences d'Arras ne dérangèrent rien à leurs habitudes, et, au risque de troubler les négociations, ils continuèrent à guerroyer sur les frontières de la Picardie.

Leur exemple ne fut que trop bien imité, et le combattre devint difficile. Au siège de Montereau, Charles VII se montra digne de ses *maîtres ès-chevalerie*, et à son entrée dans la ville de Paris, soumise après vingt ans de guerre, Xaintrailles portait le casque du roi comme écuyer de France. La praguerie ne put ébranler sa fidélité; il achève ce qu'il a si bien commencé, et prend une part glorieuse à l'expédition en Guyenne, sous les ordres de Jean de Blois, comte de Penthièvre.

Il reçut la ville et seigneurie de Tonneins, la ville et seigneurie de Saint-Macaire; puis on le fit sénéchal du Bordelais et du Limousin, et enfin maréchal de France (1454). Il survécut peu à Charles VII et mourut à Bordeaux en 1461. Les registres du parlement, en faisant mention de sa mort, l'appellent *un des plus vaillants capitaines du royaume de France, qui fut cause, avec Étienne de Vignoles dit La Hire, de chasser les Anglais de France.*





Thomas pinxit — Imp. de Bougeard — Colin sculpsit

LOUIS XI À PÉRONNE.

Publié par Furne, à Paris



LOUIS XI A PÉRONNE

1468

Le duc de Bretagne venait de signer avec Louis XI le traité d'Ancenis par lequel il renonçait à l'alliance de la Bourgogne, et Charles-le-Téméraire, abandonné à l'entrée d'une guerre dans laquelle on l'avait jeté, n'osait plus ni avancer ni reculer. D'un autre côté, les capitaines des compagnies d'ordonnance demandaient à grands cris qu'on les laissât faire, et promettaient au roi de lui rendre «bon compte de ce duc de Bourgogne». Louis seul s'obstinait à traiter. Les finesses diplomatiques n'étaient pas seulement un moyen pour ce rusé monarque : il en faisait une affaire d'amour-propre, et ne laissait pas volontiers échapper l'occasion d'exercer son art. Voyant que ses gens n'avançaient à rien auprès de son impétueux cousin de Bourgogne, il pensa que c'était le moment de prouver sa supériorité sur eux, et, plein de confiance dans les souvenirs de l'entrevue de Conflans, il résolut d'y aller lui-même.

En dépit de tout, Charles n'avait point oublié Genep. Il vint au devant du roi, qui l'embrassa avec « grande amitié, » et ils entrèrent tous deux dans la ville en conversant familièrement, Louis tenant la main appuyée sur l'épaule du duc. Le lendemain les pourparlers commencèrent et sans grand succès, Charles s'obstinant à demeurer fidèle à ses alliés, même après leur défection; mais, au second jour, les nouvelles qui arrivèrent à Péronne interrompirent tout brusquement. Avant l'expédition de Bretagne, Louis avait envoyé deux émissaires aux Liégeois pour les exhorter à reconquérir leurs libertés perdues à Saint-Tron. Ensuite, quand il eut résolu d'aller se mettre entre les mains du duc, il avait contremandé ce mouvement. Mais cette race colérique de bourgeois, habitués à la révolte, n'avait pas attendu le contre-ordre. A la première invitation, les Liégeois s'armèrent et vinrent à Tongres, où était leur évêque et le sire d'Imbercourt, un des principaux seigneurs de

Bourgogne. Ils firent main basse sur la ville, massacrèrent seize chanoines, mirent en pièces Robert de Moriamez, le porte-bannière de l'évêque, et se firent un jouet de ses membres, qu'ils se jetaient à la tête les uns des autres. Ce furent des habitants de Tongres qui en firent le récit. Ils accouraient encore tout éperdus, et avaient vu distinctement les émissaires de Louis XI au milieu de la foule des égorgeurs.

Ceci changea la face des affaires. Louis XI était venu chercher à Péronne les émotions d'une aventure politique; mais sa position devenait plus dramatique qu'il n'avait compté. Dans le premier moment de sa fureur, Charles avait mis une garde d'archers aux portes de la ville et du château. « C'est le roi, s'écriait-il, qui par ses ambassadeurs a excité ces cruels et mauvais gens de Liége; mais, par saint Georges, ils en seront punis, et il aura sujet de s'en plaindre. » Il se promena toute la nuit, s'emportant en menaces. Le lendemain on tint conseil; mais Charles, indécis entre la crainte et le désir de la vengeance, ne savait à quoi s'arrêter. Louis XI, de sa prison, osait à peine hasarder quelques timides promesses. Déjà l'on allait envoyer chercher monseigneur Charles de France, pour régler avec lui tout le gouvernement du royaume. Le messager avait mis ses houzeaulx; son cheval était dans la cour sellé et bridé. Comines, Ursin et le chancelier de Bourgogne, Pierre de Goux, parvinrent à ramener le duc à des sentiments plus modérés. Hasarder une pareille demande, c'était brûler ses vaisseaux, et Louis XI n'était pas homme à le lui pardonner jamais. On présenta enfin au prisonnier un projet de traité. Charles y décidait à son avantage toutes les questions en litige depuis trente ans sur les droits de souveraineté des ducs de Bourgogne dans leurs états d'Artois et de Picardie, et faisait donner pour apanage à Charles de France la Champagne et la Brie. Les gens du roi essayèrent quelques remontrances; mais à chaque hésitation: « il le faut, monseigneur le veut. » Enfin, Louis XI tira de ses coffres la fameuse croix de Saint-Lo, qu'il portait partout avec lui, et jura le traité en présence de son frère de Bourgogne, qui l'emmena ensuite avec lui contre les Liégeois.





Gaitte sc. Imp. de Finot & Bougeard

CHARLES LE TÉMÉRAIRE

Duc de Bourgogne.

Publié par Furne, Paris.





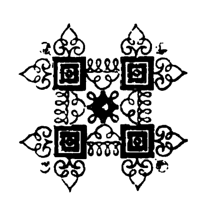
CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE



Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal, naquit à Dijon le 10 novembre 1433, et porta d'abord le nom de comte de Charolais, sous lequel il se distingua à la bataille de Rupelmonde en 1452, et à celle de Morbèque l'année suivante. C'est à lui que se rallièrent les grands au nom du bien public, pour arrêter Louis XI dans ses projets contre l'aristocratie. Il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Louis XI eut le temps d'accabler le duc de Bourbon. Le duc de Bretagne ne joignit l'armée principale qu'après la bataille de Montlhéri, bataille qui n'en est pas une, puisqu'à l'exception d'un petit nombre de corps chaque armée s'enfuit de son côté. « Le traité de Conflans et de Saint-Maur, 1465, qui donnait au comte de Charolais toutes les villes de la Somme, fut annulé par les États du royaume à Tours, 1466, et Louis XI, espérant apaiser le comte devenu duc de Bourgogne, alla lui-même le trouver à Péronne, 1468. » Il y était à peine, que le duc apprit la révolte des Liégeois soulevés contre lui par les agents du roi de France. Jamais Louis XI ne courut un plus grand danger. Le vassal et le souverain avaient changé de rôle. Le vassal parla en maître, fit confirmer le traité de Conflans, et traîna son souverain au sac de Liége. Les États délièrent encore le roi de ses serments. Alors une nouvelle ligue se forme; le roi d'Aragon, Juan II, réclame le Roussillon, et le roi d'Angleterre réclame la France, moins ce que les ducs de Guienne, de Bretagne et de Bourgogne, doivent partager entre eux. Le duc de Guienne meurt, son frère aidant sans aucun doute; Juan II est repoussé du Roussillon, et Charles-le-Téméraire de la Picardie. Le roi d'Angleterre débarque à Calais, et Louis trouve le moyen de se délivrer pour quelque argent d'une armée qui venait conquérir la France.

Pendant ce temps, Charles-le-Téméraire, qui avait conçu le dessein de rétablir dans de plus vastes proportions l'ancien royaume de Bourgogne en réunissant à ses États la Lorraine, la Provence, le Dauphiné et la Suisse, *alla se heurter contre l'Allemagne*. Du siége de Neuss où il perdit une année, il passe en Suisse venger la défaite de Néricourt. Il prend Granson, et fait noyer la garnison qui s'était rendue sur parole. Mais le 3 mars 1475, presque sous les murs de cette ville, il est *écorché par l'ours de Berne*, qui, trois mois après, se dresse encore à Morat, et étouffe ceux qui demandaient sa *fourrure*. Les vainqueurs ne firent point de prisonniers, et élevèrent un monument avec les ossements des Bourguignons. *Cruel comme à Morat*, fut long-temps un dicton populaire parmi les Suisses.

« Cette défaite (dit Michelet) fut la ruine de Charles-le-Téméraire. Il tomba dans une mélancolie qui approchait du délire, laissant croître sa barbe et ne changeant plus de vêtement. Il s'obstinait à vouloir chasser de la Lorraine le jeune René qui venait d'y rentrer. Ce prince, qui avait combattu pour les Suisses, qui se plaisait à parler leur langue, qui prenait quelquefois leur costume, les vit bientôt venir à son secours. Le duc de Bourgogne, réduit à trois mille hommes, ne voulut point fuir *devant un enfant*, mais il avait lui-même peu d'espérance. Au moment de combattre, l'Italien Campo-Basso, auprès duquel Louis XI marchandait depuis long-temps la vie de Charles-le-Téméraire, arracha la croix rouge, et commença ainsi la défaite des Bourguignons, 1477. Quelques jours après, on retrouva le corps du prince; on l'apporta en grande pompe à Nanci. René vint lui jeter de l'eau bénite, et lui prenant la main : « Beau cousin, lui dit-il, Dieu aie votre ame! vous nous avez fait moult maux et douleurs. » Mais le peuple ne voulut pas croire à la mort d'un prince qui, depuis si long-temps, occupait la renommée. On assurait toujours qu'il ne tarderait pas à reparaître, et dix ans après des marchands livraient gratuitement des marchandises, sous condition qu'on les leur paierait le double au retour du grand duc de Bourgogne. »

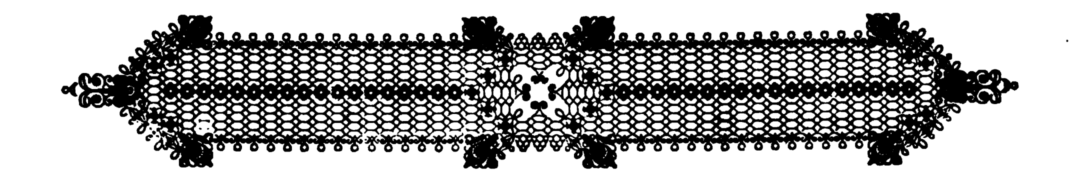




Steuben pinxit — Impr. de Bougeard — Colin sc.

JEAN SANS PEUR DUC DE BOURGOGNE.

Publié par Furne à Paris



JEAN-SANS-PEUR

Après la bataille de Nicopolis (1398), on dit que Bajazet, passant en revue ses prisonniers, s'arrêta devant le fils du duc de Bourgogne, le regarda fixement, et dit aux siens : « En voici un qu'il faut renvoyer, car, de retour dans sa patrie, il y causera de grands troubles. »

La prédiction ne s'accomplit que trop, et, à la mort de Philippe (1404), Jean-sans-Peur prend place dans le conseil à côté de Louis d'Orléans. Tandis que Louis écrase le royaume de nouveaux impôts et en dissipe insolemment le produit dans des fêtes brillantes dont il fait les honneurs avec Isabelle, Jean est dans les halles, entouré de gens de métiers et de femmes du peuple, applaudissant à leurs grossières invectives contre la cour, prenant part lui-même à leurs murmures et leur racontant comment Louis a fait enlever nuitamment le trésor de l'État par ses archers. Au sortir de là, il se rend à la chambre du conseil, où, s'adressant au régent, il déclare qu'il ne donne son assentiment à rien de ce qui se fait, et il se retire d'un air indigné. Ce manége lui gagna toute la populace de Paris, et elle devint bientôt si menaçante que Louis, ne se trouvant plus en sûreté dans la ville, prit la fuite avec Isabelle et se retira dans son duché (1406).

Il en revint au bout de quelques mois, à la tête d'une armée, et la bataille semblait inévitable, quand le Bourguignon, qui ne voulait pas en courir les chances, négocie un accommodement. Les portes de la ville sont ouvertes aux troupes orléanaises; les deux ducs s'embrassèrent à la vue du peuple et des soldats; ils mangèrent à la même table, couchèrent dans le même lit; et les chevaliers de Louis, qui n'avaient plus rien à faire, reprirent par bandes le chemin de leur pays. Son armée s'étant ainsi dissipée d'elle-même, il tomba,

un soir qu'il passait dans la rue Barbette, au milieu d'une troupe de gens armés, et fut égorgé (1407).

Jean se nomma tout haut, et, sans s'inquiéter de l'indignation de la cour et des pleurs de Valentine, il courut en Flandre, où les Liégeois venaient de se révolter. Vainqueur des Liégeois à Hesbain (1408), il retourne triomphant à Paris, d'où la cour s'enfuit à son approche, et, comme pour insulter à ses ennemis, il commande une apologie de son crime au docteur Petit, qui la débite sur le parvis Notre-Dame, aux grands applaudissements du peuple. Mais cette défense n'était qu'un jeu : la véritable défense devait se faire les armes à la main.

La famille d'Orléans, pour qui la loi et la royauté sont impuissantes, s'allie par un mariage Bernard d'Armagnac, qui disposait à lui seul de la moitié du Midi, et met ses partisans en campagne sous le nom d'*Armagnacs* (1410). La guerre civile est partout. Un traité d'accommodement, que le pauvre roi a dicté dans un moment lucide (1412), est bientôt rompu. Paris est à feu et à sang. La Bastille est prise ; Desessarts, qui en était gouverneur, est traîné sur une claie dans les rues, puis massacré (1413). La haute bourgeoisie et une partie des corporations se lassent à la fin des fureurs de la populace; les charpentiers déclarent la guerre aux bouchers dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville; quarante mille hommes se mettent sous les armes, et les Bourguignons sont chassés de Paris (1413). Ce ne fut pas au profit de la royauté et du dauphin que se fit cette révolution : les Armagnacs succèdent aux Bourguignons, et Charles VI, auquel on a fait signer un édit qui proscrit l'usage des noms et des couleurs des deux partis, paraît bientôt à la suite de Bernard d'Armagnac, affublé de l'écharpe blanche, et suivant les Armagnacs contre les Bourguignons (1414). La bataille d'Azincourt (1415) est en quelque sorte gagnée par les Anglais au profit de Jean, qui, deux ans plus tard, pendant que Henri V entrait dans Rouen par la brèche, se rend maître de Paris. Les Anglais s'avancent toujours, et Jean songe alors à se rapprocher du dauphin. Invité par lui à une conférence sur le pont de Montereau, il est à peine séparé de son escorte que les barrières du pont se referment. Jean pâlit; mais, reprenant son courage, il alla à Tanneguy, qui se présentait pour le recevoir, et, le frappant sur l'épaule : « Voici, dit-il, en qui je me fie. » En ce moment Tanneguy lui fendit le visage d'un coup de hache, et ses amis l'achevèrent (1419). Jean était né à Dijon, le 28 mai 1371; il eut de Marguerite de Bavière, sa femme, un fils qui lui succéda sous le nom de Philippe-le-Bon.

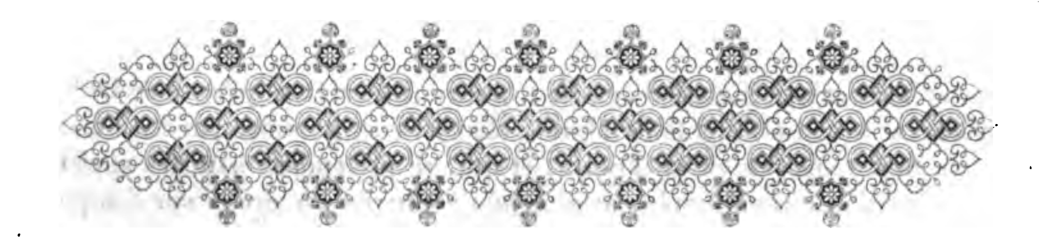




Féron pinx. — Imp. de Bougeard — Nargeot sc.

ENTRÉE DE CHARLES VIII À NAPLES

(12 Mai 1495)



ENTRÉE DE CHARLES VIII
A NAPLES

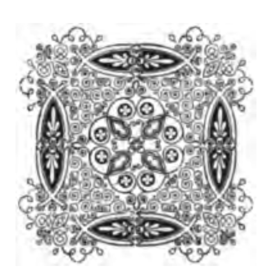
Charles VIII entre le 18 février 1495 à Capoue, le 19 à Averse, et le 20 il reçoit les députés des Napolitains, qui lui ouvrent leurs portes le 22. Les garnisons laissées par Ferdinand dans les châteaux l'arrêtèrent encore quelques instants, mais comme par politesse, et pour annoncer militairement son entrée victorieuse au son du canon.

« Ce beau royaume ne lui avait coûté qu'un siége de quelques heures, ce qui fit dire au pape que le roi de France avait traversé l'Italie, non pas l'*épée*, mais la *craie* à la main. L'inexpérience de ce jeune prince lui laissait ignorer qu'une invasion non disputée n'est pas une conquête, encore moins un établissement. L'illusion dut s'accroître encore, quand il entendit les cris de joie, d'enthousiasme, d'amour, qui l'accueillirent à son entrée chez le peuple le plus mobile et le plus démonstratif de l'univers. On remarquait dans son cortége deux ambassadeurs vénitiens accrédités auprès du prince que Charles venait détrôner. » *Chronicon Venetum anonymi coævi.*

« Les rues de Naples étaient tapissées, les places couvertes d'une immense population, les fenêtres remplies de femmes magnifiquement parées, qui jetaient sous les pas du roi des rameaux, des fleurs, et répandaient des parfums devant lui. Au milieu de toutes ces acclamations, le roi s'avançait à cheval, la couronne sur la tête, le sceptre dans une main et le globe dans l'autre, distribuant l'ordre de chevalerie aux enfants que les dames lui présentaient, et se faisant proclamer empereur très auguste. Et si l'on veut savoir sur quel fondement ce jeune prince affectait de revêtir des habits impériaux,

et de se faire saluer empereur, on ne trouvera d'autre titre qu'un marché fait auparavant avec un despote de Morée, chassé de sa province par les Turcs, depuis trente ans réfugié en France, et qui, se prétendant issu des anciens empereurs de Constantinople, avait vendu à Charles ses droits sur l'empire d'Orient, pour une pension de 3,400 ducats. » (Daru.)

Les tournois, les fêtes, les libéralités inconsidérées, la remise même de plusieurs impôts, ne compensaient point les mauvais effets d'une administration déprédatrice, et du mépris des gouvernants pour les gouvernés; aussi l'orage grondait, mais n'était point entendu, et il fallut que la république de Venise notifiât solennellement à Philippe de Commines la ligue par elle formée avec le Pape, l'Empereur, le roi de Castille et le duc de Milan, pour que Charles VIII ajoutât foi aux paroles de son ambassadeur, et fît *ses paquets en toute hâte* (20 mai), même année. Cinq cents hommes d'armes, quelque infanterie française, et deux mille cinq cents Suisses furent tout ce qu'il laissa à Gilbert, comte de Montpensier, prince du sang, pour défendre et contenir le royaume. Ces faibles moyens n'auraient pas suffi à un homme de tête; qu'en attendre dans les mains d'un prince brave, mais inappliqué, et qui se faisait violence quand il se levait à midi? Il restait à Charles neuf cents hommes d'armes, y compris sa maison militaire, deux mille cinq cents Suisses, deux mille hommes d'infanterie française, et environ quinze cents hommes en état de porter les armes, qui étaient à la suite de l'armée. Cela formait un corps de neuf mille combattants tout au plus, avec lequel il s'agissait de traverser l'Italie. Fornoue justifia cette témérité chevaleresque.

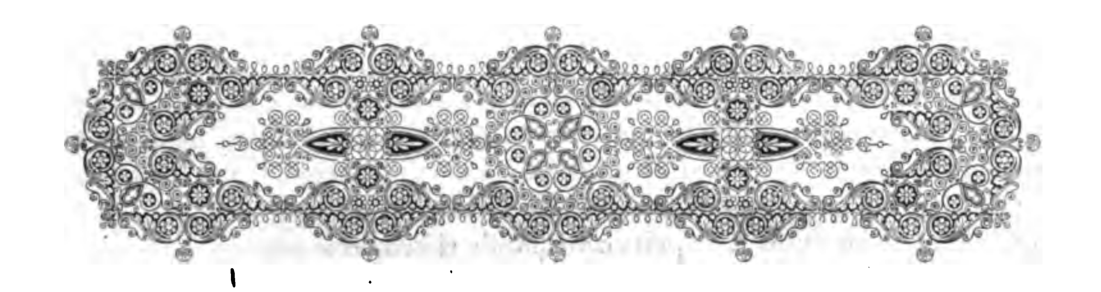




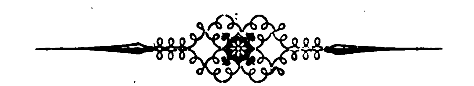
Cassiez pinx[t] Imp de Bougeard Rivel sc

CLÉMENCE DE LOUIS XII.

Publié par Furne Paris.



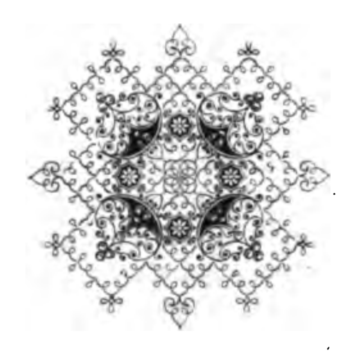
CLÉMENCE DE LOUIS XII



Pendant qu'on célébrait la pompe funèbre du bon petit roi Charles, Louis prenait à Blois les arrangements nécessaires pour la cérémonie de son sacre. Il avait alors trente-sept ans (1498). De Reims il se rendit à Saint-Germain-en-Laye où il fit un séjour d'environ un mois. Le 1[er] de juillet suivant il reçut la couronne à Saint-Denis, et le lendemain il fit son entrée solennelle à Paris. Le peuple n'eut pas peur, il avait dès long-temps appris à aimer le nouveau roi, et sa conduite en Italie auprès du roi Charles, le sacrifice qu'il avait fait si loyalement de l'amour d'Anne de Bretagne aux intérêts de la couronne, avaient noblement expié les erreurs du prince féodal; mais l'aristocratie, qui n'aurait pas dû être scrupuleuse en pareille matière, faisait grand bruit de la vieille affaire de Bretagne et ne parlait de rien moins que d'intervertir l'ordre de succession. Ce fut surtout en Italie que s'accrédita ce projet d'opposition que Machiavel constate avec le plus grand sérieux. Louis XII laissa dire, et sa sentence favorite à François, comte d'Angoulême, était: « Que la puissance royale n'a rien de plus grand que d'être en situation de pouvoir conserver la vie aux hommes, et la nature rien de plus parfait que la volonté d'accomplir un si glorieux dessein. »

Quelques uns de ceux qui avaient eu part à ses disgrâces et que la faveur du règne présent avait largement dédommagés cherchaient à animer Louis contre les anciens serviteurs du feu roi, et entre autres contre La Trémoille, qui conservait encore l'office de premier chambellan, lui qui avait battu et

fait prisonnier le duc d'Orléans à la bataille de Saint-Aubin. « Louis le manda de son propre mouvement, le confirma en tous ses états, offices, pensions et bienfaits, le priant de lui être aussi loyal qu'à son prédécesseur, avec promesse de meilleure récompense. » (Mém. de La Trémoille, chap. VIII, p. 158.) A ce noble traitement Louis XII ajouta cette parole si belle et si connue : « Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. » Il traita avec la même générosité les courtisans à qui leur dévouement pour Charles VIII faisait redouter son inimitié; il leur annonça qu'aucun d'eux ne serait privé de ses emplois et de ses honneurs. Il n'avait rien oublié et ne se souvenait que pour pardonner de meilleure grâce; son mot était : Jésus-Christ est aussi bien mort pour les autres que pour moi. « Il fut très grand justicier (dit Humbert Vellai), qui est la première partie nécessaire à un prince souverain, comme représentant Dieu en terre, au gouvernement qui lui est, par sa divinité, commis de ses peuples et régions. Il fut infiniment débonnaire et amateur de son peuple, comme, pour le semblable, il était honoré, respecté, obéi et vénéré de tous ses sujets; et quelque grandes affaires qu'il ait eues, il a pris la peine de le soulager et a empêché qu'il ne fût opprimé de subsides et de tailles extraordinaires, et par les gens de guerre, qui fut cause qu'entre tous les autres rois ses devanciers il mérita ce beau nom et titre de *père du peuple*. »





[illegible] pinxit — Colin sc.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE TOURS.

14 Mai 1506, Louis XII.

Publié par Furne à Paris



LES ÉTATS-GÉNÉRAUX SOUS LOUIS XII

« L'ouverture en fut faite à Tours, le dixième de mai 1506; et ce fut le docteur Bricot, fameux dans l'Université de Paris par son éloquence, qui fut choisi pour porter la parole. Il s'en acquitta dignement; et après avoir flatté le roi par l'endroit qui le touchait le plus agréablement, c'est-à-dire par la tendre affection qu'il avait pour ses peuples, par le grand ordre qu'il avait mis dans la justice, dans la milice, dans les finances, et tout cela par rapport au bien et au soulagement du royaume; après avoir montré avec combien de justice il méritait le glorieux surnom qu'on lui donnait, de Père du peuple, il entra dans le détail des grands inconvénients du mariage de madame Claude de France avec un prince étranger, à cause du démembrement de tant de beaux états, que la princesse porterait en dot à son époux, et dont quelques-uns ouvraient aux ennemis l'entrée jusque dans le cœur du royaume. Ensuite il supplia le roi, au nom de tous les bons sujets, de ne pas passer outre un si important article, et de vouloir bien faire épouser la princesse au prince François, comte d'Angoulême, son héritier présomptif, au cas que Sa Majesté n'eût point d'enfants mâles.

« La harangue étant finie, le roi répondit, par la bouche de son chancelier, qu'il avait pour très agréable la remontrance des états; mais qu'il s'y agissait d'une affaire de si grande importance, qu'il y voulait penser sérieusement, avant que de se déterminer au parti qui conviendrait le mieux.

« Sur ces entrefaites, les députés des états de Bretagne arrivèrent à Tours, et, comme plus intéressés encore que les autres Français, à cause du duché

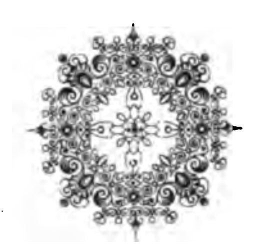
de Bretagne qui changerait de maître par le mariage de la princesse, ils présentèrent en leur nom une requête sur le même sujet.

« Le roi ayant mis l'affaire en délibération dans le conseil, où il appela les plus considérables des trois états, leur proposa l'unique peine qu'il avait à consentir à la demande qu'on lui avait faite, qui était de manquer à la parole qu'il avait donnée par mariage au roi des Romains et au roi de Castille. La chose fut examinée avec grande application, et tous conclurent que le roi n'était point obligé à tenir ce traité, parce qu'il n'avait pu le faire ; d'autant que, par le serment qu'il avait fait à son sacre, il était obligé pardessus toutes choses à procurer la sûreté de ses sujets et le bien général du royaume ; qu'il n'était point en son pouvoir d'aliéner le domaine de la couronne, à moins qu'il n'en revînt un avantage plus considérable à l'état ; qu'enfin, quelques traités et quelques serments qu'il eût faits, ils ne pouvaient obliger personnellement la princesse, qui était alors et encore en bas âge ; que quand même on en serait venu jusqu'aux fiançailles, ce qui n'était pas, elle n'aurait par cette raison aucun engagement.

« Le roi, convaincu par tant de raisons, qui ne lui persuadaient rien de contraire à ses inclinations, ordonna l'assemblée générale des états pour le lendemain, où il leur déclara qu'il accordait à leur zèle pour sa gloire et les intérêts de ses peuples ce qu'ils lui avaient demandé avec de si pressantes instances ; que la princesse n'épouserait point le duc de Luxembourg, et qu'il consentait à son mariage avec François, comte d'Angoulême, son héritier présomptif. Ce fut une joie incroyable dans toute l'assemblée, que la plupart exprimèrent plus par leurs larmes que par leurs discours ; le roi en fut si touché lui-même, qu'il ne put retenir les siennes.

« Il mit le comble à cette joie lorsque, le vingt-unième jour de mai, fête de l'Ascension, la princesse fut fiancée au prince en présence de toute la cour, par le cardinal d'Amboise ; et ensuite le roi congédia les états. »

G. Daniel, *Histoire de France.*





Larivière pinx — imp de Beugeard — A Lefèvre sc

BAYARD BLESSÉ À BRESCIA.

Publié par Furne Paris



BAYARD

BLESSÉ AU SIÉGE DE BRESCIA



Le seigneur de Molart et le capitaine Hérigoye avançaient en tête avec leurs gens de pied, et sur leur aile Bayard à pied avec tous ses gens d'armes, grand exemple donné à la noblesse qui, dans son obstination logique, ne pouvait séparer le chevalier du cheval. Cette compagnie d'élite, composée de guerriers blanchis sous le harnais, et même de plusieurs anciens capitaines qui préféraient servir sous Bayard à commander ailleurs, aborda le premier rempart de Brescia sous une grêle de traits, d'arquebusades; et l'assaut et la résistance furent également terribles. Le provéditeur André Gritti encourageait ses gens et leur disait: «Tenez bon, mes amis, les Français n'ont que la première pointe; ils seront bientôt las; c'est feu de paille qui ne dure guère. Au commencement ce sont des lions, mais à la fin ce ne sont que des femmes!» Les aventuriers et les gendarmes revenaient opiniâtrément à la charge aux cris de: France! France! Bayard! fête dieu Bayard! Gritti, entendant ce nom qu'il connaissait bien, en fut peu réjoui. «Comment, s'écria-t-il, ce Bayard est donc partout? Vraiment ils croissent les Bayard en France comme champignons, car on n'entend parler en toute bataille que de Bayard. Mes amis, jetez-vous sur celui qui marche le premier; car, si vous pouvez défaire ce Bayard, tout est défait.» Mais l'éloquent et sage provéditeur parlait mieux qu'il ne rompait une lance, et ses soldats n'en reculèrent pas moins. «Seigneur Gritti, ce n'est pas feu de paille, c'est feu grégeois qui brûle toujours,» lui répondit le bon chevalier en franchissant le rempart à la tête de ses gens.

Ce bastion finit par rester aux Français, jonché de morts de part et d'autre.

Mais un capitaine vénitien, saisissant l'instant où Bayard chancelait sur les décombres, l'atteignit au haut de la cuisse d'un coup de pique si violent, que le bois se rompit, et que le fer demeura dans la blessure avec le reste du fût. La douleur qu'il ressentit ne l'empêcha pas de couper le bois avec son épée et d'essayer d'avancer, nonobstant que la pointe fut restée bien avant dans sa cuisse; mais le sang jaillissait à gros bouillons, et s'il n'eût été soutenu par deux de ses archers, le bon chevalier allait mesurer la terre.

« Mon compagnon, dit-il au capitaine Molart, faites marcher vos gens et les miens; la ville est gagnée; pour moi, je n'y entrerai point, car je suis mort. » Le bon seigneur, désolé et furieux de la perte de son bon ami et voisin, fondit sur les ennemis, sacrifiant à sa vengeance tout ce qui se présentait devant lui.

Nemours, qui suivait de près, en apprenant la blessure mortelle que venait de recevoir Bayard à la prise du bastion, n'en ressentit pas moins la douleur que si lui-même il eût reçu le coup. « Messeigneurs mes amis, s'écria-t-il, vengeons sur ces vilains la mort du plus accompli chevalier qui fût au monde; suivez-moi! »

Pendant une semaine environ que séjourna Gaston dans Brescia, il ne fut pas un seul jour sans aller au moins une fois visiter le bon chevalier, et le reconforter le mieux qu'il pouvait. « Hé! monseigneur de Bayard, mon ami, lui disait-il, dépêchez-vous de guérir; car, d'ici à un mois, il nous faudra livrer bataille aux Espagnols; et, pour tout ce que je possède, je ne voudrais pas la donner sans vous! — Monseigneur, s'il doit y avoir bataille, croyez que, pour le service du roi et l'amour de vous, je me ferai plutôt porter en litière que de ne pas m'y trouver. » (*Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayard.*)

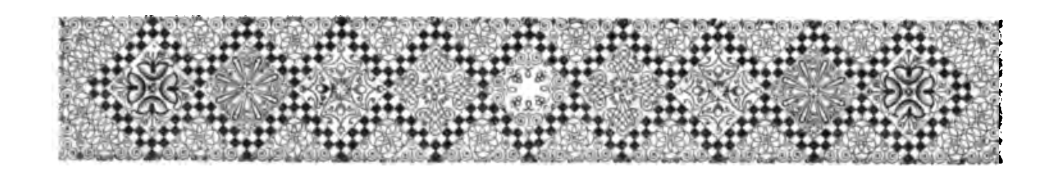




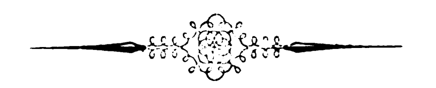
Ary Scheffer inv. Imp. de Bougeard Pourvoyeur sc.

BATAILLE DE RAVENNES.

Publié par Furne, Paris.



BATAILLE DE RAVENNE

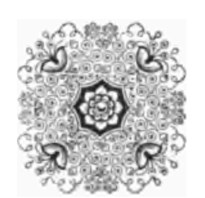


Le 11 avril 1512, jour de Pâques, à la pointe du jour, Gaston fit passer le Ronco à son armée, ne laissant qu'une faible réserve pour contenir les assiégés dans les murs de Ravenne, et se déploya en demi-cercle dans la plaine, en marchant vers les alliés qui, d'après le conseil de Pietro Navarro, l'attendaient en bataille derrière leurs retranchements. L'aile droite de l'armée du roi, qui s'appuyait au Ronco, était commandée par le duc de Ferrare qui avait sous ses ordres sept cents gendarmes et cinq mille lansquenets. Au centre, on voyait l'infanterie française forte de huit mille hommes; plus loin, cinq mille fantassins italiens, et à l'extrême gauche trois mille archers et chevau-légers. Enfin, en arrière du corps de bataille, était le reste de la gendarmerie sous les ordres de La Palisse, lequel avait à ses côtés le cardinal de Saint-Séverin qu'à son armure et à son ardeur martiale on aurait pris pour un capitaine plutôt que pour le légat du concile.

Les alliés avaient à leur gauche, c'est-à-dire près de la rivière, huit cents gendarmes, puis six mille hommes de pied italiens; au centre et un peu en arrière, le corps de bataille composé de six cents gendarmes et de quatre mille Espagnols. Ce corps avait à sa droite plusieurs escadrons de gendarmerie et l'autre moitié de l'infanterie espagnole. Enfin, la cavalerie légère voltigeait du côté le plus éloigné de la rivière.

L'armée française s'arrêta à deux cents pas du fossé qui couvrait de toute sa longueur les troupes espagnoles, et pendant deux heures on ne fit que se canonner de part et d'autre. L'artillerie espagnole maltraitait horriblement l'infanterie française. Le brave seigneur de Molart et le capitaine de Friberg

furent emportés d'un même coup de canon, et plus de deux mille soldats jonchaient la terre avant qu'on en fût venu aux mains. Cependant, quelques pièces de canon que Bayart et d'Alègre avaient fait habilement pointer sur la cavalerie de Fabricio Colonna ne causaient pas de moindres ravages dans ses rangs. Pietro Navarro patientait à la tête de son infanterie couchée à plat ventre au-dessous de la gendarmerie de Fabricio; car, pourvu qu'il la conservât intacte, la victoire lui paraissait assurée. Mais sa prudence devint suspecte. Colonna débouche dans la plaine et Pietro Navarro fut contraint de le suivre avec les siens qui, se relevant fièrement, engagèrent le combat avec les aventuriers et les lansquenets qui se trouvaient vis-à-vis d'eux. Bientôt ils joignirent les Français et furent rudement reçus par la gendarmerie de Gaston. « Depuis que Dieu créa ciel et terre, il ne fut peut-être jamais vu un combat plus rude et plus acharné que celui que les Français et les Espagnols se livrèrent pendant une heure. » Les deux partis étaient obligés, de temps en temps, de s'arrêter vis-à-vis l'un de l'autre pour reprendre haleine, puis ils rechargeaient avec une nouvelle fureur. L'inégalité du nombre n'avait point empêché Gaston de faire perdre du terrain à Fabricio Colonna, et l'arrivée de la réserve redoubla la vivacité de l'attaque. Les archers de la garde portaient à l'arçon de leurs selles de petites coignées qui leur servaient à dresser leurs logements; ils les mirent en œuvre et, frappant à grands coups sur l'armet des Espagnols, ils en assommaient autant qu'ils en frappaient. Il y avait dix heures qu'on se battait; les ennemis furent contraints de céder le champ de bataille, laissant sept mille morts, toute leur artillerie, leurs bagages et un grand nombre de prisonniers, entre lesquels les plus considérables étaient le cardinal de Médicis, Navarro et Fabricio Colonna réservés à l'humiliation de suivre à pied, non pas le triomphe, mais le char funèbre de leur vainqueur; car Gaston, le héros de cette mémorable journée, suivi de quatorze ou quinze gendarmes, était allé se faire tuer dans les rangs de l'infanterie espagnole qui, au milieu de la confusion générale, se retirait en bon ordre; et écrivait Bayard, « c'est le plus grand dommage que de prince qui mourut cent ans a, et s'il eust vescu âge d'homme, il eust fait des choses que oncques prince ne fit; et peuvent bien dire ceux qui sont de deçà qu'ils ont perdu leur père, et de moy, je n'y sçaurois vivre qu'en mélancolie, car j'ay tant perdu que je ne sçaurois l'écrire. »





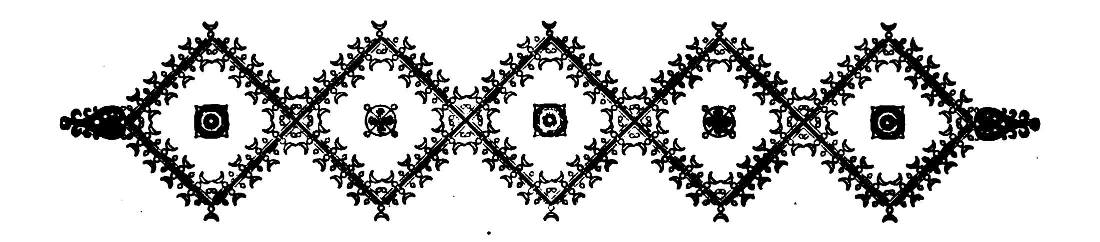
Debay pinxit

Geoffroy sculpsit

ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR.

(7 Juin 1520)

Publié par Furne, à Paris.



ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR

1521.

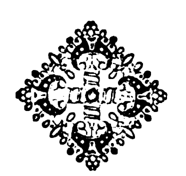
Charles d'Espagne venait d'être proclamé empereur sous le nom de Charles-Quint, et cette préférence qu'il avait obtenue sur le roi de France son compétiteur devait nécessairement amener une rupture. François I[er], avant la déclaration de guerre, voulut s'assurer du roi d'Angleterre. L'amiral Bonnivet reçut l'ordre de partir pour Londres et de s'entendre avec le cardinal Wolsey au sujet d'une entrevue projetée lors du dernier traité entre la France et l'Angleterre (1718), et «bientôt le roi Henri VIII débarqua à Calais avec la reine sa femme (5 juin 1521). Dès que le roi de France en eut eu avis, il s'avança avec Louise de Savoie, sa mère, et toute sa cour, sur les frontières de la Picardie. Ces deux princes, ainsi qu'on en était convenu, se rencontrèrent le septième du mois entre Ardres et Guines, à mi-chemin de ces deux places. On n'avait point vu depuis très-longtemps en France une si belle assemblée. La grande quantité de noblesse des deux nations, le train, les équipages, la propreté des armes, la beauté des chevaux, la richesse des habits, surpassaient tout ce qu'on en peut imaginer. Cette assemblée, pour en marquer la magnificence, fut appelée alors *le camp de drap d'or, et la grande dépense superflue*, dit le seigneur Du Bellai dans ses mémoires, *fut telle*, *que plusieurs y portèrent leurs moulins*, *leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules*.

«Les deux rois, qui étaient les princes les mieux faits de l'Europe, montés chacun sur un genest d'Espagne, quittèrent leurs troupes dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, et s'avancèrent au milieu du camp, le roi de France n'ayant avec lui que l'amiral Bonnivet et le chancelier Duprat, et le roi d'Angleterre étant suivi seulement du cardinal de Wolsey et des ducs de Norfolk et de Suffolk.

« Ils s'embrassèrent à cheval avec de grands témoignages de tendresse; ensuite ils mirent pied à terre et entrèrent dans une tente qu'on avait dressée exprès au milieu de la campagne. Ils s'y entretinrent assez longtemps de leurs affaires, et remirent le soin à leurs ministres d'en traiter entre eux plus en détail.

« Durant ce séjour des deux rois en Picardie, dont l'un, savoir le roi de France, se retirait tous les soirs à Ardres, et l'autre à Guines, on remarqua entr'autres choses, que dans une entrevue où le roi d'Angleterre lut le projet du traité qu'on devait conclure, le roi de France y était nommé le premier; mais quand ce vint au tour du roi d'Angleterre, il lut : *Je Henri, roi*..... il s'arrêta et dit au roi : *J'ai pensé dire, je Henri de France et d'Angleterre; mais je ne le mettrai point puisque vous êtes ici*, et il se donna seulement le titre de roi d'Angleterre. Le roi sourit et lui marqua qu'il lui tenait compte de cette honnêteté, etc. » (Daniel, *Histoire de France.*)

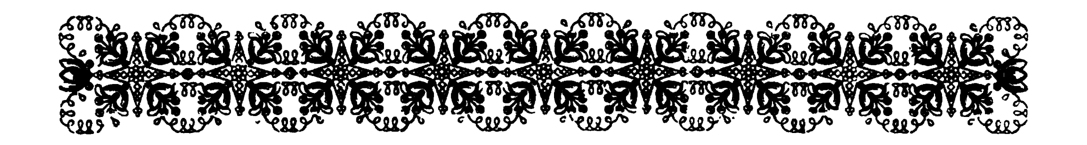
Ce fut à peine si au milieu des tournois, des réceptions splendides et des grands repas, l'on prit le temps de penser à l'objet réel de cette entrevue. Henri se rembarqua avant même que ses ministres eussent réglé toutes les difficultés qui s'élevaient encore au sujet du traité de 1518. Charles-Quint prit mieux ses mesures. Le 22 mai, au moment même des préparatifs de l'entrevue, il s'était embarqué à la Corogne, laissant l'administration de l'Espagne à son ancien précepteur, Adrien d'Utrecht, et avait fait voile pour l'Angleterre, où, bientôt rejoint par Henri VIII, il traita ses affaires paisiblement et sans appareil. La grosse pension qu'il assura à Wolsey ne lui paraissant pas une garantie suffisante, il enlaça l'ambitieux prélat dans d'autres liens en lui montrant en perspective le trône pontifical, que les infirmités précoces de Léon X semblaient devoir rendre bientôt vacant. Pour flatter l'amour-propre de Henri VIII, Charles parut accepter sa devise. Il le fit l'arbitre de ses différends avec le roi de France, à la condition qu'il prendrait les armes contre celui qui se refuserait à son arbitrage. C'était se l'assurer d'avance; car il n'était pas douteux que le fier et hautain roi de France ne repoussât bien loin une pareille proposition.





ANNE DUC DE MONTMORENCY.

Connétable de France



ANNE DE MONTMORENCY

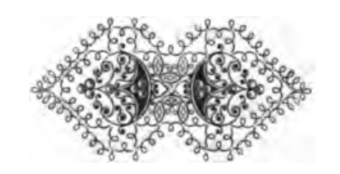
CONNÉTABLE DE FRANCE

Montmorency (Anne de), connétable de France, un des hommes les plus remarquables du seizième siècle, naquit à Chantilly, et eut pour marraine Anne de Bretagne, son homonyme. Il passa son enfance à la cour, auprès du comte d'Angoulême, qui fut plus tard François Ier; aussi à l'avénement du jeune roi se trouve-t-il par droit de naissance et par faveur un des premiers autour du trône. C'était un homme tout en dehors, qui n'eut jamais de vie privée, qui fut toujours debout, impassible et sévère sur la scène politique. Guerroyeur impitoyable, il haïssait les gens de robe; général sans pitié, ses soldats l'avaient surnommé le *Rabroueur*, ses ennemis les huguenots le *capitaine Brûle-Bancs;* fier de son titre de *premier baron chrétien*, il n'oubliait jamais de réciter ses prières à la tête de l'armée; ce qui faisait dire à ses soldats : « Dieu nous garde des patenôtres de monseigneur le connétable; » car il les interrompait souvent pour infliger de rudes punitions, sur le rapport du prévôt.

Sa réputation militaire datait du siége de Mézières en 1521; il y renversa le comte d'Egmont en combat singulier. A la malheureuse bataille de Pavie, il était auprès de François Ier, et fut fait prisonnier comme lui. De retour en France, il s'y occupa activement de la délivrance du roi, et obtint le titre de grand-maître de France, avec le gouvernement du Languedoc, qu'il occupait dix ans plus tard, lors de la grande invasion des impériaux (1536). Le maréchal de Montmorency s'était posté près d'Avignon, dans un camp inexpugnable, et vit, sans bouger, prendre Antibes et Fréjus, raser des villes entières, ravager le pays; mais la maladie se mit chez les impériaux, et activa la déroute. Charles-Quint abandonna honteusement le siége de Marseille, et fut rejeté en

Italie, ruiné qu'il était par des combats de détail. Cette mémorable défense sauvait peut-être le royaume d'un démembrement. Le maréchal fut nommé connétable (10 février 1538); puis impliqué dans des intrigues de cour entre le Roi et le Dauphin, la maîtresse du premier et celle du second, il fut disgracié (1541), et se retira dans son domaine de Chantilly, où il resta jusqu'à la mort de François Ier (1547). Rappelé par Henri II, il devint l'ame de ses conseils, le chef de ses armées. Il châtia sévèrement les révoltés de Saintonge, négocia avec Soliman au nom du roi son maître, qui continuait la politique du règne précédent, commanda successivement en Lorraine, en Picardie et en Flandre, et se laissa battre à la terrible journée de Saint-Quentin (10 août 1557). Montmorency cherchait la mort; il fut obligé de se rendre, et ne recouvra la liberté qu'après la conclusion de l'onéreux traité de Cateau-Cambresis, dont il fut le principal négociateur (3 avril 1559).

Son rôle politique à l'extérieur commence à la mort d'Henri II. Disgracié d'abord, il s'allia aux Guises contre les protestants, et forma, avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André, l'historique triumvirat des guerres de religion; nous ne le suivrons pas à travers les guerres civiles et les mille intrigues du temps. Toujours malheureux sur le champ de bataille, il fut encore pris à la bataille de Dreux par les huguenots, au moment où son allié le duc de Guise remportait la victoire (19 décembre 1562). Cinq ans après, il fut blessé à mort dans les plaines de Saint-Denis, par Robert Stuart, encore à l'heure du triomphe, et mourut dans son lit deux jours après (12 novembre 1567), à 74 ans. « Mon cousin, disait-il à M. de Sangay, je suis « mort, mais ma mort est fort heureuse de mourir ainsi; je n'eusse su mourir « ni m'enterrer en plus beau cimetière que celui-ci : dites à mon roi et à la « reine que j'ai trouvé l'heureuse mort dans mes plaies, que tant de fois j'avais « pour ses frères et aïeul recherchée; portez-leur l'assurance de la fidélité que « j'ai toujours portée à leur service. » Puis au cordelier qui l'exhortait à bien mourir : « Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de quatre-vingts ans, « ne sache pas mourir un quart d'heure. » Il avait vécu sous cinq rois.





Gros pinxit — Impʳ. de Bougeard — sculpᵗ.

FRANÇOIS 1ER ET CHARLES-QUINT,

Visitent les Tombeaux de St Denis.

Publié par Furne, Paris



CHARLES-QUINT

VISITE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Au seizième siècle, l'abbaye de Saint-Denis n'était pas, comme à l'époque des premiers capétiens, le point central du royaume de France, et, en quelque sorte, le sanctuaire de la monarchie. On était alors trop loin des comtes de Paris, abbés de Saint-Martin et de Saint-Denis, pour avoir conservé les traditions de Robert-le-Fort et de Hugues-le-Grand; l'oriflamme elle-même, l'ancienne bannière nationale, avait disparu des camps, et les tristes innovations du concordat venaient de porter le dernier coup à la vieille abbaye de Suger. En dépit de sa résistance, Saint-Denis avait été forcé d'accepter le joug de son premier abbé commendataire, Charles de Bourbon, sur la liste duquel il figurait mêlé à ce que le noble prince possédait d'archevêchés, d'évêchés, d'abbayes et de bénéfices de tout genre. Tout humilié qu'il était dans cette position nouvelle, le monastère gardait encore cependant, et même dans l'esprit des étrangers, le prestige du souvenir. Le célèbre capitaine Antonio de Leyva s'était fait prédire, par je ne sais quelle devineresse italienne, qu'il serait enterré à Saint-Denis, et il allait se vantant partout de la prédiction, quand il vint à un petit village près Milan, où il fut tué et enterré. Ce village se nommait précisément Saint-Denis.

Charles-Quint, lors de son passage à travers la France, voulut rendre à Saint-Denis la visite que François Ier avait faite à l'Escurial. Dans les premiers jours de janvier 1540, le vainqueur et le vaincu de Pavie se présentèrent côte à côte aux portes du monastère, suivis de la cour de France, qui logea tout

un jour avec eux dans les vastes bâtiments destinés aux étrangers. Les tombeaux des rois de France, qui jonchaient le sol des caveaux, n'attirèrent pas seuls l'attention de l'illustre visiteur. Les moines empressés le menèrent dans la grande salle où cinq armoires gigantesques contenaient le *trésor de Saint-Denis*. Là étaient enfouis l'or, l'argent, les pierreries, les reliques, pêle-mêle avec les antiquités les plus curieuses. On y montrait un bâton d'or émaillé, qui avait été le sceptre de Dagobert, la couronne et l'épée de Charlemagne, celle que Louis IX avait rapportée de la Terre-Sainte, et à côté une petite tasse en bois de tamaris, dans laquelle le saint roi buvait pour se garantir du mal de rate. Un morceau d'une des cruches miraculeuses de Cana y figurait en regard d'un vase antique fait d'une seule agate, qui, selon toutes les apparences, avait servi aux fêtes de Bacchus. On remarquait aussi deux petits vases donnés par Suger. Les châsses, les croix, les reliquaires d'or massif, les crosses de vermeil, les mitres, les couronnes de pierreries s'y comptaient par douzaines : toutes ces richesses furent étalées sous les yeux de Charles-Quint. Il partit le lendemain et alla s'arrêter à Chantilly, où Montmorency avait tout préparé pour le recevoir magnifiquement.

Quatre ans après, des orfévres, appelés en toute hâte de Paris, vidaient précipitamment les armoires du trésor, et entassaient crosses, couronnes, croix et reliquaires dans de grands tonneaux, qui furent transportés sous escorte au collége de Saint-Denis, à Paris, où quatre arquebusiers les gardaient nuit et jour. C'était Charles-Quint qui revenait à la tête de son armée.



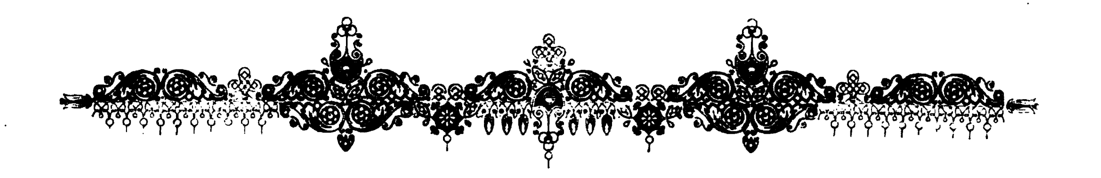


Vanloo pinxit. Imp. de Bougeard. Pourvoyeur sc.

INSTITUTION DE L'ORDRE DU St ESPRIT,

(1er Janvier 1579)

Publié par Furne, Paris



INSTITUTION

DE L'ORDRE DU ST-ESPRIT

(1er JANVIER 1579)

C'était peu de temps après la mort de Quélus et de Saint-Mégrin. Le roi avait eu là deux amis qui lui avaient coûté cher; il voulut s'en faire d'autres à meilleur marché et en tout bien tout honneur. A cette fin, il institua l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit. L'idée était heureuse, car l'ordre royal de Saint-Michel était tombé si bas, qu'on l'appelait *le collier à toutes bêtes*, et il n'était personne, calviniste ou catholique, qui pût se laisser prendre à cette distinction banale. Mieux valait la simple croix de Lorraine, qui ralliait autour du duc de Guise tant de serviteurs fidèles. Que le *Saint-Esprit* soit en aide au pauvre roi!

L'ordre du Saint-Esprit ne date du 1er janvier 1579 que par oubli; car Louis d'Anjou, dit de Tarente, roi de Jérusalem et de Sicile, l'avait institué à Naples dans le château de l'OEuf, l'an 1352, et l'acte original en fut donné à Henri III qui ne s'en vanta pas et fit pompeusement du neuf avec du vieux. Le nombre des chevaliers, selon les statuts, ne devait pas être de plus de cent, le roi non compris, et ils devaient faire preuve de noblesse au moins de trois races paternelles. Le grand collier de cet ordre, du poids de 300 écus d'or, était composé de fleurs de lys d'or, émaillées de blanc; le premier chiffre est d'un H et d'un λ, lettre grecque; c'étaient les premières lettres du nom du roi et de celui de la reine, son épouse, Louise de Lorraine. Les deux autres chiffres marquaient les noms de quelques personnes que le roi laissait à

deviner, et qu'on soupçonna malignement, dit le Père Daniel, désigner quelques maîtresses; et c'est apparemment pour cela, ajoute-t-il, qu'on les a changées depuis en d'autres symboles plus conformes à la valeur et à la religion de nos rois.

La croix pendant au collier par devant est de la figure de celles des chevaliers de Malte, mais d'or, émaillée de blanc par les bords, et le milieu sans émail, ayant dans chaque angle une fleur de lys et dans le centre une colómbe, figure du Saint-Esprit; et au revers ceux qui étaient déjà chevaliers de Saint-Michel y portaient la figure de cet archange, preuve que le roi ne prétendait pas supprimer la chevalerie de Saint-Michel. Tous les chevaliers, hors des cérémonies, devaient porter sur la poitrine cette croix attachée à un cordon bleu.

La cérémonie fut faite aux Augustins de Paris le dernier jour de l'année 1578 et les deux premiers jours de l'an 1579. Après que le roi eut reçu le manteau et le grand collier de la main de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre et grand-aumônier de France, la première promotion se fit par ce prince. Ceux qui reçurent alors cet honneur furent: Charles, cardinal de Bourbon; Louis de Lorraine, cardinal de Guise; le cardinal René de Birague, chancelier de France; Philippe de Lenoncourt, évêque et comte de Châlons, et depuis cardinal; Pierre de Gondi, évêque de Paris, depuis cardinal; Charles d'Escars, évêque et duc de Langres; René de Daillon, abbé de Châtelier et depuis évêque de Bayeux; Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, grand-aumônier de France; et ce fut sans doute en sa faveur que se fit le dixième statut de l'ordre, par lequel il est dit que le grand-aumônier et ses successeurs sont incorporés audit ordre, en titre de commandeurs, sans être obligés de faire preuve de noblesse.

Quant aux chevaliers ou commandeurs laïques, la nomenclature serait trop longue, quoique le roi n'ait rempli dans cette première promotion que la moitié des cent places de l'ordre, pour laisser l'espérance à plusieurs seigneurs de participer à cet honneur et pour attirer à la religion catholique quelques uns des principaux gentilshommes du parti calviniste, qui pouvaient s'assurer que, tandis qu'ils feraient profession de la nouvelle réforme, ils ne seraient jamais avancés, et le roi sur cet article agit toujours conséquemment durant tout son règne; car non seulement il n'admit jamais dans ses ordres aucun seigneur huguenot, mais encore l'hérésie fut toujours une raison d'exclusion de toutes les charges de la couronne, du bâton de maréchal, des gouvernements de province, des emplois de sa maison, jusques aux moindres; et il ne distingua en cela que le fameux architecte Du Cerceau, dont il se servit dans plusieurs ouvrages publics, quoiqu'il fût huguenot. »

(Daniel, *Histoire de France.*)



Bouget pinxit — Impr. de Bougeard — Lefèvre sc.

HENRI IV DEVANT PARIS.



HENRI IV DEVANT PARIS

(AOUT 1590.)

« C'est une belle chose dans l'histoire de ce temps-là, dit Péréfixe, que la relation du blocus de Paris; les ordres que Nemours donna dans la ville, les garnisons qu'il y établit en divers quartiers, les sorties qui se firent durant les premiers mois, les inventions dont on se servait à animer le peuple, les efforts et les diverses pratiques des serviteurs du roi, pour l'introduire dans la ville, les négociations qui se firent, de part et d'autre, pour essayer de traiter un accommodement; comme, les vivres diminuant, on chercha les moyens de les faire durer; comme, nonobstant toute l'économie qu'on y apporta, la disette fut extrême, et comme enfin cette grande ville, étant à trois ou quatre jours près de périr entièrement par la famine, fut délivrée par le duc de Parme. »

On avait fait espérer au roi que, lorsque les Parisiens auraient vu, sept ou huit jours durant, la halle et les marchés dégarnis de pain, les boucheries sans viande, les ports sans blé, sans vin, et sans les autres commodités dont la rivière a coutume d'être couverte, ils iraient prendre leurs chefs à la gorge, et les contraindraient de traiter avec lui; ou que, si une humeur séditieuse ne les portait pas à cela si promptement, la faim les y forcerait dans quinze jours; en effet, il n'y avait que pour cinq semaines de vivres; mais on les ménagea fort; et ceux qui lui disaient cela ne connaissaient pas bien le peuple de Paris; car il est merveilleusement patient, et il n'y a point d'extrémité qu'il ne soit capable de souffrir, pourvu qu'on le sache conduire. On ne saurait lire sans étonnement quelle fut l'aveugle obéissance et la constante union de cette fière et indocile populace, pendant quatre mois entiers de pertes et de misères horribles. La faim fut si grande, que le peuple mangea

jusqu'aux herbes qui croissaient dans les fossés, jusqu'aux chiens, aux chats et aux cuirs; quelques-uns même disent que les lansquenets mangeaient les enfants qu'ils pouvaient attraper.

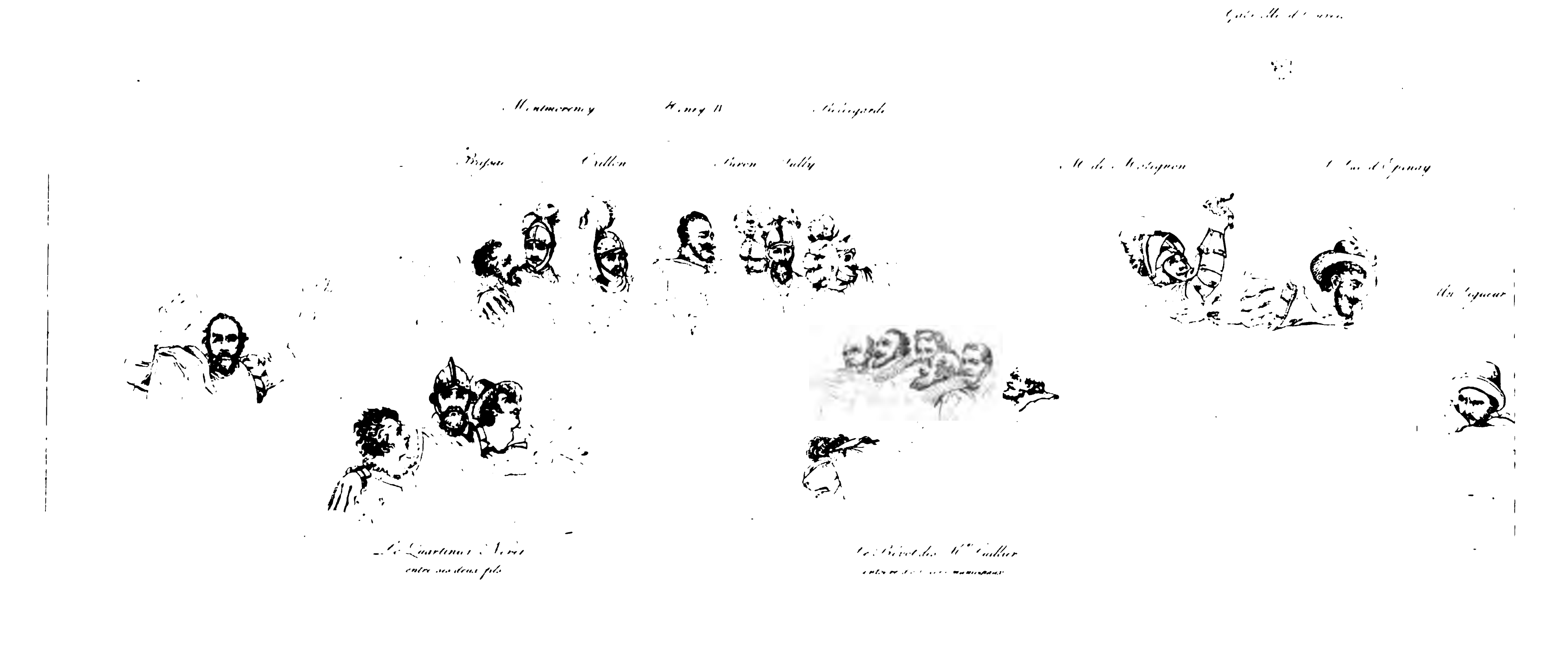
Les huguenots, ravis d'aise de tenir une ville bloquée qui leur avait tant fait de maux, insistaient fortement dans le conseil du roi, et criaient même tout haut, et le faisaient crier par des soldats, qu'il la fallait attaquer de vive force, et que, dans six heures, ce serait une affaire vidée. Mais le bon et sage roi n'avait garde de suivre ces conseils passionnés.

Ceux qui, au dedans, avaient pris le soin de la police, avaient fait une grande faute, de n'avoir pas mis dehors la pauvre populace et les bouches inutiles. La disette augmentant, ils cherchèrent trop tard les moyens d'y remédier, et n'en ayant pu trouver aucun, ils députèrent vers le roi, pour lui demander permission d'en laisser sortir certain nombre, qui, espérant cette grâce, s'étaient déjà assemblés près la porte Saint-Victor, et avaient pris congé de leurs amis et de leurs voisins, avec des regrets qui fendaient les cœurs les plus insensibles.

Le roi, clément et débonnaire, se laissait aisément fléchir à leur accorder cette faveur; mais ceux de son conseil s'y opposant, il leur dit: « Je ne m'étonne pas si les chefs de la Ligue et si les Espagnols ont si peu de compassion de ces pauvres gens-là, ils n'en sont que les tyrans; mais pour moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis pas entendre le récit de ces calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'ame, et sans désirer ardemment d'y apporter remède. Je ne puis pas empêcher que ceux que la fureur de la Ligue possède ne périssent avec elle; mais quant à ceux qui implorent ma clémence, que peuvent-ils mais du crime des autres? je leur veux tendre les bras. » Cela dit, il commanda qu'on laissât sortir ces misérables. Il en sortit cette fois-là plus de quatre mille, qui se mirent à crier de toute leur force *vive le roi!* Depuis ce jour-là, comme l'on sut qu'il ne s'en offensait pas, les capitaines, quand ils étaient en garde, en laissaient toujours échapper quelques bandes, et même prenaient la hardiesse d'envoyer des vivres et des rafraîchissements à leurs amis, et à leurs anciens hôtes et particulièrement aux dames; car, Paris étant la commune patrie des Français, il y a peu de gens qui ne l'aiment, et qui n'y aient quelque gage d'amitié qui leur défend d'en procurer la perte à outrance.

A l'exemple des chefs, les soldats se licenciaient à leur passer de la viande, des pains et des barils de vin par-dessus les murailles, et, recevant en échange quelques bonnes hardes à vil prix, ils se faisaient braves aux dépens des marchands; ce qu'on était en quelque façon contraint de tolérer pour ce qu'il n'y avait point d'argent de quoi les payer. Cela fit subsister Paris près d'un mois plus qu'il n'eût fait (*Histoire du roi Henri-le-Grand*).



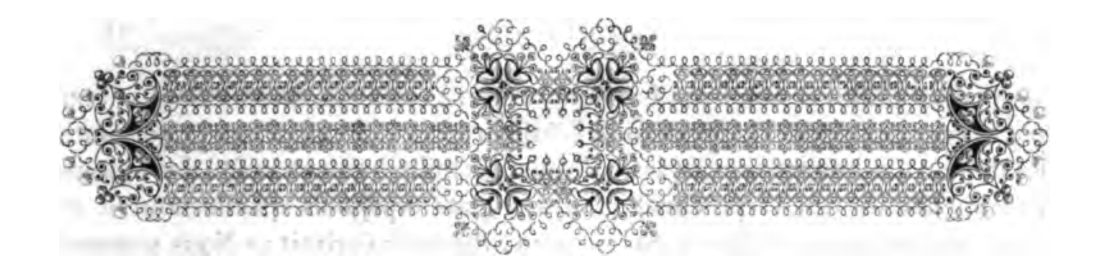


ENTRÉE DE HENRY IV À PARIS.



Gerard pinx. — Imp. de Finot & Bougeard — Boyer sc.

ENTRÉE DE HENRY IV A PARIS.



ENTRÉE D'HENRI IV A PARIS

22 MARS 1594.



« Nous n'avons plus de volonté, ni de voix au chapitre; nous n'avons plus rien de propre que nous puissions dire : Cela est mien... Mais l'extrémité de nos misères est qu'entre tant de malheurs et de nécessités il ne nous est pas permis de nous plaindre ni demander secours, et faut, qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien et que sommes trop heureux d'être malheureux pour une si bonne cause. O Paris! qui n'est plus Paris, mais une spélunque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité et te souvenir qui tu as été au prix de ce que tu es? ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie qui, pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans. »

C'est ainsi que Pierre Pithou fait parler Daubray, député du tiers-état, dans la satire Ménippée.

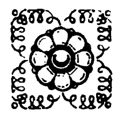
Le roi légitime est Henri IV. La loi, par l'organe d'Édouard Molé, a consacré ses droits (28 juin 1593); Saint-Denis, en attendant Notre-Dame, a reçu son abjuration (20 juillet 1593). La prise de Dreux et des forts élevés de toutes parts pour intercepter les convois, et dont l'un d'eux, sur les bords de l'Oise, se nommait *Pille-Badault*, lui ont donné un allié terrible, la famine : allié dont il suspend les ravages par une trève de trois mois. L'assassinat même, dernier moyen, soufflé à Barrière par le fanatisme, jette sur Henri un intérêt de plus. Ses bons mots courent les rues. C'est déjà un *diable à quatre*, mais un diable fils aîné de l'Église et roi très chrétien par le sacre de Chartres. La France

se rend ou plutôt se vend par fractions. Paris, à son tour, va se rendre et non pas se vendre, suivant l'expression de l'Huillier, prévôt des marchands, au comte de Brissac. La bourgeoisie est lasse de parader militairement à côté des moines encapuchonnés qui la prêchent et des soldats espagnols qu'elle nourrit et qui la raillent. Déjà quelques années avant, Pasquier écrivait : « Nous sommes « maintenant devenus tous guerriers désespérés. Le jour nous gardons les « portes; la nuit nous faisons le guet, patrouilles et sentinelles. Que c'est donc « un métier plaisant à ceux qui en sont apprentis! »

Enfin, cet état d'anarchie va cesser. Le 22 mars 1594 a été choisi pour l'entrée du roi à Paris; les portes Saint-Denis, Saint-Honoré et la porte Neuve doivent être livrées à deux heures après minuit. L'heure convenue sonne, mais le signal n'est point donné. La pluie tombait par torrents. Tout à coup, trois jets de flamme brillent dans la campagne. Henri n'a point oublié sa parole royale; les conjurés sont fidèles à la leur. Le jour ne paraît point encore, et déjà l'avocat Langlois a forcé le corps-de-garde de la porte Saint-Denis, et fait entrer dans la ville les premières troupes. Néret n'est pas moins heureux à la porte Neuve, vis-à-vis des Tuileries. Il n'a eu pour auxiliaires, lui, que ses six enfans. Bientôt la porte Saint-Honoré s'ouvre au marquis d'O, au maréchal de Matignon, au marquis de Bouteville, à Saint-Leu et à Givri; le roi les suit de près. Soixante lansquenets, qui refusent le passage devant l'école Saint-Germain, sont culbutés. Le grand et le petit Châtelet, le Louvre, l'Arsenal sont bientôt occupés. La masse des habitants, qui n'était pas dans le secret, est réveillée par les cris de : Vive le roi! la paix! la paix!

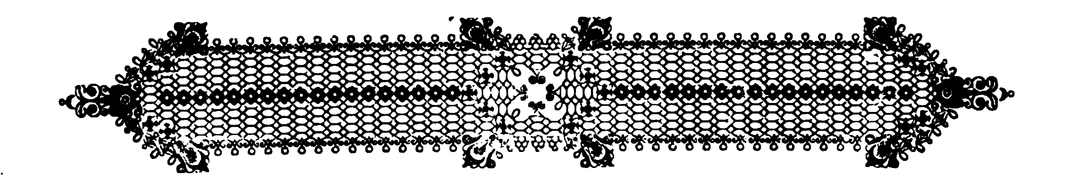
Le roi, à pied, au milieu de ses gardes, armé d'une cuirasse, l'épée à la main, reçoit les clefs de Paris que lui remettent l'Huillier, Langlois et Néret. Brissac se présente ensuite, et le roi échange son écharpe contre la sienne en le saluant du nom de *maréchal*. Puis vient la solennité du *Te Deum*, aux acclamations du peuple qui se presse de toutes parts *affamé* qu'il est *de voir un roi*, et le lendemain la retraite de la garnison espagnole, avec ce mot : « *Recommandez-moi à votre maître, mais n'y revenez plus.* » Cinq jours après, la soumission des forts de la Bastille et de Vincennes. Toutes choses qui placent, à vrai dire, l'avénement de Henri IV au trône de France, le 22 mars 1594.

M. Gérard s'est dit, comme Voltaire à propos de la Henriade : « Je fais un « poëme et non une histoire. »





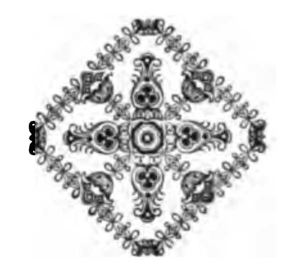
LE MARÉCHAL DE BIRON.



BIRON

Biron (Charles de Gontaut, duc de), né en 1562, soldat par instinct, sceptique effronté dans un temps de guerres religieuses, tour à tour protestant et catholique sans remords, grand joueur, grand débauché comme son maître Henri IV, eut une destinée des plus brillantes jusqu'au jour où une passion incurable jeta sur son chemin trahison et échafaud. On avait eu quelque peine à lui apprendre à lire. Colonel des Suisses à l'âge de quatorze ans, son père, le maréchal de Biron, l'avait emmené à quinze, dans la campagne de Guyenne, et lui avait confié son armée tout entière, le jour où une chute de cheval l'avait cloué au lit (1577). A dix-huit ans, le jeune Biron avait tué en duel un gentilhomme qui lui disputait une demoiselle de la noble maison de Caumont; et le duc d'Épernon, malgré sa haute faveur, n'avait pas facilement obtenu sa grâce d'Henri III. Après l'assassinat de ce malheureux prince, Biron s'attacha à la fortune du Béarnais, et l'aida vaillamment à reconquérir son royaume, à Arques, à Jouy, aux siéges de Paris et de Rouen, au combat d'Aumale, partout où il y eut péril en la mêlée et sang répandu. C'était, entre Henri IV et lui, à qui se battrait le mieux, et si le roi résistait aux sollicitations de ses serviteurs, qui craignaient pour sa personne, c'était de peur de se laisser devancer par Biron et d'être raillé par lui. On le sait du reste, le maître était aussi brave que le sujet, et il lui sauva plus d'une fois la vie, notamment au combat de Fontaine-Française, en 1595. Maréchal-de-camp d'abord, puis lieutenant-général, maréchal de France en 1592, gouverneur de Bourgogne en 1595, duc et pair après la prise d'Amiens, en 1598, Biron occupait une des plus belles places à la cour de France, et l'amitié royale n'avait élevé personne plus haut: « Voilà le maré- « chal de Biron, disait plaisamment Henri IV, que je présente avec un égal « succès à mes amis et à mes ennemis. » Le jeu causa la ruine du maréchal.

« Je te conseille, lui avait dit son vieux père, quand la paix sera faite, que tu « ailles planter des choux en ta maison; autrement, il te faudrait perdre la « tête en Grève. » L'énormité de ses pertes avait aigri son esprit; il se plaignait que le roi n'eût pas assez payé ses services, qu'il le laissait manquer d'argent; et Henri IV, que de dures privations avaient rendu économe, n'était pas d'humeur à couvrir de folles prodigalités. L'Espagne sut habilement exploiter son mécontentement. De grandes espérances lui furent données; on le combla d'honneurs et de présents, dans un voyage qu'il fit à Bruxelles, à la cour de l'archiduc, lors de la paix de Vervins; et Biron se mit à lier avec les ennemis de son roi les intrigues les plus coupables. Henri IV, prévenu par des avis secrets, le prit à part un jour à Lyon, obtint quelques aveux, et lui pardonna si entièrement, qu'il l'envoya même en ambassade auprès de la reine Élisabeth (1601). Au retour, le maréchal, plus aveugle que jamais, renoua ses intelligences avec le duc de Savoie et le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, et fut trahi par son confident. Le drame de la mort de Biron est assez connu. L'histoire a raconté les hésitations du bon roi, forcé de punir; ses entretiens secrets avec le coupable, qu'il suppliait de tout avouer à la condition du pardon; ses regrets douloureux; les superbes désaveux du maréchal, son orgueil inflexible, ses sanglants reproches d'ingratitude. Il fut décapité dans l'intérieur de la Bastille, le 30 juillet 1602, à l'âge de quarante ans. Ses parents avaient sollicité sa grâce pour l'honneur de la famille; mais Henri IV, devenu sévère à son tour, avait répondu : « De pareilles punitions « ne déshonorent pas les familles; je n'ai pas honte d'être descendant des « Armagnac et des comtes de Saint-Pol, qui ont péri sur l'échafaud. »



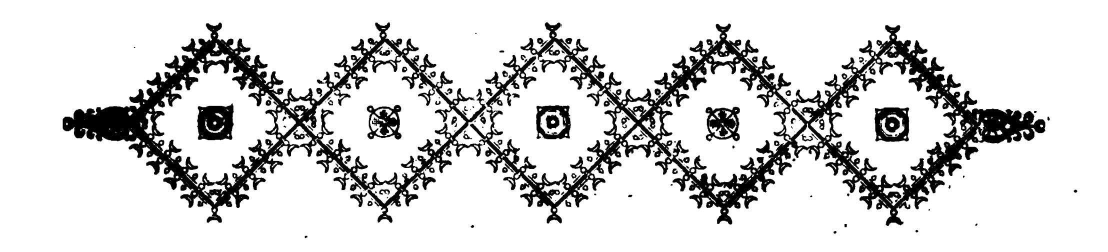


Alaux pinxit — Imp. de Bougeard — Varin sculp.

ASSEMBLÉE DES NOTABLES À ROUEN.

(4 Novembre 1596)

Publié par Furne, Paris



ASSEMBLÉE DES NOTABLES

A ROUEN

4 NOVEMBRE 1596

La perte de Calais, de Guignes et d'Ardres, remettait en question la royauté d'Henri IV. Il était bien alors le plus pauvre gentilhomme de France et de Navarre, comme en fait foi sa lettre à Rosny, où il parle si naïvement de ses chemises déchirées, de ses pourpoints troués au coude, et de sa marmite souvent renversée. Mais le cœur lui manquait moins que l'argent, et, toutes ses ressources épuisées, son crédit perdu parmi les siens, il voulut sortir des petits moyens sans recourir aux moyens extrêmes qui lui auraient mal réussi, et frapper un grand coup au nom même de la nation. Le midi menaçait de se détacher et de former un état à part sous l'influence des réformés ; Paris n'était dévoué qu'à des conditions de succès ; et de plus il était trop plein encore des souvenirs de la Ligue pour lui demander de nouveaux sacrifices et le ramener aux épreuves difficiles d'une crise parlementaire. D'ailleurs, dit-on, la peste y régnait. La Normandie étant, en raison de sa haine de l'étranger, la province la plus sûre, la plus Française, ce fut Rouen, sa capitale, qu'Henri IV choisit pour y faire appel aux intérêts généraux, et tendre sa main royale aux subsides que nécessitait l'amour d'un meilleur ordre de choses. A Rouen donc fut convoquée l'assemblée des notables, et, le 4 novembre 1596, il en fit l'ouverture dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Autour de lui étaient les ducs de Montpensier et de Nemours, le connétable de Montmorency, les ducs d'Epernon et de Retz, le maréchal de Matignon, les quatre

secrétaires d'état, le cardinal-légat, les cardinaux de Gondi et de Givry, et les présidents des parlements de Paris, de Bordeaux et de Toulouse. Son discours est plus curieux que le détail des résultats mesquins qu'il obtint :

« Si je voulais acquérir le titre d'orateur, dit-il, j'aurais appris quelque « belle harangue, et la prononcerais avec assez de gravité; mais, Messieurs, « mon désir tend à des titres bien plus glorieux, qui sont de m'appeler libé- « rateur et restaurateur de cet état : pour à quoi parvenir je vous ai assemblés. « Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que, lorsque Dieu m'a « appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France, non-seulement quasi ruinée, « mais presque perdue pour les Français. Par grâce divine, par les prières, « par les bons conseils de mes serviteurs qui font profession des armes, par « l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue pas « mes princes pour être notre plus beau titre, foi de gentilhomme), par mes « peines et labeurs, je l'ai sauvée de perte. Sauvons-la à cette heure de ruine. « Participez, mes sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait « à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédéces- « seurs, pour vous faire approuver mes volontés : je vous ai fait assembler pour « recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; bref, pour me mettre « en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes « grises et aux victorieux. Mais le violent amour que j'apporte à mes sujets, « l'extrême désir que j'ai d'ajouter deux beaux titres à celui de roi, me fait « trouver tout aisé et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus « amplement ma volonté. »





Philippe de Champagne pinx. Imp de Bougeard. Geoffroy sculpsit.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

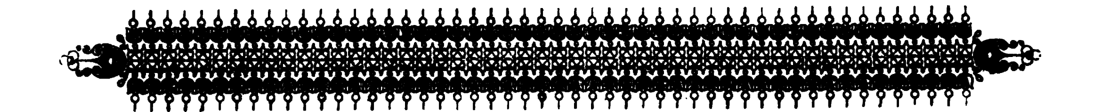
Publié par Furne, a Paris.



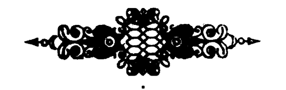
Imp de Bougeard Langlois sc.

CINQ-MARS
Grand Écuyer du Roi Louis XIII.

Publié par Furne, Paris.



CINQ-MARS

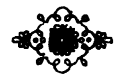


Cinq-Mars (Henri Coiffier de Ruzé, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France et surintendant des finances, et de Marie de Fourci, naquit en 1620. Toute sa vie est à la date de sa mort; car, supprimez le drame sanglant de son supplice, à quoi se réduit ce passage d'un favori à la cour de Louis XIII? Un favori de plus, un favori de moins, trois années de complaisances, de mensonges et d'intrigues, qu'importe? Richelieu est là; partout la France triomphe; le roi est facile à consoler; l'absolutisme est établi; le règne de Louis XIV est préparé. Passons donc à la chute du grand-écuyer; voyons-le mourir.

« C'était le 12 septembre 1642, dit M. Bazin dans son excellente Histoire de la France sous Louis XIII, le même jour où le principal accusé était introduit devant ses juges; le cardinal de Richelieu sortit de Lyon dans sa chambre mobile, pour gagner la Loire, sur laquelle il devait continuer son chemin vers Paris. La commission de justice s'était rassemblée dans l'hôtel du présidial, au nombre de quatorze membres, savoir : le chancelier, le premier président et un président du parlement de Grenoble, quatre conseillers d'état, un maître des requêtes et six conseillers au même parlement; elle se constitua en tribunal. La condamnation n'était pas douteuse : le duc d'Orléans, comme toujours, chargeait ses complices; Cinq-Mars avouait tout; de Thou soutenait son rôle de confident muet; le duc de Bouillon était prêt à tout donner pour racheter sa tête, et le roi s'était défendu de toute participation au

complot de son favori. Il y avait crime d'état bien avéré, alliance faite avec l'Espagne, projet d'attentat à la vie du cardinal. Au bout d'une heure, le rapporteur du procès, Jean-Martin de Laubardemont, conseiller d'état, vint annoncer aux accusés qu'il leur fallait se préparer à entendre un arrêt de mort. Cet arrêt avait été rendu à l'unanimité des opinions contre le grand-écuyer, avec une voix de moins contre François-Auguste de Thou. Alors le dernier, se tournant vers le marquis de Cinq-Mars, lui dit : « Eh bien! « Monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous; vous m'avez « accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime. « Mourons, Monsieur, mourons courageusement et gagnons le paradis. »

« L'arrêt leur fut lu ensuite, eux étant à genoux et tête nue ; il les déclarait tous deux atteints et convaincus de crime de lèse-majesté, le premier pour les conspirations, entreprises, proditions, ligues et traités faits par lui avec les étrangers contre l'état, le second pour en avoir eu connaissance et participation, et les condamnait l'un et l'autre à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé en la place des Terreaux, après que le sieur d'Effiat aurait été préalablement appliqué à la question, pour avoir plus ample révélation de ses complices. Le grand-écuyer montra beaucoup d'indignation et un peu d'effroi à l'idée de la torture, qu'il ne croyait pas faite pour un homme de sa condition; mais on se contenta de lui en faire voir les préparatifs, *et on le fit sortir de la chambre de la gêne sans avoir été tiré*. Les deux condamnés furent ensuite remis aux soins de deux pères jésuites qui les disposèrent à mourir; car l'exécution ne devait pas être différée. Ils s'embrassèrent tendrement, s'exhortèrent l'un l'autre au courage et à la piété, puis se retirèrent près de leurs confesseurs. Vers cinq heures du soir on vint les chercher en carrosse pour les conduire à la place des Terreaux. « Le grand-écuyer, dit une relation, était vêtu d'un bel habit de drap brun couvert de dentelles d'or larges de deux doigts, avec un manteau d'écarlate; il avait un chapeau noir retroussé à la catalane, des bas de soie verts et par dessus un bas blanc avec de la dentelle; de Thou portait un habit de deuil et un manteau court. Tous deux marchèrent bravement à l'échafaud, l'un avec une leste et gaillarde résolution, l'autre avec une résignation pleine de tendresse et de piété, mais tant soit peu verbeuse. Le hasard voulut encore que l'exécuteur en titre manquât à cette tragédie; il fut remplacé par un portefaix qui coupa presque d'un seul coup la tête du grand-écuyer, mais qui fut obligé de s'y reprendre à plusieurs fois pour abattre celle de son ami. »

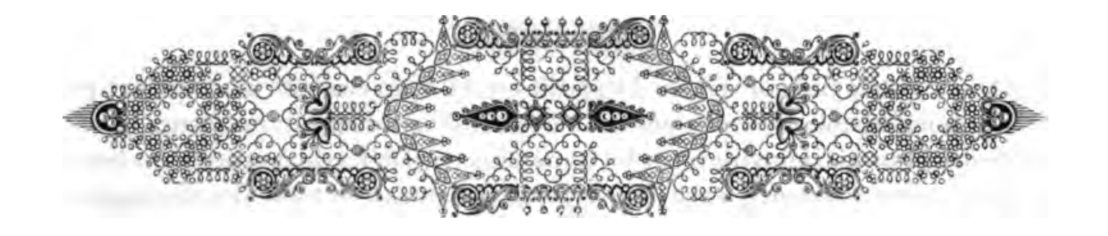




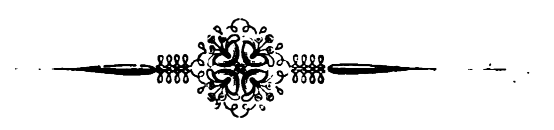
F. Alaux pinx | Imp. de Finot & Fougeard | Laville sc

LE MARÉCHAL DE RANTZAU.

Publié par Furne, à Paris



RANTZAW



Rantzaw (Josias, comte de), maréchal de France, était de l'illustre maison de ce nom dans le Holstein. Il entra jeune au service de la Suède et signala sa valeur dans plusieurs occasions. Depuis dix-sept ans que l'Allemagne s'était transformée en un champ de bataille où venaient se rencontrer toutes les puissances européennes, on avait oublié dans cet immense pèle-mêle d'intérêts si divers le point d'où l'on était parti, les motifs de la guerre. Le résultat le plus clair de tant de combats, n'était jusqu'alors que la ruine du fanatisme religieux dans les soldats et du patriotisme dans les généraux. Entre les mains des successeurs de Gustave-Adolphe, la guerre était devenue une affaire de tactique et de science. Au-dessus de toutes les questions ils plaçaient l'art militaire; et que ce fût Walstein, Gustave-Adolphe, Tilly ou le duc de Saxe-Weimar, un catholique ou un protestant, ils applaudissaient toujours aux coups les mieux portés. Ainsi se forma l'école des tacticiens qui, après avoir étudié les uns sous les autres, allaient porter leur épée là où ils trouvaient les meilleurs grades. L'art militaire, devenu une science, ne connaîtra plus, jusqu'à la révolution française, de nationalité; il deviendra *cosmopolite* comme la science elle-même.

Le désir de voir la France y amena Rantzaw en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. A des dehors avantageux il joignait beaucoup d'esprit et parlait avec facilité les principales langues de l'Europe. Ses manières plurent à Louis XIII, et ce prince, désirant s'attacher un officier d'un si rare mérite, le nomma maréchal-de-camp et colonel de deux régiments. Rantzaw rejoignit en Bourgogne l'armée destinée à envahir la Franche-Comté. La campagne s'ouvrit par le siége

de Dôle, capitale de la province; il y perdit un œil d'un coup de mousquet et ne voulut point abandonner son poste. La sagesse de ses dispositions assura la retraite des Français poursuivis par les Impériaux; et il défendit ensuite Saint-Jean-de-Lône contre Galas qu'il força de lever le siége. Rantzaw fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (le prince de Condé). En 1640 il perdit une jambe au siége d'Arras et fut estropié d'une main. Il se trouva l'année suivante à la double attaque de la ville d'Aire, et montra le plus grand sang-froid au milieu du danger. En 1642 il partagea les revers des Français, fut fait prisonnier au combat de Honnecourt, et, à peine échangé, se rendit en Allemagne où il perdit la bataille de Tudelingen contre le duc de Lorraine, Merci et Jean de Wert, les trois meilleurs généraux de l'empereur. En 1645 il assiégea et prit Gravelines, dont il fut nommé gouverneur; et le 16 juillet de la même année il reçut le bâton de maréchal après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante il fut fait gouverneur de Dunkerque. En 1647, il prit Dixmude et réduisit Lens après la mort de Gassion; dans cette campagne et la suivante, il acheva de s'emparer de toutes les villes maritimes de la Flandre. Mais, devenu suspect au cardinal Mazarin par ses liaisons avec les mécontents, il fut arrêté à Saint-Germain le 27 février 1649, et conduit à la Bastille, où il resta enfermé onze mois. Il ne recouvra sa liberté que pour mourir le 4 septembre 1650 dans un âge peu avancé. Réduit en quelque sorte à la moitié de lui-même, il eut pour épitaphe :

Du corps du grand Rantzaw tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur.
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Ses dépouilles mortelles furent ensevelies dans l'église des Minimes de Chaillot.

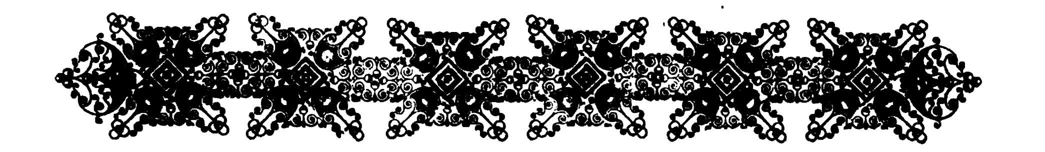




Schnetz pinxit — Imp. de Bougeard. — Colin sc.

BATAILLE DE ROCROY.

Publié par Furne, Paris



BATAILLE DE ROCROY

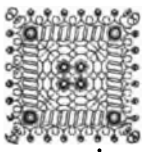
19 MAI 1643

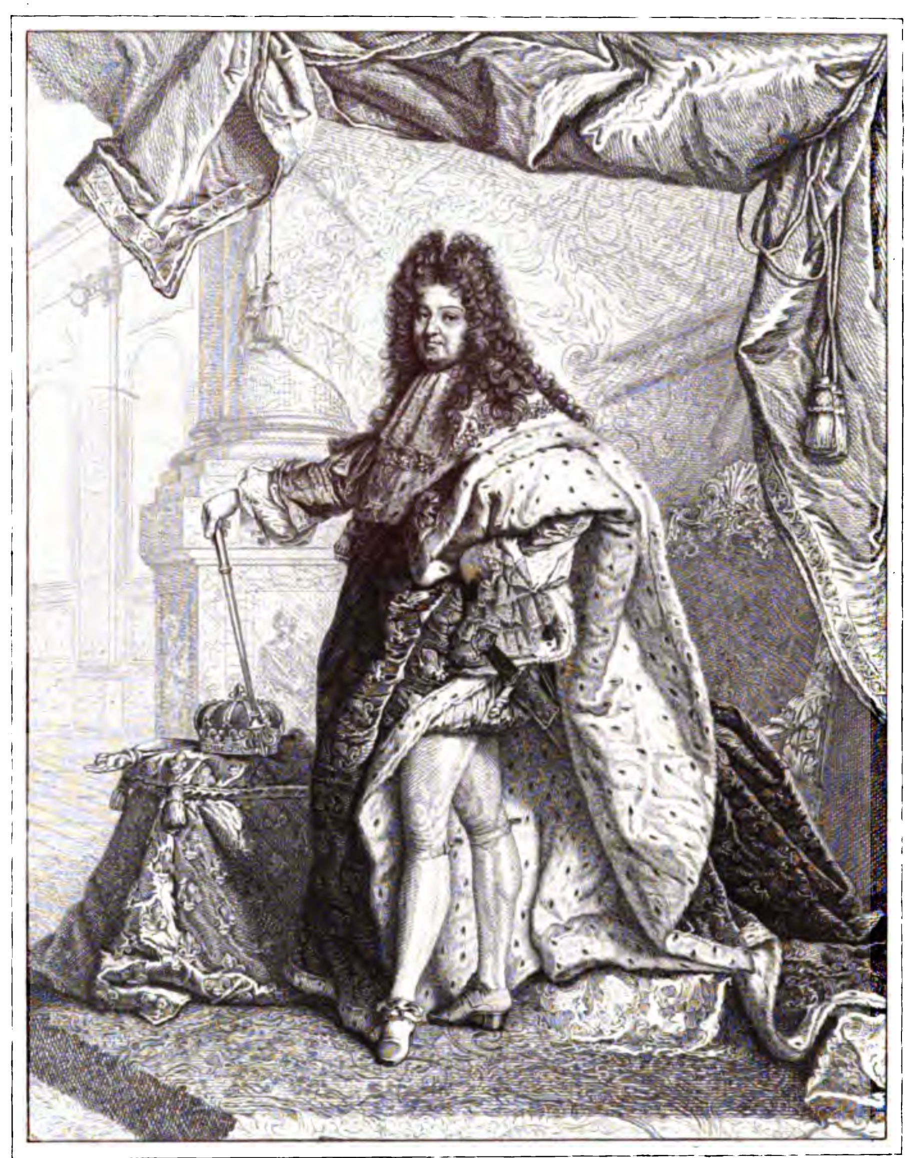


Louis XIII n'avait pas rendu le dernier soupir que les quelques mois entre sa mort et celle de Richelieu avaient vu accourir en France tout ce que le haut despotisme du cardinal avait jeté de proscrits hors du royaume. Dieu sait quels concerts de voix suppliantes la reine eut à écouter! A l'un il fallait rendre les terres confisquées, à l'autre son gouvernement de province, à tous de fortes indemnités. La France était au pillage et personne n'était content. Les *importants* faisaient blanc de leur épée, et comme eux le duc d'Enghien n'était encore que ridicule. Mais il s'arrache à cette guerre d'intrigues dont la folle duchesse de Chevreuse est le chef avoué, et le voilà en Flandre opposé à l'habile don Francisco de Mellos qui ne projetait rien moins que l'envahissement de la Champagne et des provinces adjacentes. Auprès de ce général improvisé, de ce prince de vingt ans, se pressent de vieux soldats, le maréchal de l'Hospital, Gassion, surnommé le Brave, d'Espernon, la Ferté-Senneterre, la Vallière et Sirot qui avait fait le coup de pistolet avec trois rois, et percé d'une balle le chapeau de Gustave-Adolphe. Laissons parler Bossuet, l'admirable panégyriste du vainqueur de Rocroy.

« Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il

reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés. Le prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy en devait achever les restes dans les plaines de Lens. »





Rigaud pinx. | Imp. de Finot & Bougeard | Gaitte sc.

LOUIS XIV.

Publié par Furne, Paris.



LOUIS XIV

Louis XIV naquit le 16 septembre 1638, après vingt-trois années d'un mariage stérile; il n'avait que cinq ans lorsque la mort de Louis XIII, son père, l'appela au trône en 1643.

La France sembla désaffectionner, pendant la guerre civile, l'enfant royal, son *Dieudonné;* et l'enfant devenu homme attendit patiemment la mort de Mazarin, pour ne plus relever que de lui-même et s'appeler Louis-le-Grand. Le nom du roi n'est plus un sceau mystérieux et sacré qu'un ministre imprime à sa volonté, et même à son caprice; le roi n'est plus Richelieu, n'est plus Mazarin; le roi, c'est le roi, le roi dans tout ce qu'il a de personnel, d'absolu. Qu'on ne s'adresse pas à d'autres; tous les pouvoirs sont concentrés en lui. il a dit « : L'État, c'est moi. » Ce mot fut une révolution : personne ne s'avise de crier au despotisme. Les princes du sang sont annihilés; les grands, sur toute la ligne hiérarchique, se changent en courtisans. Quant au parlement, il avait déjà éprouvé un rude échec en 1654, lorsque le jeune Louis, âgé de dix-sept ans, ne pouvant lui pardonner d'avoir porté le deuil de la victoire de Lens, lui intima tout éperonné, en équipage de chasse et un fouet à la main, l'ordre d'enregistrer quelques édits bursaux; cela s'explique.

La fronde avait tout remis en question, l'autorité royale, le territoire même, et la patrie proprement dite; elle avait fait passer alternativement Turenne et Condé à l'ennemi; misérable contrefaçon de la ligue, elle avait emprunté l'organe de la loi pour faire appel à l'invasion espagnole. Enfin la royauté des halles tombe, le petit Catilina redevient le cardinal de Retz, le Mars français redevient Condé, et la fronde finit par rire d'elle-même et de ses héros. Dans l'étourdissement général et la lassitude commune, on ne songea pas à des stipulations pour la liberté, et l'unité *quand même,* dans la personne du roi, parut préférable à l'anarchie.

« Le jeune Louis était tout-à-fait propre à jouer ce rôle magnifique. Sa froide et solennelle figure plana cinquante ans sur la France avec la même majesté. Dans les trente premières années, il siégeait huit heures par jour aux conseils, conciliant les affaires avec les plaisirs, écoutant, consultant, mais jugeant lui-même. Des ministres changeaient, mouraient; lui, toujours le même, il accomplissait les devoirs, les cérémonies, les fêtes de la royauté, avec la régularité du soleil qu'il avait choisi pour emblème. » (MICHELET.)

C'est par lui que tous les talents, toutes les gloires semblent être vivifiés. La littérature n'est autre chose qu'un hymne à la royauté; la voix qui couvre les

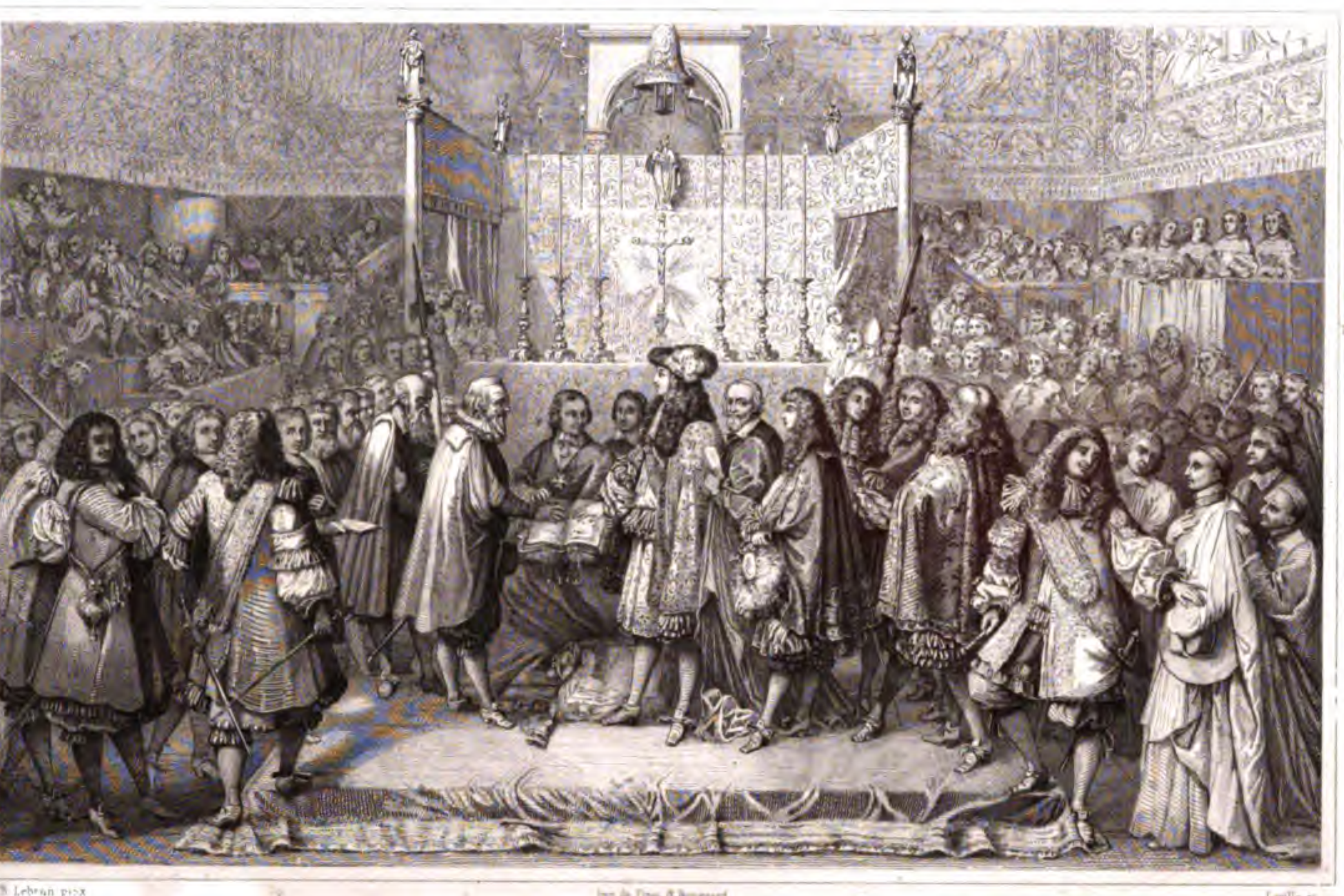
autres est celle de Bossuet. Reste encore un frondeur; ce frondeur est Molière, et c'est au profit de la royauté et sous son patronage, qu'il fait rire la société aux dépens d'elle-même. L'art est dans la même voie, il cesse d'être italien pour devenir français. Il n'est pas d'homme d'un goût exercé qui ne sente que le canal qui joint les deux mers, la colonnade du Louvre, l'arc de triomphe de Saint-Denis, le dôme des Invalides, les beaux ouvrages sortis du ciseau de Girardon et de Puget, les tableaux de Lebrun et de Lesueur, les jardins de Le Nôtre, Versailles enfin qui résume tout, devaient être contemporains des tragédies de Corneille et de Racine, des oraisons funèbres de l'évêque de Meaux. Les vertus de Turenne élevaient l'esprit de Fléchier. L'admiration pour Louis XIV fut un sentiment commun à tous ces hommes de génie; presque tous furent récompensés par lui avec discernement, avec grâce, et quelques-uns avec magnificence. Il fonda en peu d'années l'Académie de Peinture et de Sculpture, 1648; celle des Inscriptions et Belles-Lettres, 1663; celle des Sciences, 1666; l'Académie des Élèves de Rome, 1667; fit construire l'Observatoire de Paris et s'occupa du Jardin de Botanique; pensionna le talent à l'étranger, et l'attira en France; commanda les beaux voyages de Tournefort et fit mesurer la méridienne de Paris.

L'industrie a marché d'un pas non moins rapide; elle s'est affranchie du tribut au dehors. Les manufactures de draps d'Abbeville, de Sédan, de Louviers et d'Elbeuf, celles des étoffes de soie de Lyon et de Tours, furent dès leur naissance sans rivales en Europe. Les secrets des manufactures de glaces et de plusieurs autres genres d'industrie, furent enlevés aux Vénitiens, aux Pisans, aux Génois. Les tapisseries des Gobelins et les tapis de la Savonnerie surpassèrent la magnificence du luxe oriental.

Ajoutez à cela la gloire bruyante de la guerre, et vous comprendrez comment, après la paix de Nimègue, 1676, Louis XIV se laissa donner le nom de Grand. La seconde période est remplie par deux guerres de succession : la succession d'Angleterre, la succession d'Espagne. La première se termine honorablement par le traité de Ryswick, 1698, sauf la nécessité de reconnaître Guillaume. Dans la seconde (terminée par les traités d'Utrecht et de Rastadt 1712-1714), elle éprouve les plus humiliants revers, et sa force compacte est encore telle, que le résultat lui est favorable, à cela près de la démolition du port de Dunkerque. Louis XIV avait dit : « Si je ne puis obtenir une paix équitable, je me mettrai à la tête de ma brave noblesse, et j'irai m'ensevelir sous les débris de mon trône. » Villars avait trouvé d'autres ressources que celles du désespoir. Le peuple, tout préoccupé des misères du présent, oublia le passé.

Louis XIV mourut à Versailles le 1er septembre 1715, âgé de soixante-dix-sept ans; il en avait régné soixante-douze.

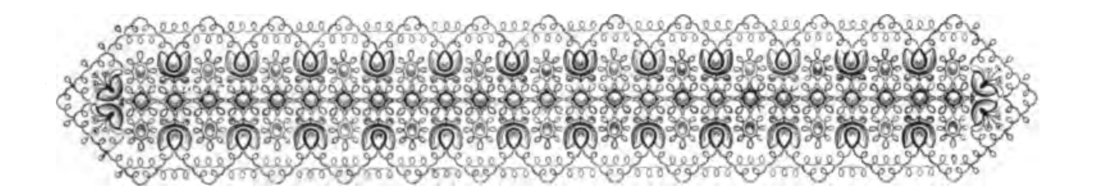




Ch. Lebrun pinx. — Imp. de Finot & Bougeard — Laville sc.

RENOUVELLEMENT DE L'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LES SUISSES.

18 NOVEMBRE 1663.



RENOUVELLEMENT D'ALLIANCE

ENTRE

LA FRANCE ET LES CANTONS SUISSES

18 NOVEMBRE 1663.

Comme le traité de confédération, que le marquis de Labarde, ambassadeur extraordinaire du roi Louis XIV, avait conclu, en 1658, avec les treize cantons, l'abbé et la ville de Saint-Gall, Mulhausen et Bienne, ne devait durer que pendant la vie du roi et huit années après sa mort, Louis XIV, qui désirait reculer le terme d'une alliance si étroite, ordonna au même marquis de Labarde d'entreprendre de nouvelles négociations. Les députés des divers États accédèrent à toutes les propositions du grand roi, dans la diète tenue à Soleure, le 4 septembre 1663. Louis XIV voulut que l'alliance fût jurée dans la capitale avec le même éclat qui avait accompagné le renouvellement de l'alliance, en 1602, sous le règne de Henri IV. Les cantons et les États coalisés nommèrent trente-cinq ambassadeurs pour cette auguste cérémonie. La ville de France qui avait le plus souffert de la présence des Suisses, Dijon, capitale des ducs de Bourgogne, fit admirablement les honneurs de sa prospérité; Troyes l'imita; mais Paris éclipsa toute cette magnificence de province. Le roi donna sa première audience, le 11 novembre, dans son palais du Louvre. Le duc d'Enghien, fils du prince de Condé, accompagné de plusieurs maréchaux de France, alla les recevoir au bas de l'escalier. Toutes les troupes de la maison du roi étaient sous les armes. Le roi, ayant à sa droite Monsieur, son frère, et à sa gauche le prince de Condé, reçut les ambassadeurs la tête découverte, et leur toucha dans la main à chacun l'un après l'autre. Il se couvrit ensuite, et le bourguemestre Waser, de Zurich, chef

de l'ambassade, le harangua en allemand. Le discours transmis par Vigier, secrétaire-interprète, le roi répondit, entre autres choses agréables : *On verra par ma conduite l'estime que je fais de la nation.* Sept jours ayant été donnés aux détails d'étiquette et aux négociations préalables avec le marquis de Louvois, Jean-Baptiste Colbert, le comte de Brienne, Hugue de Lionne et le marquis de Labarde, le 18 novembre, eut lieu la cérémonie du renouvellement de l'alliance dans l'église cathédrale de Notre-Dame. Jamais la cour ne fut plus nombreuse ni plus brillante. Les deux reines et les principales dames de la cour, tous les princes du sang, les grands-officiers de la couronne, les ducs et pairs de France, les ministres d'état et les ambassadeurs, entre autres le marquis de Fuentès, ambassadeur d'Espagne, y assistèrent. Nouvel échange de discours d'apparat, après lesquels le cardinal Antoine Barberin, grand-aumônier de France, posa le livre des Évangiles sur un prie-dieu. Dès que les ambassadeurs eurent juré l'alliance, le roi mit la main droite sur l'Évangile, et dit à haute voix : *Et moi j'en fais autant.* Cette cérémonie étant achevée, on entonna le *Te Deum*, et on fit plusieurs salves du canon de la Bastille.

Quelques années après, Louis fit construire à la vue de Bâle la forteresse de Huningue, prit possession de Strasbourg, et les cantons lui envoyèrent une ambassade extraordinaire pour le complimenter sur un sujet qui devait les remplir de douleur et de confusion.





Ziegler pinxit — Imp. de Bougeard — Audibran sculpsit

RÉPARATION FAITE A LOUIS XIV.

au nom du Pape Alexandre VII



RÉPARATION FAITE A LOUIS XIV

AU NOM DU PAPE ALEXANDRE VII

JUILLET 1664

« Des querelles survenues en différentes rencontres entre quelques soldats de la garde corse et les Français qui étaient à Rome, donnèrent lieu à une insulte qui fit un grand éclat. » (Journal historique de Louis XIV.) Le palais Farnèse, où le duc de Créqui demeurait, fut investi par la soldatesque du pape. On tira plusieurs coups de mousquet aux fenêtres, et l'ambassadeur ayant paru sur un balcon pour apaiser le tumulte par sa présence vit sa dignité et sa vie compromises, et rien de plus. Dans le même temps le capitaine des gardes du duc de Créqui fut attaqué dans la place Navone et blessé d'un coup de mousqueton. Le carrosse de la duchesse de Créqui fut pareillement attaqué au milieu de la rue, et un de ses pages qui était à la portière fut tué sous ses yeux. Elle se réfugia promptement chez le cardinal d'Est, chez qui un grand nombre de Français s'étaient déjà mis à l'abri. Ce prélat en composa une escorte à laquelle il joignit tous les domestiques de sa maison, et se faisant porter à la tête des chevaux de l'ambassadrice dans une chaise découverte, il la ramena au palais Farnèse, au milieu d'une haie de trois cents hommes armés et d'une centaine de flambeaux. C'était le 20 août 1662. Le 29, Louis XIV reçut la nouvelle de cet attentat, et le 1er septembre le duc de Créqui sortit de Rome pour se retirer en Toscane, et le roi envoya ordre au nonce de sortir incessamment de son royaume. Une escorte commandée par un lieutenant des

gardes-du-corps l'accompagna jusqu'à la frontière de Savoie, sans souffrir qu'il eût communication avec personne. Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Le jeune roi avait fait grand bruit, il avait écrit à toutes les puissances, si ce n'est aux puissances protestantes par une espèce de scrupule de roi très-chrétien. Le pape ne se pressant pas de donner satisfaction, Avignon et le comtat Venaissin furent réunis à la couronne par arrêt du parlement de Provence, et l'on s'en mit en possession. Enfin la majesté papale se résigne, et le traité de Pise, signé le 12 février 1664, est exécuté le 29 juillet de la même année. Le cardinal Chigi, neveu du pape Alexandre VII, vint en France en qualité de légat pour fournir satisfaction au roi. Le 9 août, il fut reçu à Fontainebleau avec toute la pompe et tout l'éclat qui pouvaient mettre en relief la solennité de l'humiliation. Le cardinal Imperiale, qui était gouverneur à Rome dans le temps de l'insulte faite à M. de Créqui, demanda pardon en personne au roi, et le monument expiatoire sous forme pyramidale élevé à Rome avec l'inscription *in execrationem damnati facinoris*, et qui déclara à tout jamais la nation corse inhabile au service du saint-siége apostolique, ne fut détruit par gracieuseté du roi qu'en 1667. Plus tard, un Corse, Napoléon Bonaparte, devait avoir aussi maille à partir avec la papauté et donner à son fils au berceau la royauté de Rome.

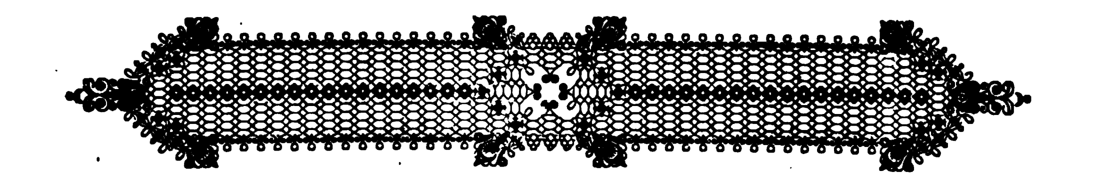




Colin sculpsit

PASSAGE DU RHIN.

(12 Juin 1672)



PASSAGE DU RHIN

SOUS LOUIS XIV

12 JUIN 1672.

L'amiral Ruyter avait rencontré à la hauteur de Solebay les flottes coalisées de France et d'Angleterre, sous les ordres du duc d'York et du comte d'Estrées. Le combat fut terrible, mais indécis. Les alliés ne purent opérer leur descente en Zélande. Ce demi-succès enhardit les états généraux de Hollande, qui d'ailleurs voyaient avec confiance les Français s'engager sous les murs de Maëstricht. Mais leur sécurité ne fut pas longue. Condé, tournant brusquement à droite, entra dans le duché de Juliers, passa le Rhin et suivit la rive droite du fleuve avec l'avant-garde, tandis que l'armée du roi, forçant le duché de Clèves, cotoyait la rive gauche, et prenait en courant Rhinberg, Orsoy, Buruk, Wesel. Toute l'armée s'étant rassemblée sur la rive droite, s'arrêta bientôt au-dessus de l'endroit où le Wahal se détache du Rhin. Il s'agissait de repasser le fleuve pour la dernière fois. Le prince d'Orange, qui n'était qu'à trois lieues de là, tenu en échec par Luxembourg sur les bords de l'Yssel, détacha cinq ou six mille hommes pour défendre le passage. Déjà l'ingénieur Martinet jetait sur le fleuve un pont de bateaux, quand on vint avertir le prince de Condé qu'il y avait un gué près d'une vieille tourelle qui servait de bureau de péage, *Toll-huyrs* (la maison de péage), laquelle tourelle n'était défendue que par dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche : il se trouva praticable. Aussitôt la maison du roi et les cuirassiers, commandés par les comte de Guiche et de Revel, se jetèrent dans le fleuve, protégés par l'artillerie royale, qui foudroyait quatre ou cinq cavaliers et deux faibles régiments d'infanterie sans canons. On eût pu croire que

ce simulacre de défense avait été préparé par le roi lui-même pour obtenir un simulacre de victoire. Il fallut toute l'imprudence du duc de Longueville pour se faire tuer par des soldats qui demandaient la vie à genoux. Peu s'en fallut que le prince de Condé lui-même ne fût victime de cette échauffourée. Un capitaine hollandais, nommé Ossembroek, court à lui au moment où il sort du fleuve et lui appuie son pistolet sur la tête; le prince détourne le coup, qui lui fracasse le poignet. Ce fut la seule blessure que Condé reçut jamais dans toutes ses campagnes.

Voilà ce fameux passage du Rhin, tant célébré par Boileau; le grand roi, qui n'y figura point, quoi qu'en dise le poëte, passa le fleuve avec l'infanterie sur un pont de bateaux. A Paris, on cria au miracle; l'opinion commune était que toute l'armée avait passé le fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le Tholus. Du reste, le passage, tout paisible qu'il ait été, eut des résultats magnifiques. Turenne enleva coup sur coup le fort de Skeink, Arnheim, Nimègue. Le roi prit toutes les villes de l'Yssel; les provinces de l'Ower-Yssel et de Groningue furent envahies par les auxiliaires de Cologne et de Munster. Un officier, nommé Mazel, mandait à Turenne: « Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places. » On n'était plus qu'à quatre lieues d'Amsterdam. Quatre cavaliers, allant en maraude, s'avancèrent jusqu'à Muyden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays et à une lieue seulement de la capitale. Les magistrats effrayés vinrent présenter les clefs à ces quatre soldats; mais, ne voyant pas l'armée derrière eux, ils reprirent leurs clefs et fermèrent leurs portes.





ÉTABLISSEMENT DE L'HÔTEL ROYAL DES INVALIDES.



ÉTABLISSEMENT

DE

L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES

La France est le royaume qui le premier a senti qu'une dette sacrée était contractée par le gouvernement envers les guerriers qui lui consacrent leur existence et combattent pour sa gloire ou son salut. On nous parle, il est vrai, de ces vieux soldats d'Athènes que Pisistrate faisait nourrir aux frais du trésor ; on nous parle de ces colonies romaines, de ces dotations terriennes qui assuraient l'avenir des vétérans des légions ; mais ces récompenses n'émanaient pas de lois stables : elles étaient accordées par les faveurs de la puissance, par le bon plaisir des généraux. Les bénéfices, les fiefs des premières races furent des rémunérations militaires, mais au profit des chefs ; quant aux subalternes, des emplois de domesticité étaient accordés à quelques-uns, mais la plus grande partie n'avaient de ressources que dans une vie d'aventures, c'est-à-dire de brigandage. Le moyen-âge vit ensuite s'établir, depuis Charlemagne, les oblats, moines laïques, qui passaient du métier des armes à celui de sonneurs de cloches, de balayeurs d'église ; mais ces places, peu nombreuses, étaient une rare faveur. La mendicité pourvoyait aux besoins des invalides que le sort abandonnait à eux-mêmes, et il n'y a pas un siècle qu'en un royaume voisin une médaille, accordée aux militaires devenus inhabiles aux armes, les autorisait à demander leur pain à la charité publique. Au système des oblats suc-

céda celui des mortes-paies, espèce de vétérans auxquels était laissée, en temps de paix, la garde de nombreux châteaux. Ils étaient comme les gardes du corps des catelans et des gouverneurs, mais ne touchaient pas une solde royale. Les Quinze-Vingts revenus de la Palestine, les maladreries, les sanitats créés par Louis IX, furent un essai d'hôtels d'invalides. Son prédécesseur, Philippe-Auguste, avait projeté de fonder un asile central pour les vieux guerriers; mais il prétendit les soustraire à la juridiction que les évêques exerçaient sur les moines lais; le pape Innocent III se refusa à y donner les mains, et sa résistance fit avorter les bonnes intentions de Philippe. Henri IV ayant à récompenser de vieux officiers, la plupart protestants, leur ouvrit un refuge rue Saint-Marcel; ils passèrent ensuite de la rue de l'Oursine à Bicêtre; mais Louis XIII ne permit d'y admettre que des catholiques, ce qui fut une entrave de plus à une institution permanente, et qui d'ailleurs n'était pas ouverte aux simples soldats (général Bardin).

Louis XIV trancha la question, et ce fut sous le patronage du vieux nom de *Mars* qu'il plaça son hôtel royal des Invalides. En 1664 les travaux commencent, et en 1671 ils sont achevés. Le roi en suivit les progrès avec sollicitude. Après la campagne de Franche-Comté il se rendit aux Invalides, et, voulant que le souvenir de cette grande fondation fût consacré par la peinture, il en commanda le tableau à Lebrun.

Louis XIV s'y fit représenter, accompagné de Monsieur, duc d'Orléans, du prince de Condé, du maréchal de Turenne, de Luxembourg, Rochefort, Schomberg, etc.; Louvois, secrétaire d'état, présente les plans; l'architecte Mansard est près de lui.

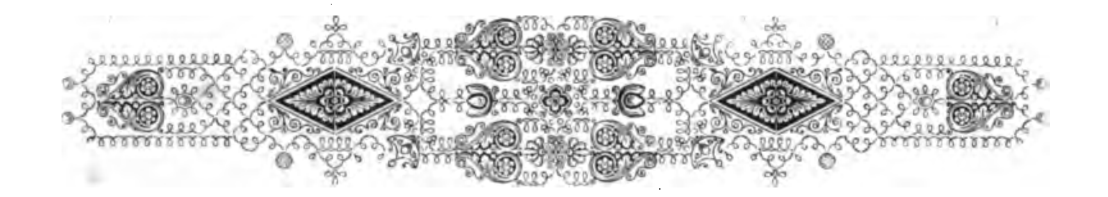




Mauzaisse pinx — [illegible] — Bovet sc

LE MARÉCHAL DE TURENNE.

Publié par Furne Paris



TURENNE

Turenne (Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de), né à Sedan, le 16 septembre 1611, était le second fils de Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange.

On raconte qu'à douze ans il passa toute une nuit d'hiver endormi sur l'affût d'un canon, protestant ainsi contre les craintes qu'inspirait aux siens la faiblesse de sa constitution. Il fit ses premières armes à treize ans, en Hollande, sous Maurice de Nassau, et sous le prince Henri, ses oncles (1625). C'est là que Turenne apprit à obéir avant de commander. Il lui fallut passer par tous les grades, et il n'était que simple officier lorsque Richelieu l'attacha à la France, en le nommant colonel d'un régiment d'infanterie (1630). Bientôt il le fit maréchal-de-camp, pour prix de ses services en Lorraine. Son nom a déjà du retentissement en Alsace, en Flandres; en Piémont, il fit sa fameuse retraite de Quiers (1639), soutenant avec deux mille hommes le choc de neuf mille Espagnols, et força les lignes ennemies devant Casal. Créé lieutenant-général, il fit la campagne du Roussillon (1642). A la mort de Richelieu et de Louis XIII, il fut fait maréchal en Allemagne pour réparer le désastre de Duttlingen (1643). Il réorganisa l'armée française, et le duc d'Enghien lui dut en partie la victoire de Fribourg. Battu à Mariendal, pour avoir dispersé ses quartiers, il prit sa revanche à Nordlingen, où il vainquit, avec Condé, l'armée bavaroise, commandée par Mercy. Il s'empara ensuite de Trèves, et y rétablit l'électeur. Après un court voyage à Paris, de retour en Allemagne, il se joint aux Suédois, sous les ordres de Wrangel, par une marche admirable, où il fit cent cinquante lieues en quinze jours, et force le duc de Bavière à demander la paix. Le duc viole ses promesses, et Turenne envahit la Bavière et menace Vienne (1648). La conclusion du traité de Westphalie sauva l'Autriche. C'est alors qu'éclata la ridicule guerre de la Fronde, qui devait remettre en question le mot *patrie*.

Nommé gouverneur d'Alsace, Turenne ne s'en sépara pas moins de la cour, et se retira en Hollande. Revenu en France après la paix factice de Rueil, le maréchal de France disparut encore devant le prince de Sedan. Les séductions de la duchesse de Longueville ne contribuèrent pas peu à sa défection. Uni

aux Frondeurs, allié de l'Espagne, il entre en France avec une armée, prend quelques places, et se fait battre, sous les murs de Rethel, par le duc de Praslin. Voyant combien peu il devait compter sur l'Espagne et sur ses mauvaises troupes, il se réconcilia avec la cour, qui ne demandait pas mieux, et la défendit avec gloire contre Condé et les Espagnols. « Vous venez une « seconde fois de mettre la couronne sur la tête de mon fils », lui dit Anne d'Autriche. Après l'affaire de Gergeau, la bataille du faubourg Saint-Antoine ramena la cour à Paris (1652). Dans la campagne de 1654, Turenne fait lever le siége d'Arras. Condé lui rendit la pareille à Valenciennes; mais Turenne sut tout réparer par sa belle retraite sur le Quesnoy, et la victoire des Dunes (1657), qui détermina la paix des Pyrénées.

Turenne se fait catholique en 1668. On apprécie diversement sa conversion. Pendant cet entr'acte de sa vie militaire, il rendit de grands services à Louis XIV, en lui suggérant les actes les plus habiles de la diplomatie d'alors. En 1672, il reparut sur le champ de bataille, et prit part à la conquête de la Hollande. Il fut envoyé en Westphalie pour combattre Montécuculli; il l'empêcha de passer le Rhin, et força l'électeur de Brandebourg à la paix. Il pénétra jusqu'au cœur de l'Allemagne, étonna l'Europe par la hardiesse de son expédition, revint à la cour un instant, repassa le Rhin, et battit les ennemis à Sintzheim. C'est ici qu'il faut déplorer le ravage systématique du Palatinat. Après l'avoir *mangé et ruiné* sur la rive droite du Rhin, l'armée française rencontra sur la rive gauche les Impériaux, qui s'étaient prodigieusement renforcés, par la réunion des Hessois, des Saxons et de toutes les troupes de l'Empire. Louvois, effrayé, voulut que Turenne se repliât en diligence sur la Lorraine; mais Turenne assume la responsabilité de l'admirable campagne de 1674, et avec vingt mille hommes, anéantit une armée de soixante-dix mille. Dans la campagne de 1675, Turenne eut encore une fois devant lui le comte de Montécuculli, et ces deux grands capitaines furent en présence pendant deux mois, calculant tous leurs mouvements, ne voulant rien donner au hasard, et déployant, sans combattre, tout ce que l'art et l'expérience la plus consommée de la stratégie peuvent offrir de ressources. Turenne le presse par d'habiles marches, et le force d'accepter la bataille, dont il tenait le gain pour infaillible. Le village de Salsbach allait être témoin d'une grande action, quand un boulet, tiré au hasard (27 juillet 1675), changea la face des choses. Le contre-coup de la mort de Turenne fut terrible en France. Montécuculli donna des larmes à *l'homme* qui faisait *honneur à l'homme*, selon sa propre expression. Turenne, vu même après les guerres de la république et de l'empire, reste aussi grand, de l'aveu du meilleur juge, de Napoléon.





Garneray pinxit — Imp. de Bougeard — Chavanne sc.

COMBAT NAVAL D'AUGUSTA.

(21 Avril 1676)



COMBAT NAVAL D'AUGUSTA

1675. — 1676.

« L'arrivée de Ruyter et de la flotte hollandaise dans la Méditerranée contraignit le duc de Vivonne, vice-roi de Sicile, de réunir le conseil de marine dans lequel MM. de Valbelle et Tourville étaient fort comptés, et après de longues délibérations, il fut décidé, pour plusieurs raisons, que l'occupation de la ville et du port d'Augusta, situés sur la côte orientale de la Sicile, et à quatre-vingt-dix lieues environ de Messine vers le sud, était de la plus haute et de la dernière importance :

« 1° Parce que la possession d'Augusta assurait la navigation de toute la partie méridionale de la Sicile, et l'entrée dans Messine par le sud du Phare;

« 2° Parce que cette ville était alors, pour ainsi dire, le magasin de blé de l'armée espagnole.

« Or, en supposant que la flotte hollando-espagnole fût de beaucoup supérieure aux forces navales françaises, il était à craindre que, resserrant Messine par un blocus étroit, Ruyter ne réduisît cette ville à une nouvelle disette, tandis que la prise d'Augusta et des magasins qui s'y trouvaient, en assurant les vivres de Messine pendant six mois, neutraliserait cette crainte; enfin le conseil regardait surtout comme indispensable, non seulement au succès général de l'occupation, mais au maintien particulier de la possession de Messine, qu'Augusta fût aux mains des Français avant que les Espagnols eussent livré son vaste et beau port à la flotte hollandaise, qui, commandant alors ces parages par cette position maritime, aurait fermé à la France toute navigation et tout arrivage par le sud.

« La lâcheté des Espagnols rendit la tâche du vice-roi facile, car ils abandonnèrent les forts; et hormis quelque résistance qu'ils firent à une barrière

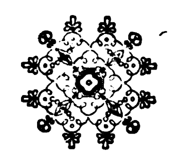
forcée par M. de Valbelle, ils se défendirent à peine, et livrèrent presque sans combattre une des pointes les plus importantes de toute la côte orientale de la Sicile.

« Mais si la facilité de cette conquête ne fit pas briller les armes françaises d'un grand éclat, il y eut plusieurs faits d'armes particuliers extrêmement honorables. M. de Coetlogo, entr'autres, descendu à terre, alla intrépidement couper une barrière à coups de hache, sous le feu de l'ennemi, s'exposant ainsi aux plus grands dangers, *et ce par son peu de connaissance de métier de terre*, dit Tourville. *Aussi, le voyant faire de mon bord*, ajoute-t-il, *j'eus peur qu'il n'y demeurât et je m'embarquai dans mon canot avec tous les soldats que je pus trouver, pour aller le secourir; mais je le trouvai déjà à la seconde barrière.*

« Il y eut encore le fils d'un capitaine de vaisseau appelé Vilette, un enfant de dix ans, qui ne quitta pas le pont du vaisseau de son père, et *qui désirait*, dit encore Tourville, *d'être blessé pour être mis dans la Gazette.*

« Augusta fut pris presque sans combat le 17 août 1675. » (EUGÈNE SUE, *Histoire de la Marine française.*)

(La cour de Madrid ne comptait plus que sur l'alliance de la Hollande. Ruyter se trouvait dans la Méditerranée à la tête de vingt-trois gros vaisseaux; Duquesne appareilla de Toulon escortant un convoi qu'il conduisait à Messine. Le 8 janvier 1676, en vue de cette ville entre les îles Stromboli et Salin, il rencontra la flotte hollando-espagnole, qui voulait lui fermer le détroit. Le combat fut long et indécis; Duquesne, laissant la flotte espagnole avariée, tourna la Sicile, pénétra dans le détroit par le sud et ravitailla Messine. Les alliés, après avoir tenté vainement de bloquer le port, allèrent mettre le siége devant Augusta. Duquesne les suivit et les atteignit par le travers du golfe de Catane; il avait trente-sept vaisseaux, Ruyter trente-neuf; on se battit dix heures. Enfin la flotte hollandaise mit toutes ses voiles au vent et se retira à Syracuse; son amiral avait été frappé à mort. Sept jours après, mourut le plus grand homme de mer qu'ait eu la Hollande. Il fut pleuré par ses vainqueurs.)



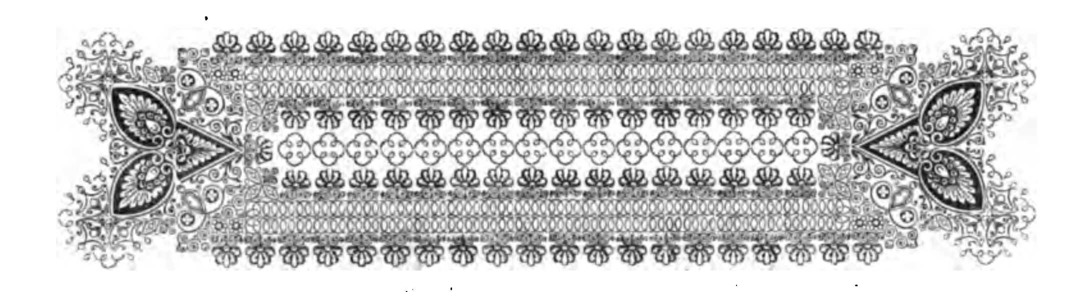


Alaux pinx.t Imp. de Bougeard Pourvoyeur sc.

VALENCIENNES PRISE D'ASSAUT PAR LE ROI LOUIS XIV.

(16 MARS 1677)

Publié par Furne à Paris.



VALENCIENNES PRISE D'ASSAUT

PAR LOUIS XIV

« Le roi faisait ce siège ayant avec lui son frère et cinq maréchaux de France, d'Humières, Schomberg, Lafeuillade, Luxembourg et de Lorges. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre : Vauban dirigeait toutes les opérations. On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes ; derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage à couronne, palissadé et fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage à couronne était encore un autre ouvrage entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchements, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage qu'on nomme pâté : derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Escaut, profond et rapide, qui sert de fossé à la muraille ; enfin, la muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canon : une garnison de trois mille hommes préparait une longue résistance.

Le roi tint conseil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors ; c'était l'usage que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être aperçu, et d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour : tous les maréchaux de France se récrièrent contre cette proposition ; Louvois la condamna : Vauban tint ferme, et rallia

le roi à son opinion. (17 mars 1677.) A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur le grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger, et c'était beaucoup; mais quelques mousquetaires noirs ayant pénétré par un petit sentier jusqu'au retranchement intérieur, qui était dans cette fortification, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent : on tue et on poursuit les assiégés; les mousquetaires baissent le pont-levis qui joint cet ouvrage aux autres; ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement sur le petit bras de l'Escaut et sur le grand. Les gardes s'avancent en foule : les mousquetaires sont déjà dans la ville avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes et sur les bourgeois qui venaient à eux dans la rue, qu'ils y périraient ou que la ville allait être pillée; mais ces jeunes gens, conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derrière des charrettes, et tandis que les troupes qui venaient se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines pour protéger, par leur feu, ceux qui étaient dans la rue. On donnait des otages de part et d'autre : le conseil de ville s'assemblait; on députait vers le roi : tout cela se faisait sans qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espèce. Le roi fit la garnison prisonnière de guerre, et entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. »

(*Siècle de Louis XIV.*)







Larivière pinxt | Geoffroy sc

LE MARÉCHAL DE VAUBAN.

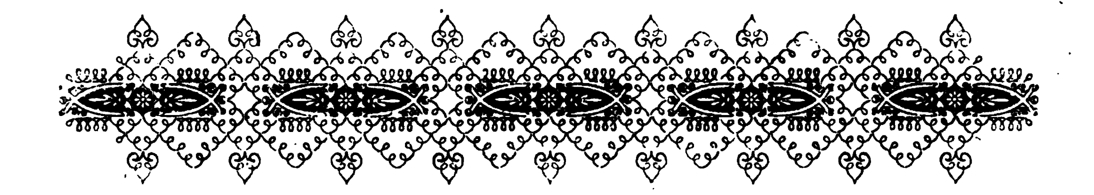
Publié par Furne Paris.



Biard pinxit   Impie de Bougeard   Lecomte sc

BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE.

Publié par Furne, Paris



BOMBARDEMENT D'ALGER

PAR DUQUESNE

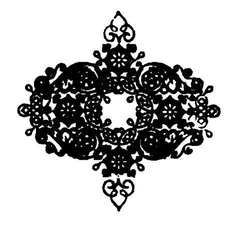
L'Europe souffrait patiemment l'ignominie que lui faisait subir un faible ramas de forbans. Plusieurs souverains, pour n'être pas molestés par les pirates, consentaient à envoyer au dey un présent annuel, qu'il ne tenait qu'à ce chef de regarder comme un tribut. Charles-Quint avait pensé qu'il valait mieux réduire les Algériens à l'impuissance d'exercer leur piraterie. Cet empereur fit, en 1541, une expédition sur la côte d'Alger; mais sa tentative, mal combinée, n'eut aucun succès réel: cependant les Espagnols restèrent en possession du fort d'Oran jusqu'en 1708. Dans le dix-septième siècle, les grandes puissances firent des traités réguliers avec le gouvernement algérien, sans que ces traités pussent les mettre entièrement à l'abri des attaques des pirates: Louis XIV entreprit d'y mettre fin.

« Il y avait un jeune homme, nommé Bernard Renaud, connu sous le nom de Petit Renaud, qui, sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appelé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins et sur les lumières de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière et plus facile pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer, dans un conseil, de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée que les mortiers à bombe pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre; mais la fermeté, et cette

éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquesne, qui était chargé de l'entreprise, et n'en attendait aucun succès. Duquesne et les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes (8 octobre 1681, août 1682); une partie de la ville fut écrasée et consumée. » (*Siècle de Louis XIV.*)

Ce fut à recommencer (juin 1682), et, réduits à l'extrémité, les habitants eurent recours à la clémence du vainqueur. Le dey ne fut pas autrement ému de tout ce fracas, et lorsqu'il apprit quelle somme ces opérations avaient coûté à Louis XIV, il dit qu'il aurait brûlé lui-même Alger pour la moitié de cet argent, et qu'il en aurait épargné la peine au roi. Faut-il ajouter, avec Voltaire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer tous les esclaves chrétiens, au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais qui, étant déjà à bord, soutinrent que c'était en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors Damfreville fit appeler les Algériens, et remettant les Anglais à terre : *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi, le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection; je vous les remets, c'est à vous de montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous les Anglais furent remis aux fers. Si le fait est vrai, il est à l'honneur de l'Angleterre, qui, humiliée sous le faible règne de Charles II, dénie, dans la personne de quelques pauvres marins captifs, le protectorat du grand roi, alors à l'apogée de sa gloire.

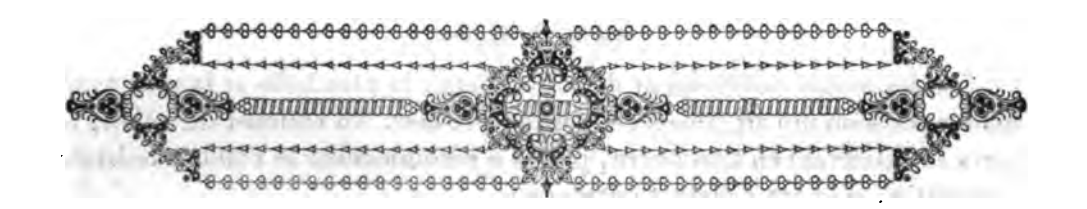





Isabey pinxit — Imp. de Bougeard — Skelton sculpsit

COMBAT NAVAL DU TEXEL.

(29 Juin 1694)



COMBAT NAVAL DU TEXEL

21 AOUT 1673.

Louis XIV, irrité contre les états de Hollande, avait résolu de châtier cette petite république, dont les armées navales dominaient alors sur les mers. Il convint avec l'Angleterre de partager les dépouilles qu'ils allaient conquérir, et, le 7 avril 1672, les deux rois alliés lancèrent leur déclaration de guerre. Pendant que Louis XIV marchait de victoire en victoire, que les états-généraux étaient consternés, que le grand pensionnaire de Witt était assassiné à La Haye avec son frère, les escadres réunies de France et d'Angleterre livraient aux forces navales de la Hollande, commandées par le fameux Ruyter, plusieurs combats sanglants, dont le plus mémorable fut celui du 21 août 1673.

Le prince Rupert, commandant en chef les escadres unies, avait reçu un ordre du roi d'Angleterre, qui lui enjoignait de quitter avec la flotte le mouillage de Yarmouth, et de cingler vers le Texel, pour y aller combattre la flotte hollandaise. Il dut donc mettre sous voile immédiatement, et, le lundi 21 août, les amiraux combinés reconnurent la flotte hollandaise, mouillée un peu au nord du Texel. En conséquence, le prince Rupert fit signal de virer de bord. Les Français, commandés par le comte d'Estrées, étaient à l'avant-garde (vingt-sept bâtiments), l'amiral Édouard Sprag à l'arrière-garde (vingt-sept vaisseaux), et le corps de bataille (vingt-huit vaisseaux) s'avançait sous les ordres du prince lui-même. Ruyter envoya le vice-amiral de Zélande, avec sept vaisseaux de guerre et trois brûlots, pour engager le combat contre l'escadre de France; l'amiral Tromp, avec son escadre de vingt-six vaisseaux de guerre et sept brûlots, attaqua l'amiral Sprag; et enfin Ruyter et Banker, avec le reste de leur flotte, se portèrent sur l'amiral anglais.

L'action fut chaude et de près. Les vaisseaux ennemis furent mis en désordre, et, si l'amiral Sprag ne s'était pas séparé, dès le commencement du combat, du prince Rupert, il est probable que l'on aurait mis les Hollandais en déroute,

et qu'on les aurait entièrement détruits. C'était la plus belle et la plus avantageuse occasion qui ait jamais été perdue à la mer. Au coucher du soleil, les flottes se retirèrent en bon ordre, prêtes à recommencer le combat le lendemain matin, si le cas devenait nécessaire.

Au nombre de ceux qui se distinguèrent dans ce combat, on cite particulièrement le capitaine Guillotin, commandant d'un brûlot. Le comte d'Estrées avait ordonné à cet officier de s'attacher au navire de Banker et de le brûler. Guillotin essuya le feu de trois vaisseaux, en évita deux autres, jeta ses grappins au vaisseau désigné et mit le feu à la mèche; mais voyant que cette mèche ne faisait point effet, il retourna à son brûlot, y mit le feu une seconde fois et se retira. L'équipage entier du vaisseau de Banker, épouvanté de l'intrépidité du capitaine Guillotin se jeta à la mer, hors vingt hommes qui eurent le courage de rester à bord, et furent assez heureux pour séparer le navire du brûlot enflammé.

L'escadre française ne perdit aucun de ses vaisseaux, les Anglais n'eurent à regretter que deux ou trois brûlots, et les Hollandais seulement eurent un vaisseau coulé à fond et un autre brûlé.

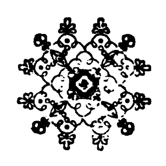
Parmi les morts, on compta l'amiral anglais Sprag, qui, s'étant écarté, comme nous l'avons dit, de l'escadre de l'amiral Rupert, eut son vaisseau désemparé, et périt au moment où il cherchait à monter à bord d'un autre navire.

Le vaisseau de Tromp, contre lequel il combattit tout le jour, ne fut pas mieux traité, et l'on ne vit pas son pavillon, le soir, lorsque toutes les escadres se retirèrent de part et d'autre.

(*Extrait du rapport de l'amiral d'Estrées.*)

La relation anglaise de ce combat diffère totalement de la relation française, et, si l'on en croit le rapport du prince Rupert, le peu de succès obtenu ne devrait être imputé qu'au mauvais vouloir du comte d'Estrées, qui, avec un peu de vigueur, aurait pu, le 7 juin précédent, s'il l'eût voulu, s'emparer de l'amiral Ruyter, dont le vaisseau était fort maltraité.

(*Lettre de M. de Martel, lieutenant de l'amiral d'Estrées.*)

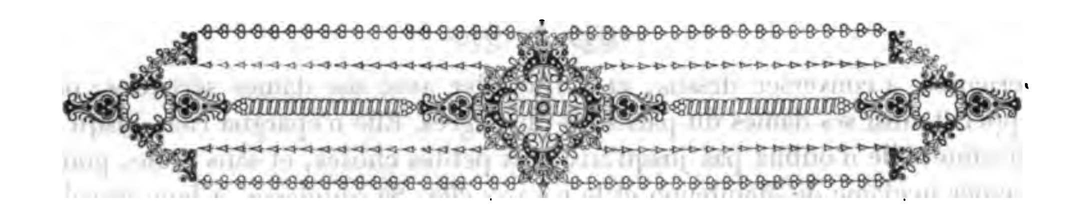




Imp. de [illegible] — Muller sc.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Publié par Furne, Paris



LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

« Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge mais admirable, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues, elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

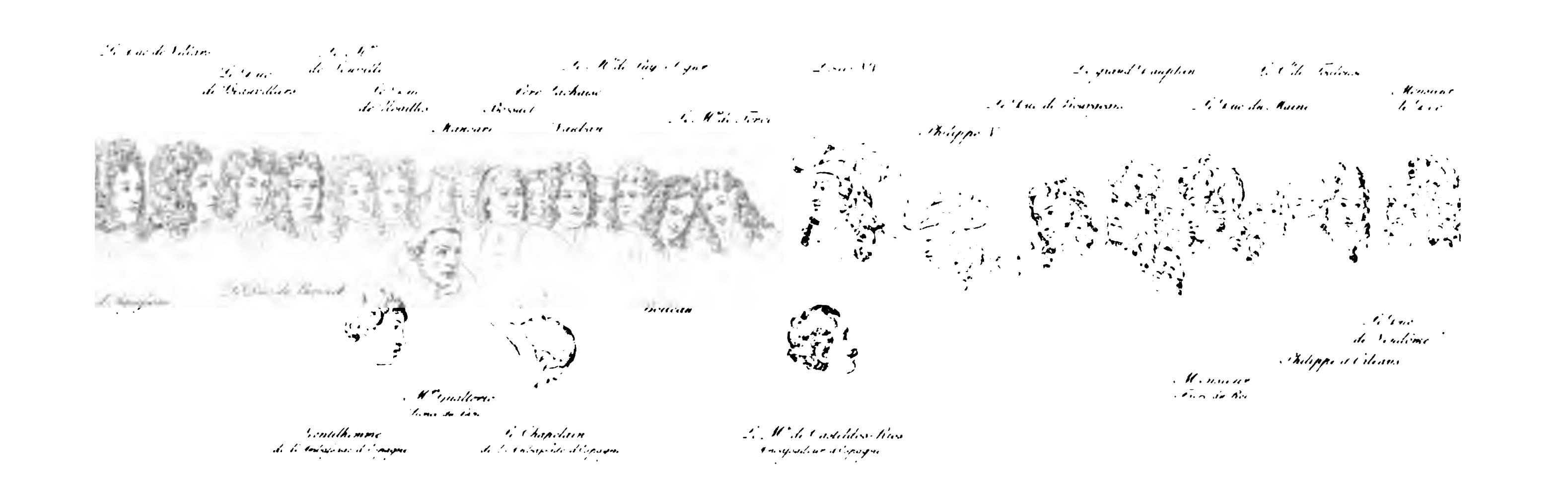
« Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaîté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de ses danses. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun; également gaie et amusée à faire, les après-dînées, des lectures

sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à sa santé; elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner madame de Maintenon et le roi par elle. Sa souplesse, à leur égard, était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment; elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avait acquise, pour les degrés d'enjoûment ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfants du roi, non pas même ses bâtards, n'avait pu approcher.

« En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon qu'elle n'appelait jamais que *ma tante* pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des moments pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle fut contre Pontchartrain, qu'elle nommait quelquefois au roi *votre vilain borgne*, ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart. »

Tel est le portrait que Saint-Simon nous a laissé d'Adélaïde de Savoie, née à Turin en 1685, mariée au duc de Bourgogne en 1697, et morte le 11 février 1722.



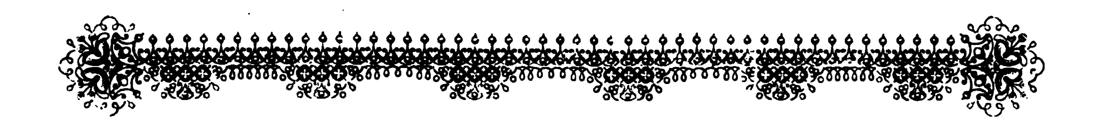


LE DUC D'ANJOU DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE EN 1700.



Gérard pinxt — Imp. de Lmer & Bouasard — A. Lefèvre sc.

LE DUC D'ANJOU DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE EN 1700.



LE DUC D'ANJOU

DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE EN 1700.

L'extinction de la branche cadette d'Autriche dans la personne de Charles II, roi d'Espagne, occasionna cette fameuse querelle de *la Succession* qui, depuis la paix de Ryswick, occupa presque exclusivement tous les cabinets de l'Europe occidentale, qui provoqua enfin une guerre générale, et dont l'influence se prolongea même fort au-delà du traité qui parut y mettre fin. Cette affaire était d'une haute importance pour l'Europe, et fut considérée sous le double rapport du droit et de la politique; elle fut traitée entre les gouvernements, et la nation espagnole, quoiqu'elle eût des états, ne fut seulement pas consultée.

Sous le rapport du droit, trois principaux concurrents produisaient leurs prétentions sur la vaste monarchie espagnole. Louis XIV, comme époux de Marie-Thérèse, sœur aînée de Charles II, se présentait pour le dauphin; Léopold Ier, empereur d'Autriche, comme époux de Marguerite-Thérèse, sœur cadette du roi d'Espagne, et de plus, en vertu du testament de Philippe IV, proposait à sa place l'un de ses fils du second lit; et l'électeur de Bavière produisait les titres de son fils mineur, Joseph-Ferdinand, en sa qualité de petit-fils de Marguerite-Thérèse. Le droit de première descendance appartenait sans contestation au dauphin de France; mais on lui opposait les renonciations solennelles de sa mère à tous les titres sur la couronne d'Espagne. Après lui le plus proche héritier était le prince électoral de Bavière. Léopold eût pu triompher de ses deux compétiteurs, s'il eût su prendre le moment opportun. Enfin le duc de Savoie, Victor-Amédée II, intervenait encore pour réclamer une portion de l'héritage.

Quant à la politique, les cabinets européens et surtout les puissances maritimes avaient principalement pour objet de maintenir l'équilibre. L'Espagne et surtout les provinces espagnoles des Pays-Bas étaient d'un grand poids dans cette balance; et soit que ces pays passassent sous la domination de l'Autriche ou sous celle de la France, toute égalité se trouvait détruite, surtout si les deux couronnes venaient à être réunies sur la même tête. Pour prévenir ce danger, Louis XIV avait déclaré depuis long-temps que les droits du dauphin seraient transférés sur le fils cadet de celui-ci, le duc Philippe d'Anjou; et de son côté l'empereur d'Autriche s'était désisté de ses prétentions per-

sonnelles en faveur du second fils de son second mariage, l'archiduc Charles.

Ces négociations furent conduites à Madrid durant la vie de Charles II : le comte d'Harcourt, ambassadeur de France, obtint tous les avantages sur le comte de Harrach, ministre de l'empereur. Louis XIV, qui savait combien l'assentiment des puissances maritimes était nécessaire, s'entendit avec elles pour proposer, le 11 octobre 1698, un projet de partage suivant lequel le prince de Bavière aurait acquis le continent d'Espagne et les colonies, et les autres compétiteurs se seraient partagé les possessions de l'Espagne en Italie et dans les Pays-Bas. La mort du prince de Bavière, 6 février 1699, fit renaître toutes les difficultés de ce grand procès.

Enfin la mort qui s'approchait et plus encore l'influence du cardinal Porto-Carrero déterminèrent le roi Charles II à faire, le 8 octobre 1700, un testament dans lequel Philippe d'Anjou fut institué héritier sans partage de la monarchie espagnole, avec clause de substitution en faveur de l'archiduc Charles d'Autriche en cas de non-acceptation de la part de la France. Le roi mourut le 1er novembre suivant. Louis XIV hésita quelques moments. Il eût voulu à cette époque écarter la guerre qui se préparait. Il se décida cependant pour son petit-fils. Dans l'intérêt de sa couronne et de la France il semble qu'il était impossible de prendre un autre parti.

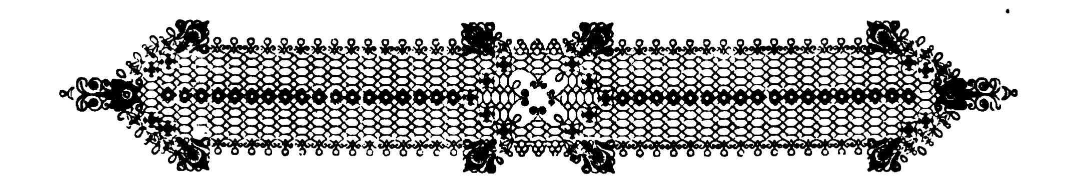
Telle est l'appréciation lucide que nous donne Heeren ; quant au tableau de Gérard, Saint-Simon est notre meilleur cicerone.

« La cour se trouva fort grosse à Versailles, que la curiosité y avait rassemblée... Le 16 novembre, le roi, au sortir de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'était rendu par les derrières. Le roi, le lui montrant, lui dit qu'il pouvait le saluer comme son roi. Aussitôt il se jeta à genoux à la manière espagnole, et lui fit un assez long compliment en cette langue. Le roi lui dit qu'il ne l'entendait pas encore, et que c'était à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt après le roi fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battans de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde qui était là presque en foule d'entrer ; puis passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : Messieurs, leur dit-il, en montrant le duc d'Anjou, voilà le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament ; toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment, c'était l'ordre du ciel, je l'ai accordé avec plaisir. Et se tournant vers son petit-fils : Soyez bon Espagnol, c'est présentement votre premier devoir ; mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour entretenir l'union entre les deux nations ; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. Montrant après du doigt son petit-fils à l'ambassadeur : S'il suit mes conseils, lui dit-il, vous serez grand seigneur et bientôt ; il ne saurait mieux faire que de suivre vos avis. »



Langlois sc.

MADAME DE MAINTENON.



Mme DE MAINTENON

ET SON ÉLÈVE Mlle DE BLOIS

« Le règne de la célèbre Françoise d'Aubigné, femme Scarron, marquise de Maintenon, n'a pas duré moins de trente-deux ans. Née dans les îles de l'Amérique, où son père, peut-être gentilhomme, dit dédaigneusement Saint-Simon, était allé avec sa mère chercher du pain, et que l'obscurité y a étouffés; revenue seule et au hasard en France, abordée à La Rochelle, recueillie au voisinage par pitié, chez madame de Neuillant, mère de la maréchale duchesse de Navailles, réduite par la pauvreté et par l'avarice de cette vieille dame à garder les clefs de son grenier, et à voir mesurer tous les jours l'avoine à ses chevaux; venue à Paris à sa suite, jeune, adroite, spirituelle et belle, sans pain et sans parents, d'heureux hasards la firent connaître au fameux Scarron; il la trouva aimable, ses amis peut-être encore plus. Elle crut faire la plus grande fortune et la plus inespérable, d'épouser ce joyeux et savant cul-de-jatte, et des gens qui avaient peut-être plus besoin de femme que lui, l'entêtèrent de faire ce mariage, et vinrent à bout de lui persuader de tirer par là de la misère cette charmante malheureuse. »

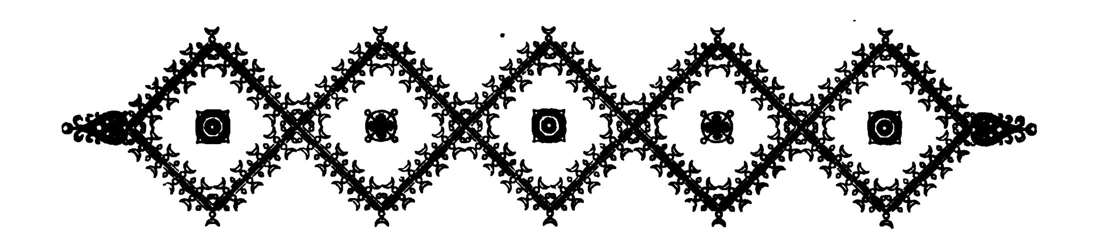
Le mépris va jusqu'à la médisance dans cette notice du gentilhomme biographe. Il ne pouvait pardonner à cette femme *de rien* d'être devenue reine de France, même à huis clos. Voici l'histoire de sa fortune. Scarron mort (14 octobre 1660), Fouquet se présente un écrin de grand prix à la main. Fouquet est repoussé : « Je ne me souciais point de richesses, disait la veuve Scarron; j'étais élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt; je voulais de l'honneur. » Elle en voulait même dans le mariage; car elle refusa la main d'un homme de la cour, riche et débauché, dont le nom est inconnu; et, plus tard,

c'est la *main droite* qu'elle exige de Louis XIV. Mais auparavant, que de misères! que de tribulations! Privée de sa pension par la mort de la reine-mère (janvier 1666), elle fatigue le roi de ses requêtes; et, s'il lui dit: « Madame, je vous ai fait attendre longtemps; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous, » son premier mot avait été: « Quoi! encore la veuve Scarron! » « Je déplaisais fort au roi, disait-elle; il me regardait comme un bel esprit... » Bientôt la répugnance tombe, et la pauvre gouvernante, l'institutrice *précieuse*, qui n'est qu'un accessoire dans ces amours illégitimes du roi, devient le principal; et bientôt le rôle de madame de Maintenon commence. Madame de Montespan, voyant que le cœur du roi lui échappait, engagea le vieux duc de Villars à demander la main de madame de Maintenon, et, piquée du refus de celle-ci, elle se réunit, pour la perdre, avec Louvois, Marsillac et la duchesse de Richelieu; ils l'accusèrent auprès de la reine de chercher à devenir la maîtresse du roi; mais la reine disait qu'elle n'avait jamais été si bien traitée que depuis que cette *amie* du roi était en faveur. C'est dans les bras de madame de Maintenon qu'elle mourut, le 30 juillet 1683. Deux ans plus tard, celui que madame de Maintenon renvoie *toujours affligé, et jamais désespéré*, a fait une nouvelle reine qu'il n'appellera jamais que *Madame*, mais qui n'en sera pas moins puissante, pas moins ennuyée. « Ne voyez-vous pas, écrit-elle, que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber?... Je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône avec plus de liberté ». A ces doléances son frère avait répondu: « Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père? » Louis XIV ne l'eût pas permis; car, en mourant, il la retenait encore pour l'éternité. « Mon unique regret, disait-il, est de vous quitter. » Il fallait bien qu'il y eût quelque chose de noble et de grand dans cette femme pour attacher ainsi l'homme qui personnifie l'égoïsme à sa plus haute expression. La considération a été tout à la fois sa fin et son moyen, et elle a fait triompher son principe: rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable. Voltaire, avec son tact admirable, dégage l'histoire des préventions qui la dénaturent, et présente madame de Maintenon comme beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait, que de gouverner. Quant à son élève, mademoiselle de Blois, seconde fille du roi et de madame de Montespan, devenue grande fille, elle épousa le duc de Chartres, fils de Monsieur, frère du roi, ce qui fit plus de scandale que le mariage du roi Louis XIV avec madame de Maintenon.



Imp. de Bougeard

LE MARÉCHAL DE VILLARS.



VILLARS

Villars (Louis Hector, maréchal duc de), fils du marquis de Villars, naquit à Moulins en 1653. Page de la grande-écurie, aide-de-camp du maréchal de Bellefonds, son oncle, volontaire sous Condé et Turenne, cornette de chevau-légers de Bourgogne à dix-neuf ans, diplomate par ordre, soldat par goût, il gagna ses épaulettes de colonel d'un régiment de cavalerie à vingt et un ans, 1674. Louvois voulait couper court à cet avancement rapide; Villars le désarme à force de courage sur les champs de bataille et de bonheur dans les négociations diplomatiques. Commissaire général de cavalerie, puis maréchal-de-camp en 1689, il commanda dans les campagnes suivantes un corps de quinze mille hommes, qui formait en quelque sorte la réserve du maréchal de Luxembourg; et il prit une grande part au glorieux combat de Leuze (1691). Son ambassade à Vienne, après la paix de Ryswick, était à ses yeux une des plus belles époques de sa vie. Ses travaux et leur succès ne furent cependant pas appréciés à toute leur valeur. Aussi ne put-il dissimuler le dépit qu'il éprouva en voyant attribuer à d'autres l'avénement du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne. Juge sévère de Villeroi et panégyriste de Catinat, il n'est chargé d'un commandement en chef qu'à l'âge de quarante-neuf ans, 1702. Il s'agissait d'opérer la jonction avec l'électeur de Bavière, à Fridlingen ; il est proclamé maréchal de France sur le champ de bataille, et le roi confirme, quinze jours après, le titre que la voix des soldats lui avait donné. Il joint enfin l'électeur de Bavière avec ses troupes victorieuses, et le force à vaincre dans les plaines d'Hochstedt, auprès de Donavert, 20 septembre 1703. Mais,

las de le traîner à la remorque, il demande son rappel, et le voilà chargé de la guerre des Cevennes. Une seule campagne lui suffit pour rétablir l'ordre, du moins à la surface, dans toutes les provinces agitées par les dissensions religieuses. Plus à l'aise en face de Marlborough qu'à la poursuite de Jean Cavalier, Villars n'a pas de plus grands ennemis qu'à Versailles. On ne croit pas à ses victoires, à ses hardiesses de tactique; tandis qu'il répare les fautes des autres, de Villeroi, de Tallard, on les lui prête toutes. Son rôle est d'être partout où il y a du danger. « Je mets ma confiance en Dieu et en vous, » lui dit Louis XIV en l'embrassant; « mais je ne puis rien vous ordonner, puisque je ne puis rien vous donner. » La bataille de Malplaquet, 11 septembre 1709, où le maréchal fut blessé et mis hors de combat, une heure après l'engagement, eut pour contrepoids la bataille de Denain, qui sauva la France; et si le maréchal de Villars, dit Voltaire, avait joui de cette faveur populaire qu'ont eue quelques autres généraux, on l'eût proclamé à haute voix le *sauveur de la France;* mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait, et dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore. La prise de Fribourg, 16 novembre 1713, termina dignement la campagne, et les préliminaires de la paix furent enfin signés le 7 mars 1714. Traité en *César* par l'Académie, dont il eut à honneur d'être membre, Villars s'occupa de son gouvernement de Provence. Opposé, sous la régence, au système de la quadruple alliance et aux innovations financières de Law, il se fit un ennemi de Dubois, mais le régent lui accorda toute sa confiance; Philippe V le fit grand d'Espagne de première classe, et le cardinal de Fleury voulut en vain l'écarter du conseil. Enfin il alla s'éteindre glorieusement à Turin avec la qualité de maréchal-général de France, au retour d'une campagne où il déploya toute l'ardeur, toute la témérité d'un jeune homme, enviant toutefois le sort du maréchal de Berwick, qui venait d'être tué d'un coup de canon devant Philipsbourg. Villars était dans sa quatre-vingt-deuxième année, 17 juin 1734.





BATAILLE DE DENAIN.



BATAILLE DE DENAIN

24 JUILLET 1712

.... La France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'Utrecht, que les succès du prince Eugène pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachements considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré jusqu'aux portes de Reims.

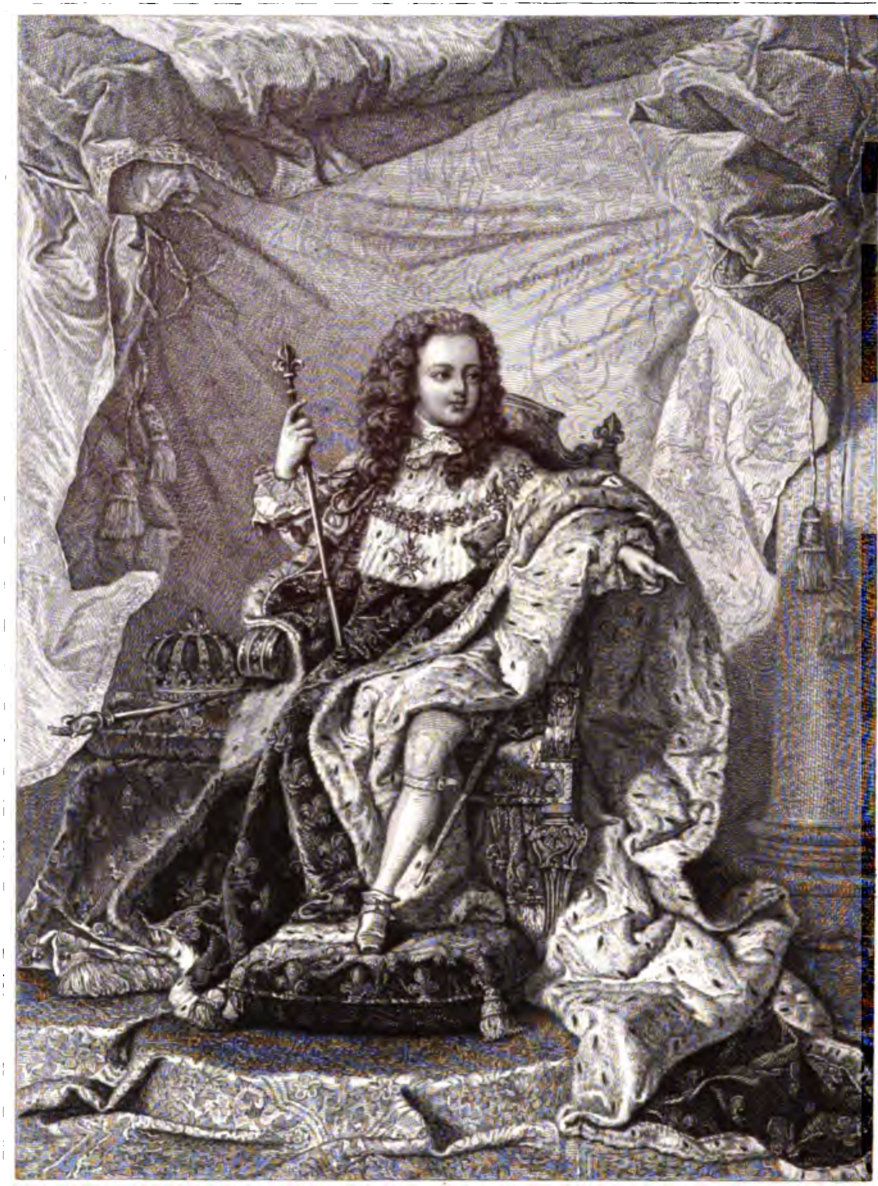
Déjà l'alarme était à Versailles comme dans le reste du royaume. Il fut agité si le roi se retirerait à Chambord sur la Loire. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de 74 ans, et qu'il périrait à la tête.

Une faute que fit le prince Eugène délivra le roi et la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ses magasins, dans Marchiennes, était trop éloigné; que le général Albemarle, posté à Denain, entre Marchiennes et le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt s'il était attaqué. Ceux qui savent qu'un curé et un conseiller de Douai nommé Le Fèvre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Denain et Marchiennes, serviront mieux à prouver par quels secrets et faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Fèvre

donna son avis à l'intendant de la province, celui-ci au maréchal de Montesquiou, qui commandait sous le maréchal de Villars; le général l'approuva et l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donne le change au prince Eugène: un corps de dragons s'avance à la vue du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; et, tandis que les dragons se retirent ensuite vers Guise, le maréchal marche à Denain avec son armée sur cinq colonnes, 24 juillet 1712. On força les retranchements du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué ou pris, le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, et tous les officiers. Le prince Eugène arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisait à Denain et dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde et retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes vers Marchiennes le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité (30 juillet 1712). On pousse à Marchiennes, défendue par quatre mille hommes, on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers et qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre et de bouche amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars, septembre et octobre 1712. L'ennemi déconcerté lève le siège de Landrecies, et voit reprendre Douai, Le Quesnoy, Bouchain. Les frontières sont en sûreté. L'armée du prince Eugène se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Denain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages. (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)





Hyacinthe Rigaud pinx. Imp. Fiset & Bourgeard Gattie sc.

Publié par Furne, Paris



LOUIS XV ENFANT



Au roi, pour qui le nom de majesté semblait avoir été créé, au grand Louis XIV, succédait un enfant de cinq ans, le fils du vertueux élève de Fénélon.

Né à Fontainebleau, le 15 février 1710; il porta d'abord le titre de duc de Bretagne, et fut déclaré roi le 1er septembre 1715. Doué de tous les dons extérieurs, il surpassait son glorieux aïeul par la beauté de ses traits, et l'égalait presque en dignité. Des circonstances fatales à sa famille et au bonheur de la France, l'avaient rendu, dès ses plus tendres années, l'espoir et l'amour de la nation. Après la mort presque simultanée de sa mère, de son père et de son frère aîné, et la maladie dont lui-même avait été attaqué, on voulait voir une sorte de miracle dans sa conservation. Quoique la vie de ce jeune prince semblât un témoignage suffisant pour confondre les atroces calomnies qu'on répandait contre le duc d'Orléans, les alarmes subsistèrent jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'âge de la majorité. Il y touchait, lorsqu'une nouvelle maladie l'atteignit encore, et réveilla les soupçons, les terreurs. C'était à l'époque où une banqueroute de l'État venait de guérir la nation de sa folle et crédule confiance dans les promesses d'un aventurier, homme de génie, que protégeait le régent. Le ressentiment public favorisait la calomnie. On désespérait, ou l'on affectait de désespérer du monarque enfant. Une saignée qu'ordonna courageusement Helvétius, contre l'avis des autres médecins, sauva ses jours. Cette nouvelle fut reçue avec transport. Chacun voulait s'assurer par ses yeux de cette guérison. Le duc d'Orléans, heureux de voir la plus cruelle méchanceté encore une fois confondue, présenta le jeune roi au peuple. L'allégresse publique se manifesta pendant plusieurs jours, et fut signalée par des banquets de famille que chacun prenait devant sa porte, à la faveur des belles nuits d'été.

Cet enfant chéri, le voilà roi. Le sacre (20 octobre 1722) a précédé de quelques mois la déclaration de sa majorité (19 février 1723). Roi de fait à treize ans, roi de la tête aux pieds: qu'il est beau! qu'il est noble! rien ne manque à son costume, ni la main de justice, ni l'épée à deux tranchans, ni la couronne de Charlemagne, ni le manteau fleurdelisé; le cérémonial a tout prévu, tout, excepté les variations de la tutelle, depuis le cardinal Fleury jusqu'au dernier ministre, ou pour mieux dire jusqu'au maître absolu du vieil enfant gâté, la Dubarry; car le sceptre tombera en quenouille. L'expression est encore trop relevée, mieux vaut celle qui chiffre les règnes successifs des *cotillons*. Le prince bien-aimé, l'idole de la France, le héros de Fontenoy ne va vivre que pour soi; il niera la probité, il niera l'honneur, et s'il vient à prévoir l'orage qui gronde sur la France, il s'enveloppera de son égoïsme, et se retranchera derrière le marbre froid de Saint-Denis. La Pologne est partagée; qu'importe? le roi se contente de dire: Si Choiseul eût été ici, le partage n'aurait pas eu lieu. Saute, Choiseul! saute, Praslin! Les deux oranges de la favorite avaient décidé le roi à un coup d'État, et le chancelier Maupeou était ainsi parvenu au ministère. Au mal moral de cette époque de dissolution, se joint la plaie matérielle de la misère publique et du délabrement des finances, et Louis, dans son apathie insouciante, aimera mieux la laisser s'envenimer, que d'imposer, pour la guérir, des efforts à son indolence, des sacrifices à son luxe et à ses plaisirs. Il rendra la royauté méprisable par ses scandales, odieuse par ses dilapidations dévorantes, et par les coups d'État d'un despotisme sans gloire et sans prestige; et quand enfin, après un règne de cinquante-neuf ans, il meurt dans sa soixante-quatrième année (10 mai 1774), ce n'est point la haine qui prend place au cortége funèbre; c'est le dégoût. Le peuple et le roi, quel que puisse être le roi, sont bien loin l'un de l'autre; et l'opinion, qui n'en est qu'à la satire, au philosophisme et aux théories, va prendre conscience de sa force, et abattre pour construire.

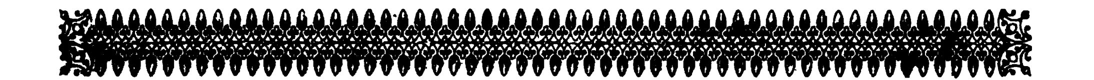




Horace Vernet pinxit. Imp. de Bougeard. Colin sc.

BATAILLE DE FONTENOY.

Publié par Furne Paris.



BATAILLE DE FONTENOY

(11 MAI 1745.)

« Le dimanche, écrivait le marquis d'Argenson à Voltaire, j'eus l'honneur de rencontrer le roi tout près du champ de bataille. J'arrivais de Paris au quartier de Chin (château près de Fontenoy). J'appris que le roi était à la promenade. Je demandai un cheval. Je joignis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis. J'appris pour la première fois, de Sa Majesté, de quoi il s'agissait tout à l'heure à ce qu'on croyait. Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement ce point que vous tranchez en quatre lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières *batailles royales*. Je vous assure que le courage ne faisait point de tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on alla coucher sur la paille. Il n'y eut pas de nuit plus gaie. Jamais tant de bons mots. On dormait tout le temps qui ne fût pas coupé par des courriers, des grassins (soldats du régiment d'arquebusiers à pied commandés par M. de Grassin) et des aides-de-camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets et qui est fort drôle. Pour le Dauphin, il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et disait presque : Quoi ! n'est-ce que cela ? Un boulet de canon donna dans la boue et crotta un homme près du roi. Nos maîtres riaient de bon cœur du barbouillé. Un palefrenier de mon frère a été blessé à la tête d'une balle de mousquet : ce domestique était derrière la compagnie.

« Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté, par sa fermeté ; vous aurez des relations et des détails, vous saurez qu'il y a eu une heure terrible où nous vîmes le second tome de Dettingue. Nos Français, humiliés devant cette fermeté anglaise, leur feu roulant qui ressemblait à l'enfer, que j'avoue qui rend stupides les spectateurs les plus oisifs. Alors on désespéra de la république. Quelques-uns de nos généraux, qui ont plus de courage de cœur que d'esprit, donnèrent des conseils fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à Lille ; on doubla la garde du roi, on fit emballer, et à cela le roi se moqua de tout, et se porta de la

gauche au centre, demanda le corps de réserve et le brave Lowendhal, mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de réserve donna. C'était la même cavalerie qui avait d'abord donné inutilement, la maison du roi, les carabiniers, ce qui restait tranquille des gardes-françaises, des Irlandais excellents, surtout quand ils marchent contre les Anglais et Hanovriens. Votre ami M. de Richelieu est un vrai Bayard. C'est lui qui a donné le conseil et qui l'a exécuté de marcher à l'ennemi, comme des chasseurs ou comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci; maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française dont on parle tant, rien ne lui résiste; ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte secrète. Les gros bataillons anglais tournèrent le dos, et, pour vous le faire court, on en a tué quatorze mille. Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette affreuse boucherie. Jamais tant de canons ni si gros n'ont tiré à une bataille générale qu'à celle de Fontenoy. Il y en avait cent, Monsieur; il semble que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait être le plus malsain, canon de Douai, gendarmerie, mousqueterie. A cette charge dernière dont je vous parlais, n'oubliez pas une anecdote: Monseigneur le Dauphin, par un mouvement naturel, mit l'épée à la main, de la plus jolie grace du monde, et voulait absolument charger. On le pria de n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonisants, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua, et que j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos jeunes héros, je les trouvai trop indifférents sur cet article, je craignis pour la suite d'une longue vie que le goût vînt à augmenter pour cette inhumaine curée.

« Le triomphe est la plus belle chose du monde. Les *Vive le Roi!* les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers, la visite des retranchements, des villages et des redoutes si intactes, la joie, la gloire, la tendresse. Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine. »

« Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une conversation sur la paix. J'ai dépêché des courriers. Le roi s'est fort amusé hier à la tranchée. On a beaucoup tiré sur lui. Il y est resté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet qui est ma tranchée; car j'avouerai que je suis reculé de mon courant par toutes ces dissipations. Je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été hier voir la tranchée en mon petit particulier. Cela n'est pas fort curieux de jour. Pour aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* sous une tente avec une salve générale de l'armée que le roi ira voir du mont de la Trinité. Cela sera beau. »

Ajoutez à ce récit, qui rappelle la manière de madame de Sévigné, un mot sur le maréchal de Saxe, qui dans sa litière avait organisé la victoire; et le récit sera complet.



. . r vie e pinxit Imp. de Bougeard Geoffroy sculp[t]

CHEVERT.

Publié par Furne, Paris



CHEVERT.

Une recrue du régiment de Carneau, traversant la Lorraine en 1706, ramassa dans les rues de Verdun un enfant de onze ans, qui, d'étape en étape, la suivit jusqu'à destination. Cet enfant se nommait Chevert. C'était le fils, selon les uns, du bedeau de la cathédrale de Verdun; selon les autres, d'un maître d'école de la ville; mais, quel que fût son père, il était orphelin déjà, et le régiment l'adopta. Par je ne sais quel concours de circonstances heureuses, les protections arrivèrent en foule au petit soldat adoptif, et quatre ans après, comme il atteignait à peine sa quinzième année, le jeune Chevert recevait un brevet de sous-lieutenant au régiment de Beauce. Nous ne le suivrons pas dans le mouvement progressif de son avancement militaire : nous le trouvons, en 1741, lieutenant-colonel au camp devant Prague, où il fut chargé de conduire les grenadiers à l'escalade. Au moment de donner, Chevert réunit autour de lui les sergents de sa troupe. « Vous êtes tous des braves, leur dit-il, mais il me faut aujourd'hui un brave à trois poils. » Un sergent des grenadiers d'Alsace, nommé Pascal, se présente aussitôt. Il monte sur le mur, renverse la sentinelle autrichienne, et livre le passage à l'attaque, que rien ne put arrêter. Chevert fut nommé brigadier ce jour-là (15 décembre), et, chargé de protéger la ville contre la fureur du soldat, il s'acquitta si bien de sa mission, qu'il n'y eut pas une seule maison de pillée. Prague est le plus beau titre de gloire de Chevert. D'abord il commanda obscurément la ville sous les ordres du comte de Bavière; mais, l'année suivante, Marie-Thérèse, redevenue la plus forte, envoya ses troupes sous les murs de Prague, et les Français, battus sur tous les points, se virent bientôt forcés de revenir sur leurs pas. Dans la nuit du 16 au 17 décembre, Belle-

Isle sortit de Prague avec son armée; seulement, pour protéger quelques instants sa retraite, il laissa dans la ville Chevert avec dix-huit cents hommes, les blessés et les convalescents. C'étaient, en quelque sorte, des hommes sacrifiés au salut de tous; et le combat semblait impossible à cette poignée de soldats perdue dans l'enceinte d'une capitale. Mais celui qui les commandait prit la résistance au sérieux. Il trouva moyen de conserver Prague encore dix jours, faisant tête à la fois, et à l'armée ennemie, et à la population de la ville, qui s'indignait d'être si bien tenue en bride par une garnison dérisoire. Cette lutte inégale arrivait pourtant à son terme, quand Chevert, poussé à bout, envoya dire au général autrichien qu'il allait se faire sauter avec la ville, si on lui refusait une capitulation honorable. On ne voulut pas risquer une épreuve. Le 2 janvier 1743, ces enfants perdus de l'arrière-garde sortirent de la ville avec tous les honneurs de la guerre, emportant même avec eux deux pièces de canon, et s'en vinrent rejoindre l'armée à Égra. Après une action aussi éclatante, Chevert ne pouvait rester confondu dans la foule. Il fut fait maréchal-de-camp en 1741, lieutenant-général en 1748, puis commandeur de Saint-Louis, et ensuite grand-croix en 1758, un an après la bataille d'Hastenbeck, dont on lui devait le gain. Il resta au service jusqu'en 1761, et mourut en 1769, à soixante-quatorze ans. Chevert était un grand tacticien, et le maréchal de Saxe en faisait beaucoup de cas. Fidèle à son origine, il avait conservé dans ses allures et son langage quelque chose de brusque et de grivois qui plaisait au soldat. Involontairement son histoire fait penser à celle de tous ces grognards parvenus de Napoléon; elle en est, en quelque sorte, un prélude. C'était, au reste, une bonne fortune pour les philosophes du XVIIIe siècle que ce général plébéien, qui, une fois en sa vie, avait dominé de si haut les gentilshommes de Belle-Isle, et la protection intéressée des encyclopédistes, dont il s'inquiétait peu lui-même, a servi peut-être, plus qu'on ne pense, les intérêts de sa popularité. Diderot fit son épitaphe, qui peut se lire encore à Saint-Eustache.





Imp. de Bougeard. Colin sc.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

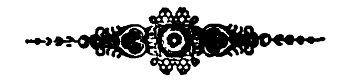
Publié par Furne, Paris



LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

Richelieu (Louis-François-Armand Duplessis de), maréchal de France, naquit le 13 mars 1696, fils aîné d'Armand-Jean Vignerod, duc de Richelieu, général des galères de France, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, et fut tenu sur les fonts baptismaux par le roi Louis XIV et par la duchesse de Bourgogne. Cet enfant, venu au monde avant terme, et élevé dans une boîte de coton, se fait homme avant l'âge. A treize ans on le marie, contre son gré, à mademoiselle de Noailles, sœur du duc, et nièce du cardinal de ce nom, archevêque de Paris. A quatorze, il fait sensation à la cour. Bientôt la Bastille enlève à la duchesse de Bourgogne sa *jolie poupée*, comme elle appelait le jeune Richelieu, connu alors sous le nom de duc de Fronsac. Après quatorze mois de captivité, le duc de Fronsac part pour l'armée, et débute par cette fameuse campagne de 1712, où Villars sauva la France à Denain. Partout Fronsac paie de sa personne, et c'est lui que Villars charge de rendre compte au roi du résultat des opérations. Le roi fit bon accueil à l'espiègle de la Bastille, et lui prédit qu'il était destiné à de grandes choses. A la mort de son père, arrivée le 10 mai 1715, Fronsac prit le nom de Richelieu. Sous la régence, c'est un Richelieu qui conspire contre la France, et promet de livrer Bayonne aux Espagnols ; c'est un d'Orléans qui déjoue la conspiration. La revanche était belle à prendre. Le régent avait dit : « J'ai entre les mains des pièces assez fortes pour faire couper au duc de Richelieu quatre têtes s'il les avait. » Richelieu revit la Bastille, et en sortit plus à la mode que jamais. Mademoiselle de Valois, pour obtenir sa grâce entière, se sacrifia au duc de Modène, que le régent l'avait jusque là vainement pressée d'accepter pour époux. A vingt-quatre ans Richelieu est élu d'une voix unanime membre de l'Académie. Il ne savait pas l'orthographe, et n'avait jamais écrit que des

billets doux ; trois mois après il fut reçu pair au parlement pour son duché de Richelieu, 6 mars 1721 ; l'année suivante il fut nommé gouverneur de Cognac ; mais cette première faveur qu'il eut du régent fut bientôt suivie d'une disgrâce. Le cardinal Dubois mort, et bientôt après le duc d'Orléans, Richelieu, patroné par la marquise de Prie, est nommé ambassadeur à Vienne. Là, dit M. Lacretelle, il sortit des procédés ordinaires de la diplomatie. C'étaient toujours des femmes qu'il faisait servir à ses desseins ; il peignait à la cour de Versailles toutes ses bonnes fortunes comme des actes de dévoûment pour la gloire de son maître. Quoi qu'il en soit, il fit signer les préliminaires de la paix le 13 mai 1727. De retour à Paris, en 1729, il jouit de quelque crédit auprès du premier ministre Fleury, qu'il avait contribué à faire cardinal, et il commença à s'insinuer dans l'esprit du jeune roi. Il fut nommé membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la place du président De Maisons, novembre 1732. L'année suivante on le trouve en Allemagne, sous les ordres du maréchal de Berwick ; au siége de Kehl il fit merveille, et fut nommé brigadier des armées du roi ; maréchal-de-camp après la prise de Philisbourg, 1er mars 1738 ; lieutenant-général, 2 mai 1744. Après la malheureuse journée de Dettingen, il aspirait au *généralat des galères*, lorsque la mort de la duchesse de Châteauroux ajourna ses prétentions. A la journée de Fontenoi, Voltaire aidant, il s'appropria toute la gloire du comte de Lally et du maréchal de Saxe. Il ne démérite ni à Raucoux, ni dans son ambassade à Dresde, ni à Laufelt, où il est légèrement blessé. Pacificateur de Gênes, maréchal de France, gouverneur de la Guienne et du Languedoc, il n'était que plus haï en s'élevant, lorsque la prise de Mahon en fit un héros populaire. En Hanovre, où, par une faveur de cour, il remplace le maréchal d'Estrées, qui venait de vaincre à Hastembeck, il se laisse jouer par la convention de Closter-Seven, dont la bataille de Rosbach renversa toutes les clauses, et ne remporte que le surnom de *petit Père la Maraude*, qui dit assez son indifférence coupable à l'endroit de la discipline militaire. Néanmoins Richelieu s'éleva un petit temple à Paris même, en mémoire de cette campagne, et lui donna le nom, qu'il conserve encore, de pavillon de Hanovre. Là se termine la carrière politique et militaire du maréchal de Richelieu ; à d'autres l'histoire du courtisan et du vieux Céladon. Il mourut le 8 août 1788 à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Ses cendres reposent dans l'église de la Sorbonne, auprès de celles de son grand-oncle. Quelque temps avant sa mort il disait au vieux comte de Maurepas : « Comme vous j'ai vu trois règnes ; sous le premier il fallait nous taire ; sous le second parler tout bas ; mais aujourd'hui on parle tout haut. »

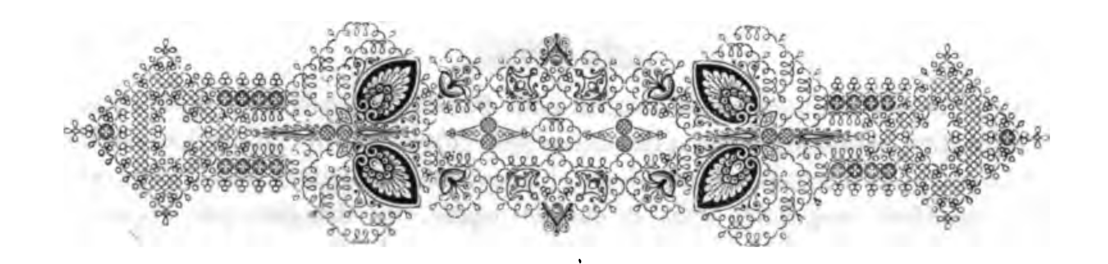




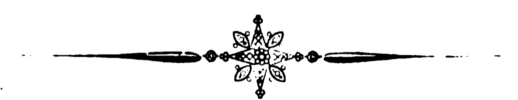
Callet pinx. — Imp. de Finot & Bougeard — H. C. Müller sc.

LOUIS XVI.

Publié par Furne, Paris



LOUIS XVI



Louis XVI, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Josèphe de Saxe, naquit à Versailles le 23 août 1754. Les prédiseurs du passé diront que le courrier qui portait à Choisy, où se trouvait la cour, la nouvelle de l'accouchement, mourut d'une chute de cheval, avant d'avoir accompli sa mission; que, lors de la mort de son père, en 1765, le jeune Louis se prit à pleurer amèrement, en entendant crier: « Place à Monsieur le dauphin; » qu'en 1770, les fêtes de son mariage avec Marie-Antoinette coûtèrent la vie à un grand nombre de spectateurs; qu'au jour de son couronnement à Rheims, il porta la main à la couronne posée sur sa tête, en disant: « Elle me gêne, » comme Henri III avait dit: « Elle me pique. » La fatalité n'est point dans ces petits accessoires de détail; elle est dans les circonstances qui précèdent l'avènement de Louis (16 mai 1774); elle est dans les malheurs des dernières années de Louis XIV; elle est dans l'application maladroite du système de Law; dans l'incurie égoïste de Louis XV; dans l'amour aveugle des théories nouvelles; dans les inconséquences de la noblesse qui se démonétise; dans la résistance factieuse du Parlement, qui outre son rôle politique; dans les mécomptes de la bourgeoisie, qui se sent et se sépare du *moi* royal; enfin dans la société tout entière, dont les éléments hétérogènes ne permettent plus l'harmonie. Tout va être imprévu, et dans les exigences des gouvernés, et dans les concessions du gouvernant. Une triste vérité doit jaillir de ce conflit: c'est que la vertu, dans un roi, fournit une belle page à la biographie, mais n'excuse pas les fautes qu'enregistre l'histoire.

Les commencements du règne furent brillants. Le jeune roi remit au peuple

le droit de joyeux avènement, établit pour Paris le Mont-de-Piété et la Caisse d'escompte, assura le paiement des rentes sur l'Hôtel-de-Ville, abolit les corvées et les restes de servitude territoriale, et supprima la torture; puis il s'entoura de conseillers disgrâciés sous le dernier règne, ou désignés par l'opinion publique: le spirituel Maurepas; Turgot, homme de bien, mais à vues étroites; le vertueux Malesherbes; le systématique Necker, qui basait son administration sur l'emprunt. En même temps, il proclame l'indépendance de l'Amérique. Mais rien ne lui réussit, pas même la victoire. Les succès de Suffren n'eurent guère que l'intérêt d'un épisode. L'expédition de Rochambeau et les armements de marine épuisèrent le trésor; Necker ne parvenait plus à balancer la recette et la dépense. Son successeur Calonne, homme de cour, convoque une assemblée de notables, qui ne sut remédier à rien. Le cardinal de Brienne proposa l'impôt du timbre, dont l'enregistrement fut refusé par le Parlement.

Alors une voix inconnue demande les états-généraux, et l'enthousiasme fut si grand, à cette sorte de révélation, qu'il fallut les convoquer pour le 1er mai 1789. Les trois ordres arrivent donc à Versailles, et, dès le premier jour, leurs intérêts se divisent; la noblesse et le haut clergé font cause commune, le tiers-état appelle dans son sein le bas clergé, et se constitue à part, sous le nom d'Assemblée Nationale. Dès lors les évènements se pressent; la Bastille tombe, dans un jour d'émeute; la nuit du 5 au 6 octobre montre dans tout ce qu'elle a de hideux la haine du peuple contre Marie-Antoinette, déclarée l'instigatrice des complots anti-nationaux. Louis XVI, ballotté entre les avis de cour et les conseils des modérés, s'adresse aux souverains étrangers et jure la constitution. L'insuccès de la fuite de Varennes donne le coup de mort à la royauté, que l'on achève dans les journées du 20 juin et du 10 août. La déchéance est prononcée; Louis est enfermé au Temple; et c'est quand son rôle politique est fini, qu'il devient grand de toute la dignité du malheur et de la résignation.

C'est là qu'il était beau à peindre, et non avec ces ornements royaux qu'il a laissé tomber pièce à pièce, lui qui a substitué à la couronne le bonnet sanglant de la liberté, lui enfin dont l'image, telle qu'elle se présente aux yeux de tous, n'est qu'une tête séparée du tronc dont le pendant est celle de Charles Ier d'Angleterre.

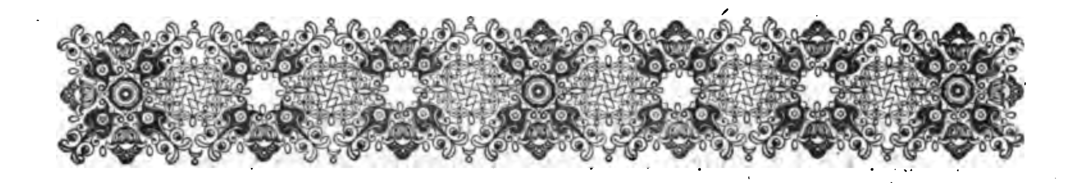




Imp. de Bougeard. Skelton sculp.

COMBAT NAVAL D'OUESSANT.

(27 Juillet [illegible])



COMBAT NAVAL D'OUESSANT

28 JUILLET 1778

L'Angleterre, obligée de battre monnaie quand même pour couvrir les frais de la guerre de trente ans, voulut étendre son régime fiscal sur ses colonies de l'Amérique septentrionale. Mais celles-ci accueillirent mal les prétentions de la métropole. La révolte éclate à Boston, et, gagnant de proche en proche, devient universelle. Les provinces se coalisent et forment un comité général sous le nom de *Convention*, qui prend en main le pouvoir. Bientôt Benjamin Franklin, déjà connu dans le monde savant par ses inventions en physique, vient à Paris en qualité d'envoyé de la nouvelle république, et son arrivée produit une sensation profonde. On semblait voir en lui la réalisation vivante des utopies philosophiques. Les sympathies de la foule, qui se pressait partout sur ses pas, ne se trahissaient pas seulement par de vaines démonstrations. D'immenses approvisionnements d'armes et de munitions se faisaient dans nos ports au compte des insurgés, et le gouvernement fermait bénévolement les yeux. Puis un essaim de jeunes enthousiastes, sortis la plupart des rangs de la noblesse, s'échappe sans mystère de la cour et des armées pour aller mettre leur épée au service de la république américaine.

Louis XVI les laissa faire, subjugué lui-même, ou peut-être intimidé par cet élan de l'opinion. A la fin, il se mit aussi de la partie, non sans avoir tergiversé longtemps, et envoya à New-York une flotte de douze vaisseaux de ligne, commandée par le comte d'Estaing. Les dernières guerres avaient fait à la marine anglaise une réputation d'invincible; le combat d'Ouessant (28 juillet 1778) ranime tout à coup l'ardeur nationale. Trente vaisseaux de ligne de part et d'autre se mesurèrent sous les ordres du comte d'Orvilliers pour la France, et de l'amiral Keppel pour l'Angleterre; et après une jour-

née entière de combat, tous furent contraints de se retirer respectivement dans leurs ports pour se radouber, sans qu'il y eût perte d'un seul vaisseau d'aucun côté. Ce fut pour les Français l'équivalent d'une victoire, par la confiance qu'elle leur rendit dans cette lutte contre un ennemi habile sans doute, mais dont on exagérait trop peut-être la force et la capacité pour pouvoir les contre-balancer avec avantage; les Anglais, au contraire, regardèrent l'issue de ce combat comme une défaite, par la certitude qu'ils eurent d'avoir trouvé enfin des égaux dans leur art. Le duc de Chartres (père du roi Louis-Philippe) assistait à ce combat et y commandait l'arrière-garde, assisté du brave Duchaffaut. La conduite du prince a été diversement jugée, si l'on s'en rapporte au texte officiel; on lit dans un rapport adressé par le ministre de la marine au duc de Penthièvre, grand-amiral de France: « M. d'Orvilliers a donné des preuves de la plus grande habileté; M. le duc « de Chartres, d'un courage froid et tranquille, et d'une présence d'esprit « étonnante. Sept gros vaisseaux, dont un à trois ponts, ont successivement « combattu celui de M. le duc de Chartres, qui a répondu avec la plus grande « vigueur quoique privé de sa batterie basse. » D'autres, au contraire, ont écrit pour contester ce que le rapport officiel publiait sur la bravoure et la présence d'esprit du vainqueur des Anglais, et répandirent une foule de pamphlets et d'épigrammes pour changer en huées l'enthousiasme des partisans du prince et l'espèce de triomphe qui lui fut décerné lors de son retour à Versailles. L'opinion qui est restée porterait à laisser croire que sa conduite irrésolue durant le combat priva l'armée d'une victoire qu'elle devait espérer; et la cour peu de temps après l'éloigna du service de mer en le gratifiant de la charge de colonel-général des hussards, charge qui lui fut donnée en échange de ses droits à la survivance de grand-amiral.

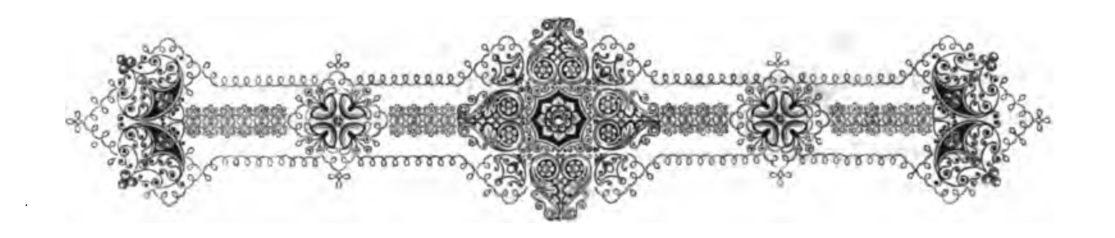




Hersent pinx. Imp de Pinot & Sougrard A Lefevre sc.

LOUIS SEIZE DISTRIBUANT DES AUMÔNES A DE PAUVRES PAYSANS.

DANS L'HIVER DE 1788



LOUIS XVI

RÉPANDANT DES BIENFAITS DANS L'HIVER DE 1788



Une année encore, et ce peuple répandu dans les villes et les campagnes, qui n'invoque d'autre titre à la pitié royale que sa misère, va formuler autrement ses vœux et ses volontés. Des mots oubliés reprennent cours dans la langue, les interprétations varient à l'infini; la liberté, fille des rois, que les rois n'ont pas reconnue ou qu'ils ont oubliée, réclame à haute voix sa légitimité de longue date; et les intérêts isolés, se rapprochant tout à coup de tous les coins de la France, demandent la représentation solennelle des états généraux.

Louis XVI, dont la vie publique et privée est la critique amère du règne précédent, n'est point préparé à cette secousse sociale; et dans son naïf amour de l'humanité, il croit remplir sa mission de roi et d'homme sur la terre en faisant le bien par lui-même autant que le lui permettent ses finances épuisées.

Voyez quelle discrétion il apporte; comme il éloigne les gens de sa suite, comme il se dépouille du faste qui pourrait le trahir et dont l'éclat tombant sur des haillons les rendrait encore plus hideux. Il se fait bourgeois, il se fait presque peuple; et s'il est reconnu, si le bruit s'en répand, il se plaint de ne *pouvoir aller en bonne fortune sans qu'on le sache*.

Pendant un des voyages du roi, M. d'Angivilliers fit réparer une des pièces obscures des petits appartements. Cette réparation coûta trente mille francs.

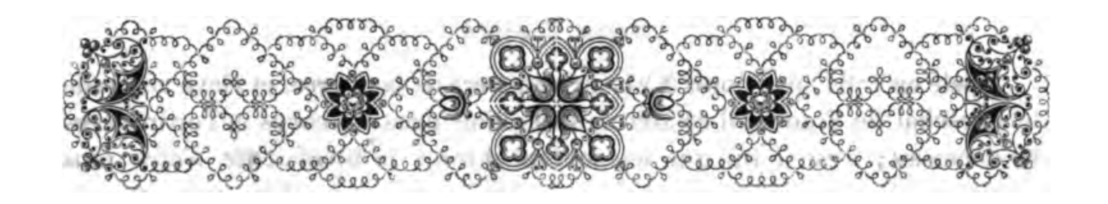
Le roi de retour, instruit de la dépense, fit retentir le château de cris et de plaintes contre M. d'Angivilliers. Avec cette somme, s'écria-t-il, j'aurais rendu plus de trente familles heureuses.

Une autre fois (c'était en 1776, deux ans après son avènement au trône), touché du triste sort des pauvres de Versailles pendant les rigueurs de l'hiver, il fit distribuer plusieurs charrettes de bois. Voyant passer une file de ces voitures, tandis que beaucoup de seigneurs se préparaient à se faire traîner rapidement sur la glace, il leur dit: *Messieurs, voici mes traîneaux*. (Mémoires du temps.)

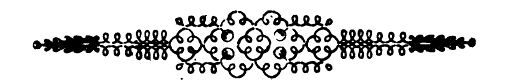
Mais le peuple avait une maladie que la main du roi ne pouvait pas guérir, qu'elle irrite au contraire et enflamme, c'est le sentiment de soi-même, de la dignité individuelle, qui, joint à la haine du présent et à l'ignorance du passé, rend suspect le médecin et ses remèdes. Le médecin mourra, lui, et le malade, se croyant guéri, passera par toutes les fantaisies de la fièvre, jusqu'à ce que la gloire militaire le saigne à blanc et le rejette pâle et épuisé sur le lit de douleur que lui laissent la pitié ou plutôt la crainte de l'Europe coalisée.







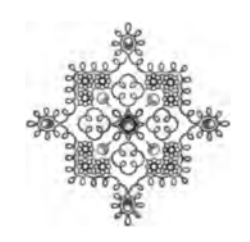
SÉGUR



Ségur (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, né le 20 janvier 1724, d'une famille noble, ancienne et militaire, établie depuis long-temps en Périgord. Comme elle avait professé et conservé de l'attachement pour la religion protestante, elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles, et ne participa pas aux grâces que la cour répandit sur les catholiques. Il servit avec distinction dans les guerres de Bohême et d'Italie, sous les auspices de son père, lieutenant-général, qui commandait un corps d'armée. A la bataille de Raucoux, en 1746, il reçut un coup de fusil qui lui perça la poitrine de part en part; la balle ne put sortir qu'au moyen d'une opération plus cruelle que la blessure même. L'année suivante, à Laufeld, faisant pour la quatrième fois une charge à outrance à la tête de son régiment, il eut le bras fracassé; et comme il craignait que sa retraite ne ralentît l'ardeur de ses soldats, il continua de commander, força les retranchemens, ne quitta son poste qu'après la victoire, et se soumit alors à une douloureuse amputation. Le roi, informé de cette action dit au père du héros: « Des hommes tels que votre fils mériteraient « d'être invulnérables. » Nommé successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général, il sauva à Varburg un corps d'armée, et ramena au duc de Brissac, près de Minden, dix mille hommes d'infanterie que celui-ci croyait perdus, et qui avaient combattu pendant cinq heures contre trente mille hommes, sans être entamés. A Clostercamp, il reçut un coup de baïonnette à la gorge, un coup de sabre à la tête, et fut fait prisonnier après une résistance désespérée. A la paix, il fut fait inspecteur, et ensuite commandant de la Franche-Comté, à une époque où la plus grande discussion régnait entre le ministère et les parlements, et entre le militaire et la bourgeoisie: sa justice, son esprit conciliant et sa franchise, parvinrent à ramener la tranquillité.

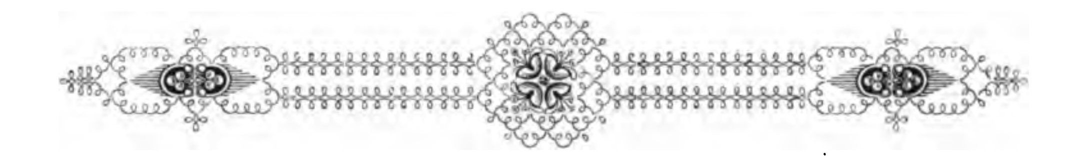
Appelé en 1781, par Louis XVI, au ministère de la guerre, et élevé au grade de maréchal de France, il rétablit la discipline dans les corps et l'ordre dans les dépenses; c'est à lui que les soldats durent le bienfait de n'être plus entassés trois dans le même lit. Son ordonnance sur les hôpitaux, modèle parfait en ce genre, prouve à quel point il s'occupait de tout régénérer dans cette partie trop long-temps négligée du régime militaire. C'est encore à lui que l'on doit la création de l'état-major de l'armée. Des services aussi importants ne doivent cependant pas faire oublier que c'est pendant son ministère que fut rendue cette ordonnance si injuste, si impolitique et si intempestive, qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée; elle fut sans contredit le signal des soulèvements qui eurent lieu dans l'armée au commencement de la révolution. M. le comte de Ségur, son fils, dans ses Mémoires, après avoir reconnu l'inconvenance et les résultats funestes de cette ordonnance, déclare positivement qu'elle fut rendue par la majorité du conseil et contre l'avis du ministre de la guerre.

Le maréchal de Ségur quitta le ministère lorsque l'intrigue s'empara des conseils sous les auspices du cardinal de Loménie. Depuis ce moment, il vécut obscur et paisible dans le sein de sa famille. La révolution lui ravit toute sa fortune, qui consistait en une pension du roi; elle le dépouilla de ses grades et de ses ordres, qu'il avait payés de son sang. A soixante-dix ans, pauvre, infirme, privé d'un bras et tourmenté de la goutte qui lui laissait peu de relâche, il fut jeté dans un cachot, avec défense d'y recevoir les soins de ses enfants et même le secours d'un domestique. L'échafaud se fit faute de cette noble tête; le maréchal échappa et mourut à Paris le 8 octobre 1801, âgé de soixante-dix-huit ans.



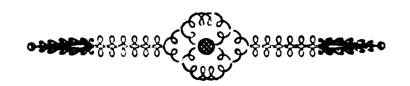


[illegible]



MARIE ANTOINETTE

REINE DE FRANCE

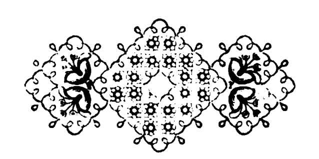


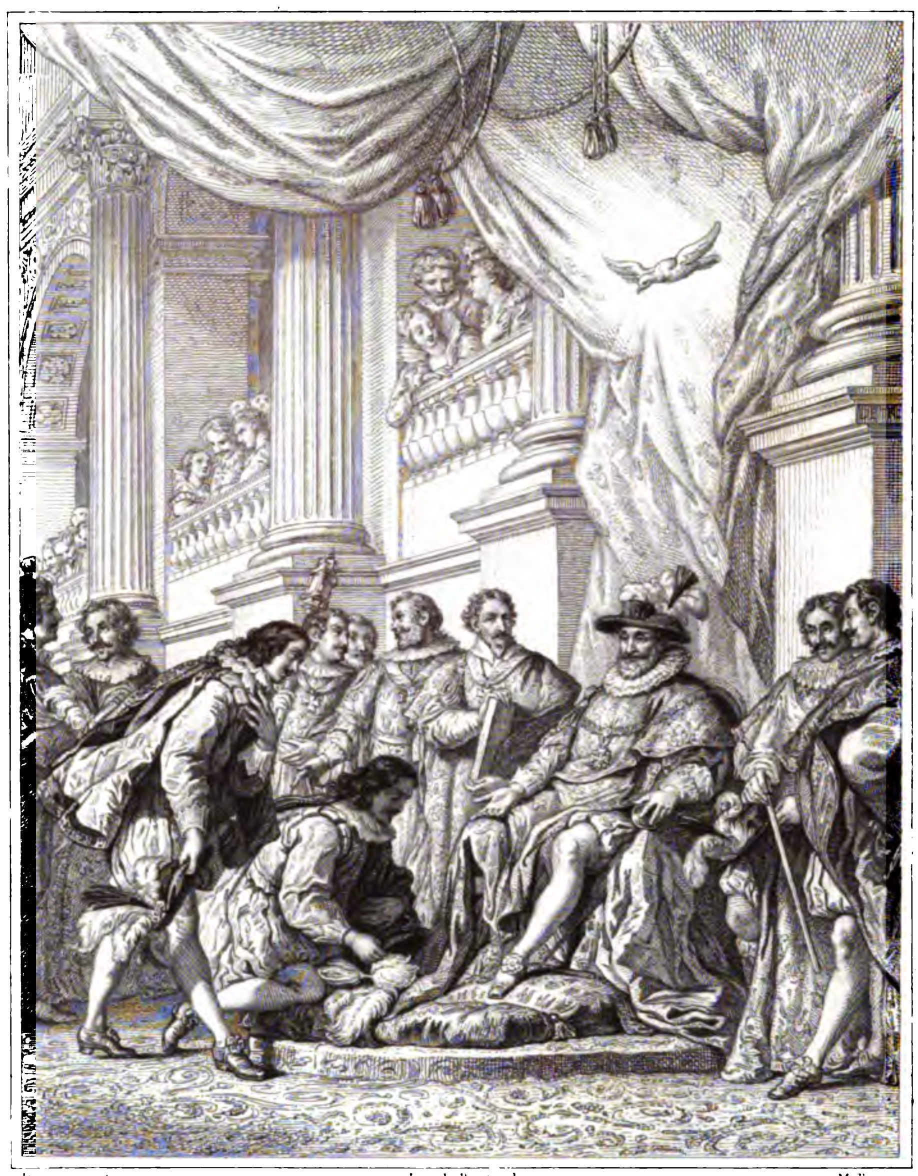
Antoinette (Marie-Joséphine-Jeanne d'Autriche), épouse de Louis XVI, reine de France, fille de l'impératrice Marie-Thérèse et de l'empereur François Ier naquit à Vienne le 2 novembre 1755, jour du tremblement de terre de Lisbonne. Elle avait quinze ans lorsqu'elle épousa, le 16 mai 1770, le duc de Berri devenu dauphin par la mort de son père. L'enthousiasme que son arrivée causa en France, et surtout à Paris, fut universel. Mais cette joie, par son ivresse et son désordre, fait peur à celle qui l'excite; des cris s'élèvent de la foule, on se presse, on s'étouffe; la mort s'est invitée à la fête, et le lendemain du mariage déploie une longue suite de convois funèbres.

La vie politique pour la jeune dauphine se réduit à l'étiquette, vieille tyrannie consacrée par l'habitude qu'elle veut en vain secouer, et qui ne va pas jusqu'à lui imposer le culte de la favorite Dubarry. Réclamant sa liberté à elle, le simple droit d'*habeas corpus* quant au costume, elle s'attaque à la mode qui de caprice en caprice avait atteint le sublime du ridicule, et brisant de ses belles mains les entraves du *panier* elle en fera sortir droit et libre le noble port d'une reine : révolution plus difficile qu'on ne pense, surtout quand il s'agit de passer de l'exagéré au naturel, et de l'incommode au gracieux.

Devenue reine le 10 mai 1774, elle refusa le droit antique de *Ceinture de la Reine*, comme le roi avait renoncé au droit de *Joyeux avènement.* Huit ans s'étaient écoulés, et elle n'était point encore mère ; ce ne fut qu'en 1778 qu'elle donna le jour à une fille. Le 22 octobre 1781, la France célèbre par ses acclamations la naissance d'un dauphin. Il devait bientôt mourir et donner son titre au

pauvre enfant qui, né le 27 mars 1785, expiera si cruellement dix années plus tard le malheur d'être fils de roi; le 9 juillet 1786, la reine eut une seconde fille qui ne vécut qu'une année. Bientôt commença cette longue suite d'infortunes dont la fin fut si déplorable, et le procès scandaleux du *Collier* est un début brillant dont le succès n'encouragera que trop la calomnie. Qu'elle va vite, qu'elle va vite! Tout Paris écoute aux portes du palais, et l'écho infidèle sème au loin les plus horribles mensonges. C'est à la reine qu'on en veut; ses amitiés sont suspectes, ses conseils perfides. C'est elle qui a dit de fouler aux pieds la nouvelle cocarde que Louis XVI avait adoptée; c'est elle qui apposera son *veto* trivial à tous les actes arrachés au faible roi; c'est elle que la populace demande au balcon du palais de Versailles pour la mettre en parade et la familiariser à l'injure; et lorsque le Châtelet instruira contre les événements des 5 et 6 octobre 1789, j'ai tout vu, tout su, et tout oublié, dira-t-elle. La fuite du roi, 20 juin 1791, son arrestation à Varennes le 21, compliquent encore les difficultés de la position. Le 10 août achève ce que le 20 juin avait commencé. Le roi s'est à peine rendu à l'assemblée législative qu'il entend prononcer sa déchéance et l'abolition de la royauté. Les massacreurs des 2 et 3 septembre présentent devant les fenêtres de la reine la tête de la princesse de Lamballe. Le peuple, qui a *la liberté mauvaise comme le vin*, ne s'arrête pas à cet assassinat de fantaisie; il lui faut la solennité d'un assassinat juridique. Le roi n'est plus; reste encore la reine, ou plutôt la *veuve Capet*, qui du Temple traînée à la Conciergerie, privée de ses enfants, attend dans un cachot infect la sentence qui doit finir ses tourments. Le 14 octobre elle comparut devant le tribunal: on eût dit qu'elle était là pour juger ses juges; les débats durèrent trois jours et trois nuits. Le tribunal nomma d'office deux défenseurs, Tronçon-Ducoudray et Chauveau-Lagarde. Marie Antoinette, comme ils l'avaient prévu, fut condamnée à l'unanimité. La séance avait duré dix-huit heures; la sentence fut prononcée à quatre heures du matin le 10 octobre 1793. Le même jour à onze heures la reine monta vêtue de blanc dans la fatale charrette, et arriva après deux heures de marche entre deux haies de spectateurs passionnés ou curieux au lieu du supplice; redoublant de courage à ce moment terrible, elle monta d'un pas ferme sur l'échafaud : sa tête séparée du tronc et présentée au peuple fut saluée des cris de Vive la république! Les restes de la reine furent déposés au cimetière de la Madeleine et recouverts de chaux vive dans la fosse même ou neuf mois auparavant avaient été portés ceux de Louis XVI.



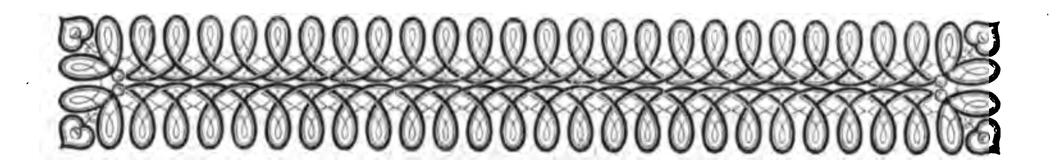


Detroy pinxit   Imp. de Bougeard   Muller sc.

HENRI IV REÇOIT DES CHEVALIERS DU ST ESPRIT.

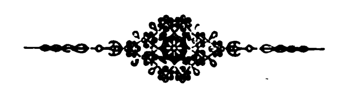
Publié par Furne, Paris





HENRI IV

REÇOIT DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT



Le dimanche 8 janvier 1595, le roi Henri IV solennisa l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit, dans l'église des Augustins de Paris, où il fut assisté de tous les princes et seigneurs de sa cour, fors du comte de Soissons qui était demeuré malade. (Journal de Pierre de l'Étoile.)

Les détails de cette cérémonie nous sont donnés minutieusement par Cayet. Le roi, dit-il, se rendit aux Augustins, où, après avoir ouï vêpres, il partit de son siége, tous les officiers de l'ordre marchant devant lui, et s'en alla auprès de l'autel s'asseoir dans une chaise préparée à cet effet, ayant à sa droite M. de Chiverny, chancelier de France de l'ordre, M. de Beaulieu Ruzé, grand-trésorier de l'ordre, et M. l'archevêque de Bourges, comme grand-aumônier du roi; à sa gauche, le sieur de l'Aubespine, greffier de l'ordre. Aussitôt que Sa Majesté fut assise, M. de Rodes, maître des cérémonies, l'huissier et le héraut de l'ordre marchant devant lui, alla avertir MM. le cardinal de Gondy et l'évêque de Langres, commandeurs dudit ordre, d'aller prendre MM. les évêques de Nantes et de Maillerais, prélats élus et reçus pour entrer audit ordre, lesquels ils amenèrent l'un après l'autre, et recevant de lui la croix de l'ordre, après avoir prêté le serment ès-mains de Sa Majesté, et que le greffier le leur eut fait signer.

Après que ces deux prélats eurent été ainsi reçus, le susdit sieur de Rodes alla avertir MM. le prince de Conty et le duc de Nevers, commandeurs et chevaliers dudit ordre, d'aller prendre M. le duc de Monpensier, le duc de

Longueville et le comte de Saint-Paul, princes élus et reçus pour entrer audit ordre, lesquels ils amenèrent aussi l'un après l'autre au roi. Après que M. le duc de Montpensier eut, étant à genoux, posé les deux mains sur le livre des Évangiles que tenait M. le chancelier, il lut à haute voix le vœu et le serment que lui présenta le greffier de l'ordre, lequel il signa de sa main. Le prévôt et le maître des cérémonies baillèrent à Sa Majesté le manteau et le mantelet dont il vêtit ledit sieur duc, en lui disant : « L'ordre vous revêt et couvre du manteau de son aimable compagnie et union fraternelle à l'exaltation de notre foy et religion catholique, » et fit sur lui le signe de la croix. Puis le grand-trésorier de l'ordre présenta le collier de l'ordre au roi, lequel le mit au col dudit sieur duc, et lui dit : « Recevez de notre main le collier de notre ordre du benoist Saint-Esprit, auquel nous, comme souverain grand-maître, vous recevons, et ayez en perpétuelle souvenance la mort et passion de Notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, en signe de quoi nous vous ordonnons de porter à jamais cousue à vos habits extérieurs la croix d'icelui, et Dieu vous fasse la grâce de ne contrevenir jamais aux vœux et serment que vous venez de faire; lesquels ayez perpétuellement en votre cœur, étant certain que si vous y contrevenez en aucune sorte, vous serez privé de cette compagnie, et encourrez les peines portées par les statuts de l'ordre. Au nom du père; » et à quoi ledit sieur répondit : « Sire, Dieu m'en fasse la grâce, et plutôt la mort que jamais y faillir, remerciant très humblement Votre Majesté de l'honneur et bien qu'il vous a plu me faire. »

Autant en firent le duc de Longueville, le comte de Saint-Paul, et tous les autres seigneurs qui firent le vœu et serment de la même façon qu'avait fait ledit sieur duc de Montpensier.



